



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





GÉNÉRAL BARON LAHURE

AIDE DE CAMP DU ROI DES BELGES

SOUVENIRS

MILITAIRES

INDES ORIENTALES — L'ILE DES CÉLÈBES

PARIS

J. DUMAINE, ÉDITEUR

LIBRAIRIE MILITAIRE

20, RUE ET PASSAGE DAUPHINE

BRUXELLES

LIBRAIRIE C. MUQUARDT

MERZBACH & FALK, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE LA COUR

1880



SOUVENIRS

MILITAIRES

TYPOGRAPHIE DE M^{re} WEISSENBRUCH

IMPRIMEUR DU ROI

RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

GÉNÉRAL BARON LAHURE

AIDE DE CAMP DU ROI ~~DES BELGES~~

SOUVENIRS

MILITAIRES

INDES ORIENTALES — L'ILE DES GÉLÈBES

PARIS
J. DUMAINE, ÉDITEUR
LIBRAIRIE MILITAIRE
30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA COUR

1880

SP ✓

DS619

L3



TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.	9
I. Mon arrivée à Java. — Situation politique des colonies. — Politique anglaise à cette époque, son influence sur la révo- lution belge de 1830. — Débarquement à Batavia. — Les lanciers du Bengale. — Le 7 ^e régiment de hussards. — Recrutement de ce régiment. — Comparaison avec le recru- tement d'aujourd'hui et avec le service militaire obligatoire. Conditions d'existence des troupes coloniales.	49
II. Le choléra asiatique. — Une mission au Japon. — Voyage du gouverneur général. — Départ de Batavia. — Réception chez les princes. — Le Chéribon. — Embarquement à Samarang. — Ternate. — Amboine. — Les Moluques. — Arrivée aux Célèbes. — Débarquement à Macassar.	43
III. Aspect de Macassar. — Réception officielle. — Défection des Radjas. — Déclaration de guerre à la reine de Boni. — Départ du gouverneur général pour Batavia. — La révolte. — Expédition à Maros. — Quatre mois de cruelle attente. — Arrivée de la flotte et des troupes du lieutenant général baron Van Geen	59

- IV. Entrée en campagne. — Composition du corps d'armée expéditionnaire. — Les auxiliaires. — Le roi de Goah. — Bonthein. — Rideau d'éclaireurs. — Service d'exploration et de sûreté. — Différentes méthodes de se garder. — Boulœ-Comba. — Débarquement à Sindjè. — La cavalerie boughiste. — Combat de Mangara. — Considérations sur l'emploi de la cavalerie, la charge, le ralliement et l'équitation militaire 79
- V. Le royaume de Boni. — La reine. — Débarquement, attaque et prise de Badjouna. — Reconnaissance vers le Kraton, surprise du palais. — Notre arrivée dans le Dalm de la reine. — Occupation de la ville de Boni. — Le temple boudhiste. — Les calmans sacrés de la rivière de Boni. — Destruction de la ville. — Retour à Macassar . . . 109
- VI. Expédition de Soupa. — La baie de Para. — Débarquement. — Siège de Soupa. — Combat de cavalerie. — Le drapeau d'Alita. — Prise de la ville. — Considérations sur l'emploi de la cavalerie. — Conditions de réussite dans la charge. — Combat à pied. 131
- VII. Rentrée de l'expédition à Macassar. — Existence de l'officier aux Indes. — Mes deux esclaves. — Mes hussards. — Départ du général Van Geen et de son corps d'armée. — Le général Bisschoff. — La vie indienne. — La ville de Macassar. — Projets d'excursions dans l'intérieur des Célèbes, 159
- VIII. Excursion chez le Krayn de Toeradja. — Préparatifs de chasse et de voyage. — Visite aux grottes. — La cascade. — Colibris et oiseaux-mouches. — Trois jours de marche en pays désert. — Le chasseur indien. — Notre arrivée au Kraton. — Présentation à la Radenayo. — Les femmes de la cour. — Existence des femmes aux Indes. 173
- IX. Notre séjour chez le Krayn de Toeradja. — La fête indienne. — Le gambelang. — Les bayadères et les ronguènes. — Le tandak. — Exercices équestres. — Les chevaux des

Célèbes. — Le cheval sauvage. — L'intendant militaire Filet et ses mésaventures. — La chasse au gros gibier dans la forêt vierge. — Une excursion dans la montagne. — Une inscription curieuse. — Retour à Macassar . . .	191
X. Les débouchés coloniaux. — Leur nécessité pour les pays producteurs. — Systèmes de colonisation. — L'Afrique centrale. — Influence morale et matérielle qu'exercerait une possession coloniale sur la situation actuelle de la Bel- gique	211
XI. Voyage dans les États de Sidenring. — La grotte aux échos. — Filet et les sangliers. — Excursion sur la rivière de Kaïmba. — La chasse aux crocodiles. — Les serpents des Célèbes. — Le docteur Blum. — Gisements aurifères. . .	233
XII. Combat contre un caïman de mer. — Voyage à Toppy-Hava. — Réception chez le krayn de Kélisson. — Les tortues. — Les nids d'hirondelles. — La cuisine locale. — Les fruits de l'Inde.	245
XIII. Révolte du roi de Tenetta. — Organisation d'une expédition. — Assaut de Tenetta. — Diversion de la cavalerie boughiste. — Occupation de la ville. — Secours aux blessés	259
XIV. Le kraton du roi Lapetauw. — Reconnaissance de la position. — Prise et destruction du palais. — Retour à Tenetta. — Rentrée de l'expédition à Macassar. — Mon départ pour Java	281
ERRATA	301



INTRODUCTION.



Lorsque ma pensée se reporte à l'époque, déjà lointaine, où je faisais partie de l'armée des Indes orientales, mes souvenirs les plus agréables se rattachent aux années que j'ai passées dans l'île des Célèbes.

Cette impression est bien naturelle, et j'ai la conviction qu'elle doit être partagée par tous ceux qui ont, comme moi, habité assez longtemps les différentes parties de l'archipel Indien. Il est impossible à celui qui n'a vu d'autres horizons que ceux de l'Europe, de se rendre compte du climat merveilleux, de la fertilité inouïe, de l'aspect grandiose et poétique de cette île fortunée.

Tout devait d'ailleurs concourir à me laisser de mon séjour aux Célèbes la trace d'ineffaçables sensations. J'y fis mes premières expéditions militaires; j'y pris part à des chasses invraisemblables et à des voyages d'exploration au milieu de contrées absolument vierges du contact européen.

L'étrangeté de la vie, les dangers qui finissent par avoir d'irrésistibles attraits, une existence militaire radicalement différente de ce qu'elle est en Europe, et même à Java, tout cela est bien fait pour frapper d'une façon durable, impérissable, l'imagination d'un jeune homme.

J'avais le bonheur d'y servir sous les ordres de chefs tout à fait remarquables par l'élévation du caractère et par ces précieuses qualités militaires qui se font si rares de nos jours; les relations de camaraderie y avaient pris un cachet d'intimité, de sincérité, une allure chevaleresque que rehaussait encore la composition singulièrement distinguée des corps d'officiers de toutes armes.

Enfin, il n'y avait pas jusqu'aux hussards formant le détachement que je commandais, qui ne fussent les cavaliers les plus étonnants, les plus aguerris, les plus accomplis qu'il m'ait été donné d'apprécier, d'admirer et de conduire à l'ennemi pendant toute ma carrière.

Leurs qualités individuelles, leurs vertus militaires étaient tellement hors de pair, que j'ai toujours envisagé la valeur de cette troupe comme un type accompli, dont j'ai essayé, par la suite, de rapprocher autant que possible, les corps de cavalerie confiés à mon commandement.

Bien souvent pendant la guerre des Célèbes, dans nos conversations du soir, tandis qu'autour d'un feu de bivouac se réunissaient des officiers de marine, des officiers d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, nous regrettions de ne pas avoir le loisir de consigner séparément nos observations, nos idées, nos impressions; l'ensemble de ces notes, circonscrites pour chacun de nous dans notre sphère d'action limitée, aurait constitué un document unique, si l'on songe au pays féérique où s'accomplissaient les événements dans lesquels nous étions entraînés, et le genre de guerre tout exceptionnel auquel nous prenions part.

Que de souvenirs conservés à nos amis, à nos familles, à nos compatriotes; que de faits d'armes qui ne seraient pas restés dans l'oubli, et que d'enseignements utiles qui n'auraient pas été perdus!

Il y a quelque vingt ans, pour remplir une promesse faite au lit de mort d'un de mes meilleurs et de mes plus braves amis des Célèbes, le major baron van Coehoorn, j'ai publié une relation de la prise de

Tenetta où cet officier supérieur se couvrit de gloire.

Aujourd'hui, rassemblant mes souvenirs, j'ai tâché de retracer plus complètement mes impressions d'autrefois; le temps doit avoir singulièrement éclairci les rangs de mes camarades de Macassar, de Boni, de Soupa; mais si ces lignes ont l'heureuse chance de pénétrer jusque dans leur retraite, j'espère qu'ils y retrouveront l'expression fidèle de notre existence à la fois si belle et si mouvementée d'alors.

En tout cas, les descendants de ceux qui ne sont plus me sauront gré, j'espère, de leur rappeler une époque à laquelle ils regrettent, j'en suis convaincu, de ne pas avoir appartenu; elle valait bien la monotonie des temps actuels.

C'est une erreur de croire que les grandes guerres de l'Europe puissent seules être fertiles en enseignements militaires valables:

La guerre, partout où elle se fait, est toujours la guerre.

Quel que soit le théâtre d'une lutte, quels que soient les combattants, leur civilisation, leur nombre, leurs moyens d'action, il y a entre toutes les campagnes ce facteur commun : l'homme en face du danger. Il en résulte que les observations militaires que l'on recueille en prenant ce facteur pour base, — et ce sont les meilleures, — sont d'une application générale.

Dans nos expéditions aux colonies, le champ des remarques utiles pour celui qui veut acquérir le bagage précieux de l'expérience, était peut-être même plus étendu qu'il ne l'est dans les guerres européennes; car, là-bas, les opérations sont plus mouvementées, les moyens dont on dispose moins ordinaires et plus compliqués à mettre en œuvre; les privations et les dangers revêtissent toutes les formes et tous les aspects possibles; chaque homme est sans cesse en éveil; le soldat est appelé à faire usage de tout ce que la nature lui donne de qualités militaires; le chef doit faire preuve de capacités d'autant plus grandes que les ressources dont il dispose sont forcément limitées; il ne peut commettre une faute, il ne pourrait racheter ni une erreur, ni une indécision. La valeur morale de tous entre en action jusque dans ses dernières limites; l'initiative, la bravoure, la prudence, toutes les vertus guerrières trouvent journellement l'occasion de se produire et de s'affirmer; personne ne passe inaperçu; capacités et défaillances s'étalent en pleine lumière.

Que les armes portent un peu plus loin, un peu plus juste; que les masses soient plus grandes, plus mobiles, que leur emploi diffère selon l'époque et les moyens dont on dispose, peu importe; une fois en campagne, la guerre a ses règles générales. Le

point principal est d'y être bien préparé et, à défaut de l'expérience acquise, d'y avoir mûrement réfléchi pendant les loisirs de la paix, afin d'utiliser avec intelligence les progrès réalisés dans l'art militaire.

Celui qui savait bien faire la guerre sous le premier empire, grâce à son coup d'œil, à sa valeur, aurait su la faire aujourd'hui avec un égal succès.

L'officier qui a bien commandé, le soldat qui a bien marché, aux Indes, en Afrique, en Abyssinie, etc., commandera bien et marchera bien en présence d'un ennemi européen.

Ce n'est pas la guerre qui change; elle se modifie tout au plus, dans ses conséquences et ses procédés, et ce ne sont pas ces modifications qui rendent mauvaises des armées autrefois bonnes; non, ce sont les armées, au contraire, qui parfois oublient et désapprennent; telle est la cause véritable des revers qu'elles éprouvent quand les événements viennent les surprendre. Ce sont les gouvernements qui, par inadvertance et par oubli des leçons de l'expérience, se dotent de mauvaises institutions militaires, lesquelles laissent arriver en tête de la hiérarchie des chefs médiocres, dont la funeste influence fait déchoir et se fausser l'esprit militaire et les connaissances pratiques du métier des armes.

J'ai entendu souvent répéter cette absurdité, que la

guerre d'Afrique avait été une détestable école pour l'armée française. Rien n'est plus faux. Aussi longtemps qu'on a bien fait la guerre en Afrique, l'école a été bonne, et j'ai vu par moi-même se former là les généraux de Crimée, les soldats d'Italie. Ce qui est vrai, malheureusement, c'est qu'en de certaines années on a laissé s'introduire dans l'armée d'Afrique un peu d'imprévoyance ainsi que l'oubli du métier et des principes immuables qui doivent le régir; l'armée française y a contracté alors de mauvaises habitudes; de mauvaises traditions se sont substituées aux bonnes. Loin d'accuser le genre de guerre en Afrique d'avoir faussé les idées de l'armée, affirmons donc que c'est elle qui parfois s'est laissée aller, chefs et soldats, à y faire campagne avec négligence, insouciance; elle a désappris, là où d'autres auraient su continuer à se faire la main, à étendre leurs connaissances et fortifier leur expérience; malheureusement, le gouvernement français n'a pas réagi en temps opportun contre cet abandon funeste.

Rien de pareil ne se produisait dans notre armée des Indes. Tout y était mûrement préparé et exécuté; nos chefs savaient ce qu'ils voulaient, et leur énergie, soutenue par la valeur et la discipline des troupes, arrivait au but, en surmontant bien des difficultés, il est vrai, mais avec ordre et méthode. Je suis pour-

tant loin de prétendre que, dans les détails, la guerre soit une et invariable, quel que puisse être l'ennemi auquel on a affaire. Ce sont les procédés qu'il convient de faire plier aux circonstances.

C'est dans leur application judicieuse qu'on reconnaît le chef intelligent, le soldat aguerri et discipliné. On ne combat point devant les Indiens, les Caffres-Zulus ou les Afghans, comme devant des régiments casqués et alignés. Mais le militaire qui a su faire preuve de fermeté, de bravoure, de prudence et de capacités contre les premiers, fera preuve des mêmes talents, de la même valeur contre les autres.

Voyez l'armée anglaise qui fait à la fois campagne dans l'Afrique méridionale, dans l'Asie centrale, aux Indes, et qui pourrait à la même heure être engagée contre des adversaires européens : elle sent l'impérieuse nécessité d'être conduite partout avec cet ordre, cet esprit de prévoyance et de résolution, ces préparatifs raisonnés et puissants qui sont le gage du succès. Mais l'Angleterre, dit-on, possède des chefs expérimentés dans tous les genres de guerre, sachant d'emblée entreprendre leurs opérations avec les procédés exigés par les circonstances locales. Il y a du vrai dans cette appréciation ; mais, comme la guerre a partout et toujours des règles immuables, on peut être convaincu que les généraux de la Grande-

Bretagne qui se sont distingués en Abyssinie et ailleurs, se retrouveraient entiers dans leur valeur militaire s'ils avaient à combattre en Europe, et que les highlanders, si dociles, si braves, si habiles sous le feu des Afghans et des Caffres, seraient d'incomparables troupes devant l'artillerie rayée et la mousqueterie des fusils à aiguille.

Cédant à un désir souvent exprimé par mes amis, j'ai réveillé les échos lointains d'une vie militaire de plus de soixante années actives; ils ont ravivé en moi des souvenirs pleins de grandeur et d'attraits, et des impressions bien pénibles.

Ces récits rétrospectifs présentent-ils beaucoup d'intérêt? Tout en les poursuivant, je ne puis me défendre d'en douter, et, sans le désir que j'éprouve de payer un tribut d'affection à mes camarades d'autrefois, j'aurais laissé ces souvenirs reposer dans l'oubli. Cependant ce ne sera peut-être pas sans une certaine curiosité que nos officiers d'aujourd'hui liront comment leurs aînés parcouraient jadis leur carrière militaire.

Je me suis arrêté souvent dans la tâche que j'ai entreprise, car dès le début j'ai constaté que ce travail exige un talent de narration en rapport avec les sujets difficiles que j'ai à aborder, avec les faits émouvants que j'ai à relater, qui soit à la hauteur surtout

des splendeurs de la contrée qui en était le théâtre et dont il est presque impossible de traduire fidèlement les aspects grandioses; ce talent, je suis fort loin de le posséder, et j'aurais renoncé à mon entreprise si je n'avais été encouragé par l'insistance persévérante de mon fils; j'ai consenti à publier mes notes à la condition que sa plume exercée me prêtât son indispensable concours.

Quoi qu'il en soit, je me bornerai, dans ce qui va suivre, à retracer uniquement mes souvenirs des Célèbes, laissant de côté, pour le moment, ce qui est relatif aux années si remplies que j'ai passées ensuite à Java; je n'aborderai pas davantage ici mes impressions se rattachant à mon retour en Europe après la révolution de 1830, ou à mon séjour en Afrique.



I

Mon arrivée à Java. — Situation politique des colonies. — Politique anglaise à cette époque, son influence sur la révolution belge de 1830. — Débarquement à Batavia. — Les lanciers du Bengale. — Le 7^e régiment de hussards. — Recrutement de ce régiment. — Comparaison avec le recrutement d'aujourd'hui et avec le service militaire obligatoire. — Conditions d'existence des troupes coloniales.

Par une chance toute particulière pour moi, je débarquai dans l'Inde, au milieu d'une ère de véritable grandeur coloniale. Les possessions des Pays-Bas en Malaisie sortaient alors de toutes les vicissitudes politiques qu'avaient entraînées les événements européens au commencement de ce siècle.

Pour que le lecteur puisse se rendre compte des luttes que nous eûmes à soutenir aux Célèbes et à Java, il est nécessaire qu'en quelques mots j'en relate les causes premières.

La Compagnie des Indes, qui depuis le xvi^e siècle avait successivement exploré l'Archipel, fondé ses comptoirs, élargi son commerce, colonisé les îles, asservi leurs princes et leurs habitants ou étendu sur eux

son protectorat, en était arrivée, lorsque éclata la révolution française, à ne plus pouvoir faire face aux exigences d'une situation coloniale qui réclamait plus de puissance, plus de ressources que n'en peut fournir une entreprise privée, si solide qu'elle soit.

C'était le moment pour l'État de se substituer à la Compagnie, ce qui est toujours l'étape décisive, obligée et critique en matière de colonisation. Malheureusement, la république des Provinces-Unies n'était plus de taille à accomplir cette transformation au moment où elle devint nécessaire. Envahie elle-même par les armées françaises, elle dut abandonner l'œuvre si prospère qui avait coûté deux cents années de ténacité, d'habileté et d'efforts énergiques.

Le gouvernement anglais, qui menait de front sa politique européenne, ses grands intérêts commerciaux, et qui, depuis longtemps, regardait d'un œil avide les possessions néerlandaises, s'étendant alors non seulement aux îles de la Sonde, mais à celle de Ceylan et au cap de Bonne-Espérance, profita de la crise; tandis que la république des Provinces-Unies, son alliée, expirait en Europe, le cabinet britannique, peu scrupuleux quand sa suprématie maritime est en jeu, s'empara sans prétexte des riches colonies néerlandaises. Le cap de Bonne-Espérance, Java, les Célèbes, les Moluques et Ceylan passèrent sous la domination anglaise.

Cependant la paix d'Amiens, en 1802, vint reconstituer une république batave, à laquelle succéda bientôt le royaume de Hollande sous le sceptre du roi Louis. L'Angleterre dut, bien malgré elle, restituer les

anciennes possessions des Pays-Bas. Elle sut pourtant conserver le Cap et Ceylan, véritables clefs de position, alors que le chemin des Indes n'était pas ouvert par le canal de Suez.

Fidèle à ses traditions, ne voit-on pas toujours cette grande nation poursuivre le même ordre d'idées, et n'a-t-elle pas maintenant garanti ses communications par la prise de possession virtuelle du canal, par l'occupation effective de Chypre, d'Aden et de Socatara?

Le même génie colonial ne peut être refusé aux Hollandais; la puissance leur fait défaut aujourd'hui; mais on a reconnu qu'ils savent poursuivre et atteindre leur but, quels que soient les sacrifices qui en résultent, dans la prise d'Atchin, cette pointe de Sumatra qui commande l'entrée de l'archipel Malais, la route de la Chine et du Japon. Si le royaume des Pays-Bas existait encore, commercialement et militairement parlant du moins, si les ressources immenses de la Belgique venaient en aide à l'esprit d'entreprise et aux larges vues de nos voisins, nul doute qu'Atchin ne fût destiné à éclipser, dans un temps donné, la position de Singapore.

Cependant le gouvernement britannique, tout en cédant aux stipulations du traité d'Amiens, était loin d'abandonner ses idées d'annexion sur des contrées dont les richesses et la prospérité lui portaient ombrage.

La politique anglaise était alors servie aux Indes par un homme aussi habile que perfide pour les rivaux de la Grande Bretagne, sir Raffles, lequel ne cessait de guetter le moment favorable où il pourrait reparaitre

en maître dans la rade de Batavia, quelles que fussent les machinations qu'il dût ourdir dans ce but.

De 1802 à 1811, il fut bien obligé de ronger son frein, la métropole ayant confié le gouvernement des Indes néerlandaises aux mains d'un homme remarquable tant par son énergie que par ses hautes capacités militaires et administratives, le maréchal Daendels.

La colonie retrouva, sous son autorité, toute sa prospérité et sa grandeur. Les travaux gigantesques que nous y avons tant de fois admirés, les lois sous lesquelles s'accrurent la richesse commerciale de l'Inde et le prestige de la Néerlande, furent son œuvre. Il était à la fois le protecteur des intérêts européens, le dominateur despotique des populations indigènes et la terreur des Anglais, qui osaient à peine, de son temps, entretenir avec les princes indiens des intelligences secrètes au moyen desquelles ils essayaient, malgré tout, de fomenter des révoltes aussitôt comprimées par la main de fer du maréchal.

Mais, en 1811, le royaume de Hollande fut purement et simplement réuni à la France, et l'Empereur, égaré sur la valeur réelle de Daendels, lequel lui était représenté à tort comme un ambitieux, prêt à s'affranchir de sa suzeraineté, l'Empereur, dis-je, releva le maréchal de ses fonctions de gouverneur général. Les Anglais saluèrent son départ par un véritable cri de joie, et la faute commise entraîna bientôt l'apparition de la flotte anglaise devant Batavia et Samarang.

Sir Raffles, qui par un coup d'audace venait de faire de Singapore une véritable place d'armes d'où il pou-

vait fondre sur l'archipel Indien, prit possession des colonies hollandaises au nom du gouvernement britannique; une capitulation fut signée par le malheureux général Janssens, qui succédait à peine au maréchal Daendels.

Pourtant, sir Raffles ne devait pas rester longtemps gouverneur général de l'Archipel; car, trois ans après, la paix de Fontainebleau, en fondant le royaume des Pays-Bas, apportait au roi Guillaume la restitution de Java et des autres îles; c'était le plus beau fleuron de sa nouvelle couronne.

Cependant, à peine le retour de l'île d'Elbe fut-il connu aux Indes, que Raffles eut un rayon d'espoir inattendu et en profita pour fondre de nouveau sur sa proie; il reparut à Java. « Le changement miraculeux dans l'état politique de l'Europe, écrivit-il à l'amirauté anglaise, le 5 avril 1815, causé par le retour de Napoléon, a, malgré toutes ses horreurs, jeté un rayon consolant sur cette île sacrée, et Java pourra appartenir définitivement à l'Angleterre!... »

Il se trompait, car après le traité de Londres, en 1816, il dut remettre, pour ne plus le ressaisir, le gouvernement des Indes aux autorités des Pays-Bas, qu'amenait à Batavia une escadre partie du Texel.

Raffles, le mauvais génie de la Hollande, était retourné en Europe, et le baron Van der Capellen s'installait à Buitenzorg comme gouverneur général.

Il ne fut cependant pas aisé de débarrasser nos possessions de l'influence et des intrigues des agents anglais. Longtemps encore on en retrouva les traces

au fond de la politique de ces princes révoltés, qui nous firent une guerre si acharnée.

Aux Célèbes, les Radjas et les Krayns, en essayant de secouer la domination des Pays-Bas, tournaient machinalement un regard vers cette assistance occulte dans laquelle ils mettaient leurs espérances, ou dont ils n'étaient que les instruments cachés. Il leur fallut passer par bien des revers, subir bien des châtiments, pour comprendre qu'abandonnés par ceux mêmes auprès desquels ils comptaient trouver un appui, ils n'étaient en réalité que les victimes. A Java, pendant la guerre contre Dipo-Negoro, l'ingérence britannique ne prenait point la peine de se dissimuler avec beaucoup de soin, car un jour, à l'embouchure de la Progo, nous fûmes forcés de couler une embarcation anglaise apportant des munitions à l'ennemi, pendant que le vaisseau de guerre, qui l'avait détachée et qu'on apercevait à l'horizon, reprenait prudemment le large.

D'ailleurs, la puissance maritime et la richesse coloniale des Pays-Bas devaient continuer à être l'objet des impatiences et des soucis du gouvernement anglais. Ne pouvant, par la force des armes ou par une hostilité franchement dessinée, ravir les Indes à ses alliés de Waterloo, il sut, par la suite, donner une autre direction à sa politique et arriver à ses fins par des moyens bien différents.

La réunion de la Belgique à Hollande avait fait du royaume des Pays-Bas un État trop puissant, trop plein d'avenir au gré du cabinet de Londres; l'industrie belge répandant ses produits aux Indes et

dans le monde entier par le génie commercial et maritime de la Hollande, tout cela prenait une allure si prospère, un développement si rapide qu'on ne pouvait, à Londres, considérer d'un œil indifférent la prépondérance naissante d'une belle et forte nation concurrente.

Aussi en 1830, l'Angleterre, désireuse de se débarrasser d'émules dont la situation florissante portait déjà ombrage à ses intérêts, n'a-t-elle pas manqué d'aider de tout son pouvoir à la séparation radicale des deux pays.

Parmi les causes déterminantes et multiples de la révolution belge, il importe de mettre en regard de celles qui prenaient naissance dans de nobles et libres aspirations, dans les dissentiments intérieurs, dans les froissements et les antipathies de race, dans l'impatience du clergé belge supportant avec peine une domination qui le gênait, toutes les autres non moins importantes et qui découlaient de la politique extérieure.

Nous devons aux événements de 1830 notre glorieuse émancipation, nos grandes et libres institutions ; mais après cinquante années écoulées, si l'on n'envisage que le côté matériel des choses, on peut malheureusement avouer que l'Angleterre a pleinement réussi à sauver ses intérêts en sacrifiant plusieurs des nôtres.

En Belgique, après une extension plutôt factice que réelle, la production industrielle se débat aujourd'hui contre ce qu'on appelle une crise ; mais il ne s'agit point là de crise, c'est la production qui meurt faute d'essor ; on peut même affirmer que cette pléthore atteint la vitalité du pays dans son ensemble ; elle influe sur les caractères

comme sur les choses d'ordre matériel; elle renferme celles-ci dans un cercle trop limité, trop étroit pour nos forces productrices; elle rapetisse ceux-là en les rejetant dans le terre à terre. En Hollande, on maintient avec peine une splendide situation coloniale à laquelle la mère patrie ne peut donner le développement qu'elle comporte, faute de puissance initiale suffisante. Si les Hollandais y parviennent, ce n'est qu'à force de patriotisme, ce n'est que par l'influence d'un génie colonial qu'on ne peut assez admirer.

C'était donc en 1821, alors que la puissance des Pays-Bas dans l'Inde commençait à s'affirmer dans toute sa grandeur, que le vaisseau de transport *la Fanny*, à bord duquel je me trouvais, entra toutes voiles dehors dans la rade de Batavia.

Fatigué d'attendre les épaulettes d'officier au 2^{me} régiment de cuirassiers, j'avais obtenu la faveur d'aller les conquérir plus promptement et plus glorieusement aux Indes.

L'époque impériale avait laissé dans nos régiments d'Europe des corps d'officiers plus que complets et composés d'hommes expérimentés, ayant tous une valeur militaire sanctionnée par la guerre. Les cadres des cadets et des sous-officiers regorgeaient de sujets les plus méritants.

L'avancement était presque impossible; on m'offrait comme faveur toute spéciale l'épaulette de sous-lieutenant dans l'infanterie ou la faculté de partir pour Java; ma vocation bien décidée me fit préférer, sans hésiter, la route des colonies¹.

¹ Dans une autre partie de mes *Souvenirs* je relaterai, si je m'y décide,

Que de fois depuis mon retour en Europe, en essayant d'assurer l'avenir de tant de jeunes gens méritants qui servaient sous mes ordres, ai-je regretté que la Belgique soit privée de ces débouchés qui permettent aux natures vigoureuses d'aller chercher leur voie ailleurs que dans la monotonie des garnisons ! Que de sujets capables eussent trouvé là l'essor qui manque chez nous à toutes les carrières ! Ce que nous faisons alors, nos fils l'eussent fait comme nous-mêmes. Que de fonctionnaires capables, aux idées vastes, que d'officiers expérimentés n'aurions-nous pas vus se former aux Indes et se succéder ensuite dans les hauts emplois de nos différentes hiérarchies ! Quel autre courant eût été ouvert au développement des idées, et à quels résultats plus pratiques, en vue de la prospérité et de la grandeur réelle de notre pays, ne serions-nous point arrivés, pendant ces cinquante années que nous venons de passer loin de tout esprit d'entreprise et dans l'ornière étroite des mesquines compétitions de partis et de personnes !

Il est difficile de décrire l'impression que je ressentis au moment où l'on nous débarqua sur les quais de Batavia. Les temps sont bien changés, et nos compatriotes d'aujourd'hui pourraient à peine se faire une idée du spectacle grandiose auquel les Belges et les Hollandais d'alors assistaient en touchant le sol indien.

Cette nature extraordinaire, ce climat brûlant servait de cadre splendide à un tumulte dont rien n'approche. Les quais et les docks de Batavia présentaient l'aspect ce qu'était en Europe cette belle armée des Pays-Bas à l'époque où j'y pris du service.

de la plus grande activité commerciale qui se puisse imaginer.

La rade était littéralement encombrée de navires; ceux des ports néerlandais brillaient par le luxe inouï de leur emménagement; les vaisseaux d'Anvers et de Gand se faisaient remarquer par leur construction plus nouvelle, plus légère, plus élégante; c'étaient des marcheurs hors ligne. Une quantité de navires américains étaient mouillés sur la rade; ils avaient alors, comme ils l'ont encore maintenant, leur cachet, leur allure pittoresque et hardie. Quelques superbes vaisseaux anglais y montraient aussi leur fière mâture, mais leur pavillon semblait ne flotter qu'à regret dans ces mers de la Sonde, où naguère encore il se déployait en maître.

Sur les quais, c'était un va-et-vient de Chinois affairés, de Malais criards, de Javanais, d'Arabes et d'Arméniens, de Flamands robustes, de Hollandais tout entiers à leur commerce, de Wallons pleins d'active gaîté, de Français dépaysés, mais toujours rapides à « se débrouiller ». Il est impossible de rendre l'admiration qui s'emparait d'une jeune imagination, mise tout à coup face à face avec ce milieu étourdissant et extraordinaire. On sentait que sous ce soleil ardent, sur cette terre pleine de promesses, il y avait place pour tout le monde, et une carrière à parcourir pour tous ceux qui avaient le feu sacré et chez qui vibrait l'ambition légitime de parvenir.

Je fus désigné pour faire partie des lanciers du Bengale; ce corps se composait de deux escadrons magnifiques, organisés encore par l'ancienne Compagnie des Indes; l'uniforme à lui seul était capable de faire tourner une tête de vingt ans. Je me vois encore,

deux jours après mon arrivée, coiffé du turban blanc et rouge, sous la tenue orientale, prenant mon service au campement de cavalerie de Ryswyck.

Les cadres de ces escadrons étaient européens; les lanciers en étaient recrutés au Bengale, et j'aurai à reparler de ces rudes et vaillants cipayes, quand je relaterai comment, quelques années plus tard au milieu d'autres troupes, je les vis à l'œuvre sous mes ordres contre les réguliers de Dipo-Negoro.

Nous étions montés sur des chevaux persans de toute beauté. Comme maréchal des logis chef, j'en reçus un d'un modèle admirable; leur robe est généralement blanc-porcelaine. Je crois avoir monté des chevaux de toutes les races possibles; il n'en existe pas, selon moi, qui joignent plus de perfections dans la forme, à plus de vices dans le caractère que les chevaux persans. Nous étions obligés de les dompter à l'écurie par des entraves, moyen infaillible, mais féroce, car il n'aboutit à une docilité factice qu'en usant promptement l'animal le plus vigoureux.

Quoi qu'il en soit, il est impossible d'imaginer une cavalerie plus pittoresque que n'étaient nos escadrons quand ils se rendaient, dans leur uniforme indien, en service d'honneur au palais du gouverneur général, à Buitenzorg.

En traversant le Koningsplein, sillonné d'équipages élégants, encombré d'une foule exotique, bigarrée, en suivant les sinuosités de la route abritée par l'ombrage d'une végétation des tropiques, je comparais mon service de garnison d'Europe, le casque en tête et la cuirasse au dos, à ma vie nouvelle; je ne sais trop quels

eussent été alors les avantages qui auraient pu me décider à retourner sous le ciel pluvieux de Bruxelles ou de La Haye!...

Les lanciers du Bengale eurent le sort qu'ont généralement les corps privilégiés, dont l'entretien coûte fort cher et que l'on hésite à employer en campagne, parce qu'ils s'y déciment d'autant plus vite que le recrutement en est plus difficile. Nos escadrons furent licenciés quelques mois après mon arrivée; la plus grande partie des Bengalais passa dans les djagans-segars, gendarmerie indigène; les officiers et les sous-officiers furent incorporés au 7^e hussards, régiment fort nombreux et dont les compagnies (escadrons) étaient reparties non seulement dans les provinces de Java, mais aussi dans les différentes îles de l'Archipel.

Toute la cavalerie de l'armée des Indes ne formait plus dès lors qu'un seul, mais énorme régiment, dont le colonel et l'état-major résidaient au campement de Ryswyck.

Les troupes à cheval, attachées aux colonnes expéditionnaires, se composaient de détachements de hussards, auxquels on réunissait les contingents de cavalerie indigène, fournis par les princes alliés du gouvernement.

A l'époque où j'entrai au 7^e hussards, le régiment était composé (en tant que sous-officiers et soldats) d'une manière si extraordinaire, qu'il est nécessaire que je m'étende quelque peu sur ce sujet.

J'y ai souvent pensé depuis, quand se sont agitées les grandes questions de recrutement, et de mes réflexions, j'ai toujours conclu qu'à mesure que le temps s'écoule,

que les idées se modifient, la valeur du sous-officier et du soldat doit diminuer, quoi qu'on fasse, dans les pays où les événements sont absents, la vie monotone et exempte d'imprévu. Dans ces conditions, en effet, les vocations décidées, qui font les bons militaires, deviennent rares et disparaissent complètement de la carrière des armes, qui n'offre plus la réalisation de toutes les illusions dont une vocation se compose.

Nous étions bien loin, à l'époque dont j'évoque les souvenirs, de recourir au système (ou à l'expédient, si l'on veut) du service obligatoire pour recruter les armées avec justice, moralité, et maintenir l'esprit militaire.

Le mot de *charges* militaires eût semblé alors à lui seul une monstruosité. C'était un honneur de servir, et celui qui aurait, par exemple, songé à faire payer aux familles des miliciens une rémunération compensatrice, eût passé pour un fou, pour un homme sans patriotisme. C'est par de semblables hérésies, du reste, qu'on a sanctionné et comme encouragé l'abaissement du dévouement et du sentiment du devoir. Jadis on servait avec conviction. La nation entière était convaincue de l'utilité des institutions militaires et maritimes, qui lui apportaient la vitalité, la richesse et la prospérité.

Il était bien rare de voir s'introduire dans l'armée, soit par la milice, par les écoles ou par vocation, des hommes animés d'idées de désordre ou de tendances subversives. Tous ceux qui donnaient à l'État quelques années de leur existence ou même leur vie tout entière, consacraient au métier des armes le concours

complet et sans restriction de leurs aptitudes physiques, de leur intelligence, de leur valeur morale et de leurs sentiments droits, honnêtes et hiérarchiques.

Aujourd'hui qu'on ne peut plus en dire autant, on veut noyer les mauvais éléments dans les bons par l'application du service obligatoire; en même temps, on assure par là aux armées l'effectif nécessaire à la défense de la nation, parce qu'on ne peut plus y parvenir en ne comptant que sur le nombre de ceux qui embrassent la carrière militaire par vocation et par patriotisme. Le moyen est radical, héroïque, le moins frayeux et le plus juste, somme toute; mais c'est en même temps une nécessité très-dure qui s'impose aux nations chez lesquelles la défense nationale n'est plus qu'un devoir sans attraits, et où la carrière militaire n'offre plus ni poésie, ni imprévu.

Aussi, tout fait prévoir que le recrutement par le service obligatoire n'aura qu'un temps. Il tombera sans doute en défaveur après que la nation française l'aura expérimenté dans la prochaine guerre qu'elle entreprendra en Europe et en aura tiré les avantages qu'elle espère.

Ce système, en effet, ne peut produire, militairement parlant, de bons résultats, que s'il est appliqué à des populations sages, bien pensantes, patriotiques, inféodées au respect de l'autorité. Mais dès l'instant où le caractère du peuple se modifie, où il penche vers les idées d'indépendance, de socialisme, le service obligatoire ne peut que gangrener une armée, en y introduisant toutes les classes de la société et, avec elles, les idées si disparates qui les animent; au lieu d'une

force réelle, il ne produira qu'une force trompeuse.

Au point de vue économique, on peut faire la même prédiction; ce mode de recrutement appauvrit un peuple, qui cessera de le supporter avec patience et résignation le jour où il ne voudra plus être pauvre.

La Prusse, seule puissance où le service obligatoire fonctionne dans toute sa régularité, dans toute son extension, subira tôt ou tard la double influence sociale et économique dont je viens de parler. Introduit chez une nation riche comme en France, par exemple, on acceptera le système pendant un temps donné, par patriotisme, par nécessité, par calcul, mais on le secouera quand il sera prouvé qu'il est une entrave au développement de la richesse nationale.

Tout porte à croire qu'on en reviendra probablement un jour à un système mixte au moyen duquel la force militaire d'un État se partagera en armée permanente et en armée de réserve; la première se recrutant par le volontariat et des contingents de milices, basés sur le principe du service personnel; la seconde formée par le service obligatoire, appliqué dans toute son étendue au reste de la nation.

Les pays qui seront alors les plus favorisés et dont les armées permanentes seront les meilleures, auront su bien en composer les cadres; c'est là une question de sacrifice budgétaire; ce seront également ceux qui pourront fournir aux caractères aventureux, aux hommes désireux de se consacrer à la défense de leur patrie, des chances de parcourir une carrière mouvementée, rapide, brillante.

Lorsque j'étais sous-officier dans nos régiments de

cavalerie en Europe, le remplaçant était un être pour ainsi dire inconnu, le milicien rare; les volontaires formaient la majorité. Nous n'avions pas mal d'enrôlés à vie, beaucoup pour vingt ans. Presque tous nos sous-officiers considéraient leurs galons comme la plus belle position qui pût correspondre à leur condition sociale. Quelques-uns, la petite minorité, attendaient dans ces grades subalternes l'épaulette d'officier.

Nos cavaliers, belges et hollandais, servaient en véritables soldats; l'idée d'attendre avec anxiété l'époque du congé n'existait pas.

Aux Indes, le recrutement du 7^e hussards était encore plus remarquable. Nous comptions parmi nos sous-officiers et nos cavaliers des militaires de différentes nationalités; tous étaient volontaires, hommes de guerre par tempérament. Certes, les Hollandais et les Belges formaient la majorité de l'effectif, mais dans nos rangs figuraient une grande quantité de Français, qui se trouvaient là par suite de circonstances tout à fait extraordinaires.

Après Waterloo, l'armée française fut réduite dans des proportions considérables; des milliers de soldats furent congédiés et quantité de gradés licenciés par retrait d'emploi. L'oisiveté pesait à ces hommes habitués à la vie agitée des armées de l'empire; ce fut l'époque des conspirations, et chacun sait qu'on vit alors se former en France d'innombrables sociétés secrètes dont les anciens officiers de Napoléon étaient en quelque sorte l'âme.

Leur but avoué était le renversement des Bourbons et le retour de l'Empereur ou de son fils.

Les brigands de la Loire, les conspirateurs de la Ro-

chelle, les Carbonari, le Champ-d'Asile, l'Épingle noire, les Amis de la Liberté et tant d'autres échouèrent successivement dans leurs tentatives. Chaque fois la répression du gouvernement de Louis XVIII fut terrible; on y allait de la tête, et l'exil volontaire seul pouvait sauver la vie. Mais l'exil pour ces braves officiers, pour tous ces vaillants soldats, dont la position militaire était l'unique fortune, l'exil, c'était la pauvreté, la misère absolue.

Préférant, pour la plupart, reprendre le métier des armes n'importe où, n'importe comment, ils passaient la frontière des Pays-Bas et s'enrôlaient dans nos ports d'embarquement pour l'armée des Indes.

Flessingue, Anvers, Harderwyck expédiaient périodiquement à Java de ces natures si fièrement trempées, qui, en proie aux plus poignantes émotions, disaient un éternel adieu à l'Europe.

Les uns étaient officiers, d'autres sous-officiers ou soldats; tous servaient dans nos rangs comme troupiers sous des noms d'emprunt.

J'ai vu dans mon régiment deux généraux s'y cachant sous l'uniforme de simple hussard en même temps que leurs aides de camp, qui avaient suivi à Java la mauvaise fortune de leur chef.

Un jour, au campement de Weltevreden, près de Batavia, je me souviens, entre autres impressions, de celle que je ressentis en présence d'une scène bien caractéristique : un hussard enlevait des mains d'un camarade le balai de la corvée en lui disant :

« Laissez donc, mon général; jamais je ne souffrirai pour vous pareille humiliation. »

Ces épisodes étaient singulièrement émouvants, et nous en étions d'autant plus frappés, que ceux qui en étaient les acteurs et les victimes, tout en dissimulant leur personnalité compromise, servaient parmi nous avec une abnégation sans pareille. Cependant, un œil observateur pouvait voir percer dans leur attitude un inaltérable respect du grade et des honneurs dont ils avaient été revêtus.

Il faut dire à la louange du gouvernement des Indes qu'il se faisait rendre minutieusement compte de ces grandes infortunes dès qu'elles se trahissaient fortuitement; lorsque l'identité d'un de ces malheureux exilés était bien établie, le gouverneur général veillait à ce que tous les égards possibles entourassent immédiatement ces officiers si cruellement éprouvés, et il en rendait compte au roi Guillaume qui s'interposait alors auprès de Louis XVIII, afin qu'amnistie et pardon fût accordé; aussi, nous avons eu la satisfaction de voir retourner en France plusieurs de ces vaillants soldats, dont les plus terribles épreuves n'abattaient point le courage.

D'autres, moins heureux, ou moins soucieux de l'avenir, demeurèrent au milieu de nous. C'est ainsi que parmi mes hussards aux Célèbes et à Java, je comptais pas mal d'anciens chasseurs de la garde; braves gens s'il en fut, dont quelques-uns étaient, sans oser nous le dire, décorés de la Légion d'honneur.

Bien souvent, après une chaude affaire, il arrivait qu'en ensevelissant nos morts nous trouvions, cachés sous l'uniforme de quelques-uns de nos meilleurs soldats, des étuis, des portefeuilles contenant de touchants

souvenirs d'autrefois, et même des brevets d'officier; c'était seulement alors que nous apprenions le nom véritable du brave que nous avions perdu.

Je me rappelle, entre autres, un grand garçon, simple voltigeur dans une des compagnies d'infanterie de notre colonne pendant les guerres de Java. Il parlait peu, servait d'une façon irréprochable; au feu, c'était un lion. Pendant une marche de nuit fort pénible, il succomba; on trouva sur lui un modeste étui de fer contenant ses papiers et une croix d'officier de la Légion d'honneur; il avait été chef de bataillon. Notre émotion avait peine à se contenir devant d'aussi grands malheurs, supportés avec la plus stoïque résignation.

Quand de tels éléments sont disséminés dans les rangs d'une troupe, on peut entreprendre avec elle bien des choses que l'on ne tenterait pas avec des natures moins solidement trempées.

Dans les conditions ordinaires de recrutement, c'est par le nombre, par la discipline, par l'ordre et la régularité des mouvements tactiques, qu'on supplée au défaut de qualité individuelle du soldat. Mais aux Indes, où les Européens sont pour ainsi dire comptés pour ce qu'ils valent et ce qu'ils coûtent, il est essentiel que chaque troupier soit un homme de choix; l'emploi des effectifs imposants y étant impossible.

L'obligation de calculer le nombre des combattants sur le strict nécessaire est quelquefois cause, lorsqu'elle est poussée à l'excès, de graves imprudences et d'entreprises téméraires dont les autorités coloniales ont toujours à se repentir.

On méprise parfois et avec légèreté un ennemi sur la valeur duquel on se trompe; on compte trop sur la supériorité des troupes européennes et sur les prodiges qu'elles savent réaliser, pour compenser l'insuffisance de leurs effectifs, et l'on se brise contre un adversaire plus solide qu'on ne le supposait; les souvenirs cruels de Constantine, de la Puebla, d'Isandula, en sont la preuve.

Quand une expédition échoue faute d'avoir été combinée avec des moyens assez sérieux, ce n'est qu'au prix des plus grands sacrifices qu'on répare le désordre moral et matériel d'un premier échec.

Il résulte de ces considérations que, dans la composition des expéditions lointaines, il importe d'écarter les non-valeurs et de n'entamer une opération que si l'on a des certitudes de réussir promptement et à coup sûr. D'ailleurs, il est de l'intérêt même des gouvernements de doter leurs troupes coloniales de tout le confortable possible; aux officiers le prestige, la vie aisée, les pensions de retraite et les appointements largement comptés; aux soldats bonne solde, et tout ce qui peut contribuer à diminuer leurs fatigues et leurs privations.

C'est bien ainsi que le gouvernement des Pays-Bas comprenait les choses; et sa générosité pour ceux qui le servaient aux Indes était poussée jusqu'aux dernières limites; pendant la paix, tandis que nous vivions dans notre campement de Ryswyck, des coelies étaient mis à la disposition de nos hussards, pansaient leurs chevaux et les débarrassaient des plus lourdes corvées; en campagne, même prévoyance pour tout ce qui concernait le bien-être matériel des troupes.

Si la sollicitude des chefs pour le soldat est précieuse en toutes circonstances, et augmente la valeur d'une troupe, elle l'est plus encore aux Indes, où la vie militaire comporte des travaux et des privations inconnus en Europe.

Pour en donner une idée exacte, je reproduis ici un extrait de l'ouvrage si remarquable du capitaine d'artillerie Gerlach :

« Le soldat, dont la vie vaut son pesant d'or dans ces contrées lointaines, y a quelquefois beaucoup à souffrir. Son chemin le conduit tantôt à travers des marais immenses, ou des rizières dont les sentiers étroits et les digues sinueuses sont à peine accessibles; tantôt au milieu de plages désertes où les rayons du soleil l'aveuglent et le brûlent sans qu'il puisse trouver une goutte d'eau pour étancher sa soif ardente. Souvent il est forcé de se frayer sa route, la hache à la main, au travers de forêts impénétrables et vierges, de se tailler un sentier dans le roc, ou de jeter un pont fragile sur les torrents de la montagne. S'il arrive que ni chevaux, ni bêtes de somme ne peuvent accompagner une colonne à travers les mouvements d'un sol violemment tourmenté, où l'on chercherait en vain quelque voie de communication; si le service des coelies est mal organisé, insuffisant ou manque absolument, il faut qu'il porte lui-même ses munitions et ses vivres. Souvent alors se développe en lui le premier germe d'une de ces maladies qui l'empêchent bientôt de se traîner plus loin, et à laquelle tôt ou tard il succombe. Et ceux qui, après avoir surmonté ces obstacles sans cesse renaissants, ont bravement enduré ces fati-

gues, que trouvent-ils, le soir, en arrivant au bivouac? Souvent rien ou bien peu de chose! Le soldat harassé, trop épuisé pour pouvoir chercher ou préparer d'autre nourriture que celle qu'il porte, se livre au sommeil, quelquefois plus redoutable que les fatigues qu'il vient de braver. Là où il s'endort, soit dans une plaine marécageuse, soit dans la forêt, soit sur la montagne où il ne trouve pour gîte que la terre froide et humide, la fraîcheur de la nuit lui devient plus perfide que la chaleur du jour.

« Aux Indes orientales, où le climat énervant, les marches, les privations de tout genre et les maladies qui en résultent, font essuyer plus de pertes à l'armée que le feu de l'ennemi, le commandement exige de rares qualités. Le service doit s'y faire avec la plus stricte discipline, et la confiance du soldat en ses officiers doit être illimitée. Si les chances de la guerre ou le succès d'une expédition dépend souvent des talents du commandant en chef, il doit réunir, là plus que partout ailleurs, les vertus qui, selon le colonel Ambert, complètent le chef militaire. Il lui faut l'ardeur sans l'emportement; la fermeté d'âme que nul obstacle n'arrête, que nul péril n'épouvante, que nulle résistance ne lasse; la prévoyance à laquelle rien n'échappe; l'étendue de pénétration qui fait rapidement envisager les choses sous tous les aspects; la promptitude à prendre le meilleur parti; l'activité, le courage, le sang-froid, la modération, la justice, l'inflexibilité par la bonté. »

« Nous avons dit sommairement les obstacles physiques à surmonter; qu'on y ajoute les surprises, les

ruses de guerre, les embûches et les attaques d'un ennemi qui n'est certes pas à dédaigner; d'un ennemi souvent insaisissable, mais qui veille toujours; souvent invisible, mais qui vous environne sans cesse. Derrière chaque arbre ou chaque buisson, à chaque pli de terrain, à chaque saillie de rocher, on peut s'attendre à voir apparaître l'œil brillant d'un indigène ajustant le canon de son fusil : le coup part, un homme tombe dans les rangs, et tout est dit. »



II

Le choléra asiatique. — Une mission au Japon. — Voyage du gouverneur général. — Départ de Batavia. — Réception chez les princes. — Le Chéribon. — Embarquement à Samarang. — Ternate. — Amboine. — Les Moluques. — Arrivée aux Célèbes. — Débarquement à Macassar.

Une paix profonde régnait à cette époque dans l'Archipel. Tous les efforts du gouverneur général, du conseil des Indes, et des colons eux-mêmes, tendaient vers un développement croissant de la situation commerciale.

C'est alors qu'apparut à Java un ennemi d'un genre tout nouveau et bien plus terrible que celui auquel il est possible et si tentant même, de faire face les armes à la main.

Le choléra asiatique vint pour la première fois ravager les populations européennes et indigènes. Ses effets étaient terrifiants. Chaque personne atteinte mourait pour ainsi dire foudroyée; toute la côte fut infestée par le fléau. Batavia, dont la position est plutôt basse et humide, fut cruellement éprouvé.

On constata que l'épidémie nous arrivait en droite ligne de Ceylan, où elle semblait régner en perma-

nence; car dix ans après, lors de mon retour en Europe, lorsque je visitai cette île si remarquable par la beauté de ses monuments, et l'incroyable puissance de sa végétation, le fléau y sévissait encore dans toute son horreur.

La terrible maladie avait à ce point démoralisé les populations à Java, que le commerce, les affaires de tout genre, étaient suspendus. Dans nos campements de Ryswyck, dans celui de l'infanterie à Weltevreden, le service était interrompu. Seuls, les coelies continuaient à soigner les chevaux, et encore c'était tout au plus si l'on pouvait les y contraindre. Les Européens mouraient par centaines; les casernes ressemblaient à de véritables tombeaux.

Les médecins militaires avaient ordonné de placer dans les chambres de la troupe des tonnes d'arac, où les hommes étaient libres de boire à volonté.

Toute surveillance avait cessé; les uns étaient couchés et se tordaient dans les douleurs de l'agonie; les autres préféraient s'étourdir et attendre dans une ivresse continuelle les atteintes d'un mal qui les terrorisait; d'autres encore, étendus jour et nuit ivres-morts, obstruaient les galeries, les chambres et les écuries.

Des fourgons circulaient le long des routes et des rues, ramassant les cadavres de tous ces malheureux foudroyés sur place. C'était un spectacle navrant et odieux tout à la fois. Les plus fortes apparitions du choléra signalées depuis en Europe, ne peuvent donner qu'une bien faible idée de ce que fut celle qui frappa alors la population de Java.

Lorsque l'épidémie sembla entrer enfin dans sa période décroissante, on eût dit réellement qu'on sortait d'un immense désastre; chacun éprouvait comme le besoin de se refaire une existence nouvelle.

Les probabilités de parcourir une carrière rapide dans l'armée des Indes, paraissaient aussi éloignées que possible; les apparences d'une entrée en campagne étaient plus que problématiques, tellement les populations semblaient affaissées et désireuses de goûter un calme absolu et réparateur.

C'est dans ces circonstances que je fus, un jour, appelé chez un conseiller des Indes, M. Bosquet, qui m'informa que j'avais été désigné pour accompagner, comme secrétaire, le général de Sturler auquel on venait de confier la haute direction des Comptoirs néerlandais au Japon. Une plus belle position était impossible à souhaiter par celui que sa vocation aurait entraîné vers ces emplois qui sont, aux colonies, le point de départ de toutes les faveurs de la fortune.

Mes penchants naturels m'attiraient irrésistiblement vers la carrière que j'avais embrassée; ni le temps, ni les épreuves ne les avaient fait varier. Cependant, la perspective d'un voyage superbe, les attraits d'un changement d'existence l'emportèrent, et j'acceptai. Mon départ fut fixé à deux mois plus tard.

Pendant cet intervalle, tandis que je prenais mes dispositions et que je m'habituais déjà à mes nouvelles fonctions, les événements changèrent la face des choses et me détournèrent encore une fois de ce que je croyais être mon nouvel avenir, pour me plonger définitive-

ment dans la vie militaire si remplie, si agitée, que la destinée me réservait aux Indes.

Le baron Van der Capellen s'était décidé à entreprendre un voyage circulaire dans toutes les possessions de l'Archipel. Il voulait visiter les Moluques, les Célèbes, Bornéo, Sumatra, voir par lui-même l'état des choses, porter remède au malaise qui lui était signalé un peu partout.

Depuis très longtemps, aucun des gouverneurs généraux n'avait parcouru les Moluques, ces îles si fertiles, d'où la métropole devait un peu plus tard tirer ses plus grandes richesses. D'un autre côté, le moment était venu où les contrats et les traités qui liaient les Princes et Radjas des Célèbes envers le gouvernement, devaient être renouvelés. Fidèle au système du maréchal Daendels, le baron Van der Capellen voulut, par sa présence, apporter à cette opération si importante, si délicate, toute l'influence de sa personne.

Le conseil des Indes avait fortement engagé le gouverneur général à entreprendre ce voyage qui devait être fécond en résultats de tout genre; il prit ses mesures pour que le plus grand faste possible fût déployé en cette circonstance, afin de donner aux princes indiens la plus haute idée de la puissance européenne.

Le départ du gouverneur fut annoncé officiellement et produisit dans toute l'Inde un effet extraordinaire. Des fêtes splendides furent décrétées; elles devaient commencer à Batavia au moment où le baron Van der Capellen quitterait son palais, et se continuer là où il séjournerait durant ses excursions.

Les cortèges, les réceptions se préparaient partout;

la population entière s'y mettait avec un entrain universel; les créoles rivalisaient avec les Européens; les Chinois ne voulaient pas que leurs Kampongs fussent en reste; de toutes les provinces de Java et des autres îles, les nouvelles arrivaient, annonçant des apprêts gigantesques; les princes indiens allaient déployer tout le luxe de l'Orient.

Les familles européennes et créoles de Batavia et des environs, dont les splendides résidences bordent la route qui relie la ville avec le palais de Buitenzorg, avaient décidé que leurs jeunes gens s'équiperaient pour former une garde d'honneur destinée à donner plus d'éclat au départ du gouverneur.

Tandis que j'attendais le moment de m'embarquer pour Jeddo, ces messieurs me demandèrent de les initier à leur nouvelle mission et à exercer pendant quelques jours leur brillant escadron, ce que je fis de grand cœur.

Ils y mettaient un zèle, une attention qui leur procura la satisfaction de figurer à la suite du gouverneur pendant les fêtes de Batavia avec une allure aussi martiale qu'aurait pu l'avoir une cavalerie consommée. Jeunes gens charmants, bien montés, cavaliers habiles pour la plupart, ils ne pouvaient manquer de réussir, et ma tâche fut aussi aisée qu'agréable, car elle me procura l'avantage d'entrer en relations d'amitié avec toutes les grandes familles de l'Inde, précieuse circonstance dont j'eus à me féliciter non seulement pendant tout mon séjour aux colonies, mais encore après mon retour en Europe où je revis souvent quelques-uns de mes anciens gardes d'honneur de Java.

J'allais partir enfin pour Jeddo, quelques jours avant que le gouverneur général entreprit son voyage, quand mon colonel, auquel j'allais faire mes adieux, me dit :

— Vous êtes toujours décidé à nous quitter?

— Aurais-je tort d'hésiter, mon colonel?

— Non certes, me répondit-il; mais le baron Van der Capellen vient de m'ordonner de désigner un sous-officier et dix hussards d'escorte qui l'accompagneront pendant tout son voyage. Ils suivront, par terre, le gouverneur à travers le Chérifon, jusqu'à Samarang; là ils seront embarqués avec lui et feront le tour des Moluques et des Célèbes. Revenu à Samarang, le gouverneur pénétrera dans le Magellan et les pays hauts de Java, Solo, Youkia, pour rentrer enfin à Buitenzorg. Si le Japon ne vous tente plus, je vous désignerai pour commander cette petite escorte; dans une excursion pareille, on ne sait pas ce qui peut arriver!... C'est une tout autre chose que de suivre la mission civile et commerciale du général de Sturler, mais c'est néanmoins quelque chose, c'est peut-être plus... Si mes pressentiments ne me trompent, il y a là tout un avenir militaire et je vous en offre les chances.

Une telle perspective, offerte avec cette bienveillance que j'ai toujours rencontrée chez mes chefs de tout grade aux Indes, l'attrait d'une carrière que je n'abandonnais qu'à contre-cœur, me décidèrent sur-le-champ.

Je fus remplacé auprès du général de Sturler qui voulut bien m'en témoigner ses regrets, et, quelques jours après, au milieu de fêtes indescriptibles, je

montais à cheval à la suite du gouverneur général et je quittais Batavia pour n'y rentrer que bien des années plus tard.

Voilà pourtant à quoi tient la destinée...

Le départ fut splendide ; une foule immense était accourue pour saluer le gouverneur et la gouvernante qui devait accompagner son mari pendant tout son voyage.

Je crois que toutes les nations du monde étaient représentées dans cette multitude enthousiaste qui bordait la route si pittoresque de Batavia à Buitenzorg, et qui de là se dirige par Tjanior vers la Montagne-Bleue et les forêts vierges.

C'était un véritable éblouissement de luxe et de richesses ; Malais, Javanais, Chinois, Cipayes, Arabes, prêtres musulmans et bouddhistes, indous ; femmes aux costumes les plus brillants, rien ne manquait à la fête ; les équipages des européens, ceux des créoles avec leurs attelages de six et huit poneys fringants, palanquins des princes indigènes, esclaves en foule et prosternés, se pressaient sur le passage du cortège.

Pendant toute notre marche vers les résidences de l'intérieur, les populations, en habits de fête, conduites par leurs panguerangs et leurs tomogons, bordaient la route.

Tous les indigènes, princes et peuple, selon les lois du maréchal Daendels, se prosternaient la face contre terre devant notre caravane. C'est là une singulière et bien despotique coutume qui prit naissance le jour où un Européen, voyageant seul, fut trahieusement frappé par le kryss d'un Javanais. Afin de prévenir le

retour de semblables attaques, le maréchal ordonna que, sous peine de mort, tout indigène rencontrant sur les grands chemins un visage blanc, aurait à s'agenouiller et à se courber le front contre terre.

Cet ordre fut exécuté avec tant de rigueur que, pendant tout mon séjour à Java, je ne me rappelle pas y avoir vu la moindre infraction.

En Europe on crie à la tyrannie contre de pareilles mesures; ceux qui déclament le plus fort seraient les premiers à les exiger en vue de leur sécurité personnelle s'ils vivaient là-bas, et toutes les coutumes qui assurent le prestige des blancs, au milieu de cette nombreuse population indigène, devraient être à l'abri de la critique aveugle de ceux qui en jugent de loin et sans connaissance de cause. Rien n'est moins compréhensible pour l'européen philanthrope et soi-disant libéral, mais rien n'est plus nécessaire.

Pendant douze jours ce fut une ovation continuelle qui accueillit le gouverneur dans toutes les Résidences; les réceptions officielles se succédaient sans interruption; parfois, dans les localités peu importantes, le cortège ne faisait que passer lentement, majestueusement, devant les députations groupées sur la route et dont les musiques indiennes, gambelangs, tam-tam et rebeccas, nous annonçaient la présence. D'autres fois, on faisait étape dans des centres plus considérables; là, c'étaient d'autres fêtes, préparées par les autorités ou par les princes javanais. Ceux-ci offraient au gouverneur les plaisirs les plus inattendus, les plus émouvants qui se puissent imaginer. Nous cheminions au milieu de ces sites pittoresques, toujours variés, entourés de ces hori-

zons bleu-foncé, limités par les pics élégants des montagnes; nous ne pouvions nous lasser d'admirer la richesse d'une végétation fantastique qu'on ne rencontre que dans cette belle île de Java. La colonne se mettait en marche avant le point du jour et, dès que les tons argentés du matin s'effaçaient devant les rayons dorés et brûlants du soleil, on faisait une halte sous les ombrages touffus de quelque dessa, ou chez quelque puissant prince indigène. Un jour, chez un radja, c'étaient les plaisirs d'une chasse au rhinocéros qui attendaient le gouverneur; le lendemain, un tandak de bayadères, d'almées et de ronguènes, le divertissait au son du gambelang; enfin, on lui offrait les émotions d'une traque au tigre royal, dans les forêts du Chéribon.

L'impression la plus persistante que mes souvenirs m'aient laissée de ce voyage, est celle de la splendeur des cortèges qui accompagnaient les radjas venus au devant du gouverneur général. Ce qu'il y avait là de richesses accumulées, de couleurs éclatantes, de costumes constellés de pierreries, de chevaux harnachés d'or, de Javanaises étincelantes de bijoux, de danseuses orientales plus belles les unes que les autres, est indescriptible.

Partout cette gravité asiatique chez les princes et le peuple, qui donne tant de majesté aux cérémonies indiennes, mais qui, à certains moments, sait faire place à une exaltation fanatique et persistante dont rien ne peut donner une idée à celui qui n'a vu que la turbulence de l'enthousiasme européen. C'est durant cette excursion que, pour la première fois, j'ai fait cette remarque très-caractéristique.

Quelques années plus tard, j'assistais à une fête tout à fait étrange qui me l'a singulièrement confirmée. C'était près de Tagal, le jour d'une procession religieuse, où un cortège immense suivait le char sacré de Brama, au sommet duquel était placée une idole en or massif, femme accroupie, aux yeux bridés et charmants, comme toujours. Une foule compacte, la plus bariolée qui se puisse imaginer, précédait et suivait le char, il y avait là certainement plus de vingt mille personnes.

Les cavaliers, les piétons, des femmes en palanquin, des almées se balançant avec la souplesse du roseau, tous marchaient lentement dans un ordre parfait; ils chantaient, accompagnés de différentes musiques indiennes, ces mélodies plaintives, presque monotones où la mélodie n'a ni commencement ni fin, et qui ont le don d'exciter à la longue le système nerveux au delà de toute expression.

Graves d'abord, les assistants semblaient plongés dans une extase dont rien ne pouvait faire prévoir les suites. Mais insensiblement l'exaltation parut et, au bout d'une heure, des hommes, des femmes, des enfants absolument fous de fanatisme, se ruaient au travers des rangs des brames pour se précipiter volontairement sous les roues du char sacré qui les broyait impitoyablement.

Il fallut l'intervention de l'autorité européenne pour faire cesser de pareilles scènes, encouragées du reste par les hadjis et les prêtres musulmans, à seule fin d'entretenir la population dans un état de surexcitation favorable à l'explosion de la grande révolte qui nous coûta, un peu plus tard, tant de sacrifices.

Le voyage du baron Van der Capellen se poursuivit à travers les résidences de la côte nord de Java par cette belle route de Daendels qui n'est qu'une continue brisée de coquillages; nous pénétrâmes dans le Chéribon pendant la floraison des caféiers. La fleur de cet arbuste est particulièrement odorante; toute la province, pendant cette saison, en est littéralement embaumée; le soir, la brise de mer en porte le parfum pénétrant à des distances incroyables. Nous fûmes reçus à Chéribon par le fils de ce sultan de Solo qui avait signé la cession définitive de cette province en présence du maréchal Daendels dans des conditions qui montrent ce que peuvent l'énergie et l'audace d'un despote habile et résolu. Les contrats qui liaient le prince au gouvernement néerlandais étaient sur le point d'expirer; le sultan hésitait à les renouveler et semblait disposé à faire défection; la guerre paraissait inévitable; le maréchal comprit la gravité de la situation, partit de Buitenzorg et peu de jours après, sa chaise de poste arrivait inopinément au Kraton de Sourakarta. Daendels déposa sa montre et les contrats devant le prince terrifié :

— Quand l'aiguille aura tourné jusque-là, lui dit-il, en lui laissant une heure de réflexion, vous aurez signé, sinon l'ordre est donné par moi au commandant du fort qui domine votre ville, de bombarder vos palais et de détruire toutes vos richesses; — choisissez.

— Signer encore la perte de mon indépendance et de ma plus belle province. Jamais! répondit fièrement le prince.

— C'est bon, c'est bon, mais n'oubliez pas l'aiguille,

se contenta d'ajouter le maréchal dont rien ne pouvait ébranler la fermeté.

Et il se mit à se promener flegmatiquement dans la galerie où cette scène se passait.

— Mais vous me demandez la honte de mon nom, de ma race, le mépris des souvenirs les plus glorieux de mes ancêtres!

— L'aiguille, regardez-la donc prince, elle marche!...

Les prières, le désespoir du vieux souverain, tout fut inutile; fasciné, le regard rivé sur la fatale montre, les yeux baignés de larmes, plus mort que vif, il signa enfin! et le maréchal, le plus simplement du monde, referma son portefeuille, remonta en voiture, et reprit le chemin de son palais, après avoir évité ainsi, par le seul prestige de son despotisme intelligent, une guerre longue et terrible qui eût ruiné pour longtemps l'une des plus riches provinces de Java.

Quinze années ne s'étaient pas encore écoulées depuis la scène que je viens de rapporter, lorsque je traversai le Chéribon à la suite du baron Van der Capellen. Tout y était en pleine prospérité; le prince, feudataire du gouvernement, vivait paisiblement sous la protection de l'autorité européenne, et la population, remarquablement belle et active, ne sortit jamais d'une docilité absolue.

Quelques jours plus tard, nous arrivions à Tagal, puis à Pekalongan et enfin à Samarang où le gouverneur, la gouvernante et leur suite s'embarquèrent à bord de l'*Eurydice*, pour faire voile vers les Moluques.

L'embarquement se fit en grande pompe; une foule immense encombrait cette longue estacade de Sama-

rang construite en yatis énormes. L'artillerie des forts salua longtemps le départ de l'*Eurydice*. Je ne me doutais guère en voyant disparaître à l'horizon la crête dentelée et si élégante des montagnes de Java, qu'il allait s'écouler pas mal de temps avant que je les revisse, et que, sur cette même jetée, je reprendrais pied, en revenant des Célèbes.

En arrivant, la cinquième nuit après notre départ, devant Ternate, le pays des oiseaux de paradis, un spectacle singulièrement grandiose nous attendait. L'île entière est formée par les contreforts d'une haute montagne volcanique dont le cratère est assez rapproché du port et de la Résidence. Depuis l'avant-veille le volcan était entré soudainement en pleine éruption; il ne fut possible de débarquer que le lendemain, et l'on dut jeter l'ancre à l'entrée de la rade. A cette distance, le phénomène auquel nous assistions ressemblait à un splendide feu d'artifice. Des cascades de lave rougie et de basalte enflammée s'échappaient du sommet de la montagne. C'étaient comme de véritables rivières de feu qui roulaient vers la plage. Par intervalles rapprochés le cratère projetait d'énormes quartiers de roches à des hauteurs surprenantes; des détonations formidables accompagnaient ces terribles explosions, et chacune d'elles était précédée d'une vaste lueur rouge, sanguinolente, qui embrasait le ciel jusque dans les profondeurs de l'horizon.

La baronne Van der Capellen, assise à l'arrière du vaisseau, s'extasiait devant ce spectacle sublime dans son genre. Habitée depuis un mois à assister avec bonhomie et bienveillance aux réceptions invraisem-

blables dont son mari était l'objet, elle ne savait au juste à quoi s'en tenir, et le feu d'artifice que lui offraient les Ternatais dépassait à ses yeux tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors. « *Marcus, wat is het mooi!*... » répétait-elle sans cesse au gouverneur général qui partageait silencieusement avec les officiers du bord une admiration, tempérée quelque peu par la position assez critique où se trouvait le bâtiment. Le lendemain, quand la baronne reparut sur le pont de l'*Eurydice* et qu'elle le vit recouvert de cendres sur une épaisseur d'un pouce, elle comprit... Et avec la meilleure grâce du monde elle fut la première à sourire de son erreur de la veille qui, malgré tout notre respect pour la femme de Son Excellence, nous avait franchement amusés.

A quelques jours de là, nous débarquions à Amboine, l'une des plus riches et des plus belles résidences de l'Archipel. La population, autrefois bouddhiste, y est protestante; sa conversion au christianisme est due au maréchal Daendels; c'est l'un des plus curieux souvenirs qu'ait laissés aux colonies cet homme étonnant. Lorsqu'il visita Amboine, les indigènes lui exprimèrent, par l'intermédiaire de leurs radjas, le désir d'embrasser la religion du Christ, afin d'entrer ainsi dans une communauté plus parfaite d'idées et de coutumes avec les européens dont ils appréciaient la bienfaisante influence.

— Rien n'est plus facile, dit le maréchal, et je vais vous satisfaire dans le plus bref délai.

Il fit rassembler le peuple et donna l'ordre qu'on le réunît par districts; à mesure que les groupes se présentaient devant lui sur la grande place d'Amboine, il

les faisait baptiser sommairement et en masse, au moyen des pompes à incendie de la ville.

Cette étrange cérémonie s'accomplit avec tout le sérieux désirable. Après quoi, il nomma un évêque, des pasteurs et organisa complètement l'administration telle qu'elle fonctionne dans une province du royaume des Pays-Bas.

— Maintenant, leur dit-il, vous pouvez vous considérer comme les égaux des Européens!!...

Le maréchal savait bien ce qu'il faisait; il connaissait le caractère docile du peuple d'Amboine, car depuis lors, de tous ceux qui habitent l'Archipel, il est le plus dévoué et le plus fidèle à la domination hollandaise. Il fournit à l'armée des Indes de nombreux contingents d'infanterie; que de fois j'ai pu admirer la vaillance, la sobriété, la discipline de ces braves Amboinais!

En quittant Amboine, l'*Eurydice* nous transporta en rade de Macassar; des événements d'une gravité exceptionnelle et dont personne ne pouvait se douter nous attendaient aux Célèbes.

Le voyage du baron Van der Capellen avait été conçu dans un but à la fois politique et administratif; ses résultats immenses apparaissaient déjà aux yeux de tous. Partout le gouverneur avait promulgué des réformes qui devaient singulièrement accroître la prospérité générale et donner un nouvel essor aux projets que la Néerlande formait sur l'avenir des colonies. Les progrès que réalisaient l'administration, si prévoyante, le talent et le génie entreprenant des Hollandais en matière de colonisation, n'échappaient à personne.

Les Anglais veillaient de près sur cette situation

qu'ils jalousaient et redoutaient; pour la première fois nous allions ressentir les effets de leur hostilité sourde et continuelle; ils trouvaient encore peu d'écho dans leurs machinations auprès des populations laborieuses de Java; mais ils devaient mieux réussir aux Célèbes dont les princes et les habitants, guerroyeurs et pirates par instinct, cherchaient toutes les occasions de prendre les armes et d'entrer en lutte avec le gouvernement.

Le baron Van der Capellen débarqua à Macassar et s'installa à la résidence; c'était la dernière étape de son voyage, mais il devait y prolonger son séjour plus qu'ailleurs, parce que les krayns, princes, radjas de l'intérieur de l'île avaient été convoqués non seulement pour participer aux fêtes, mais encore pour renouveler leurs serments de fidélité.



III

Aspect de Macassar. — Réception officielle. — Défection des Radjas. — Déclaration de guerre à la reine de Boni. — Départ du gouverneur général pour Batavia. — La révolte. — Expédition à Maros. — Quatre mois de cruelle attente. — Arrivée de la flotte et des troupes du lieutenant général baron Van Geen.

A peine avais-je un peu circulé dans les rues de Macassar et aux environs de la ville, que je m'aperçus de la différence radicale qui existait entre la population des Célèbes et celle des autres îles de l'Archipel; rien ici du cultivateur paisible des Moluques; la contrée elle-même a des aspects sauvages, vierges, que l'on ne rencontre pas ailleurs; elle est bien faite pour être habitée par des hommes autrement trempés que ceux qui vivent au milieu des plantations d'indigo et d'épices.

Le Macassar et le Boughinais, ou Boughiste, se font remarquer par leur allure fière, indépendante et presque farouche. Ils vivent de la chasse et de la pêche; braves jusqu'à la témérité, guerriers et pirates dans l'âme, ils aiment à se montrer revêtu de leur costume d'armes; leur type est tout différent de celui des Javanais.

D'excellents chevaux de selle peuplent les forêts des Célèbes, où ils se reproduisent en quantité. Les Boughistes vivent à cheval, et je fus frappé, tout d'abord, de l'adresse avec laquelle ils manient leurs montures. Ce sont certainement les meilleurs cavaliers que j'aie vus.

La ville et ses alentours étaient encombrés par les nombreux campements des Krayns et de leurs suites, venus de très loin pour répondre à l'appel du gouverneur.

Tous ces chevaux, ces riches harnais, le va-et-vient de ces hommes grands, sveltes, bronzés, aux yeux noirs et dilatés, portant le plus pittoresque des costumes, ne quittant jamais la lance et le kléban, même à la promenade, donnaient à la ville de Macassar l'aspect le plus étrange qui se puisse imaginer ; on se serait cru en plein prologue d'une féerie. Ces gens-là avaient beaucoup plus les allures d'une cavalerie en campagne que celles de députations pacifiques accourues pour prendre part aux fêtes préparées par le résident.

Le bruit des armes, le hennissement des chevaux remplissaient l'air des présages d'une guerre qui ne devait point tarder à éclater. Moins de deux ans auparavant, le colonel de Stuers avait été obligé de châtier le roi de Tenetta. Peu de mois après, il subissait un échec dans une expédition contre le roi de Soupa, échec qui n'avait pas été vengé.

C'est dans ces conditions que le gouverneur général se présentait aux Célèbes, et espérait par sa présence ramener les dissidents, effacer les haines mal dissi-

mulées de ces radjas toujours prêts à recourir aux armes, et affermir une paix, une entente, qui étaient si loin d'exister en réalité.

Le gouverneur de Macassar, M. Van Schelden, avait organisé les fêtes de la réception en s'inspirant du caractère et des mœurs des habitants des Célèbes. C'étaient des chasses au gros gibier dans les forêts vierges, des tandaks ou danses guerrières, ainsi que de vrais carrousels, où les cavaliers boughistes se faisaient remarquer par leur incroyable adresse. Les premiers jours, consacrés aux divertissements, se passèrent admirablement. Nous assistions avec étonnement à ces spectacles d'un genre absolument différent de ce qui se voit dans les autres parties de l'Inde.

Enfin arriva le jour fixé pour la réception officielle des Krayns et de leurs envoyés.

Le krayn Tello, le roi de Goah, le prince de Sidenring et bien d'autres, à la tête de leurs grands vassaux, se présentèrent successivement à la résidence; tous ces guerriers, montés sur des chevaux superbes, étaient splendides.

Quand vint le tour du roi de Tenetta, il ne parut point. Il s'était fait remplacer par un ambassadeur chargé d'offrir de riches présents au gouverneur, mais n'ayant aucune mission pour traiter.

La reine de Boni manquait également au rendez-vous; elle s'était contentée d'envoyer à Macassar quelques-uns de ses dignitaires, conduits par son propre frère; ils offrirent de la part de leur souveraine, à la baronne Van der Capellen, quatre esclaves, jeunes filles d'une beauté rare et couvertes de bijoux superbes.

Quand on parla de la signature des traités, les gens de Boni se contentèrent d'exposer assez dédaigneusement qu'ils n'avaient à cet égard été chargés d'aucun pouvoir.

Le roi de Soupa, partisan déclaré de la domination anglaise, refusa brutalement d'assister au congrès.

En présence de l'attitude si agressive des trois plus importants souverains des Célèbes, les indigènes commencèrent à manifester une agitation des plus inquiétantes.

La baronne, indignée, refusa les présents de Boni, refus que les envoyés de la reine s'empressèrent de considérer comme une injure; ils se retirèrent aussitôt et, le soir même, c'était à Macassar un tumulte indescriptible. Tous les campements des Krayns et de leurs suites furent levés dans la nuit, et le lendemain au point du jour on pouvait voir de loin, dans la plaine, de longues files de cavaliers regagnant les montagnes de l'intérieur, en laissant derrière eux des paroles de menace et de défi.

La guerre avec Boni fut déclarée immédiatement, et huit jours plus tard toute l'île était en pleine insurrection.

Seuls, le prince de Sidenring et le krayn Tello demeurèrent nos alliés fidèles. Le roi de Goah resta quelque temps hésitant.

La révolte se propagea avec une rapidité foudroyante dans toutes les Célèbes.

On comprend mal, en Europe, les liens mystérieux qui unissent les princes indiens; une paix profonde semble régner, mais souvent il n'y a là qu'une appa-

rence trompeuse; un ferment secret ne cesse d'agir, et l'occasion ou un prétexte surgissant, on voit ces souverains, ces populations très braves prendre soudainement les armes, commencer les hostilités avec une promptitude qui défie tous les moyens d'action dont les Européens disposent aux Indes, et ceux même dont nous faisons usage en Europe, quand nous préparons une mobilisation.

C'est ainsi qu'en quelques jours cette grande et belle île, dont la superficie mesure trois fois celle de la Belgique et de la Hollande réunies, et qui semblait si paisible, se transforma en une gigantesque et redoutable place d'armes; sa population se rassembla dans les montagnes, d'où descendirent d'innombrables essaims de guerriers, prenant pour direction les centres coloniaux et les résidences fortifiées.

En pareil cas, la situation des Européens est toujours critique; très peu nombreux, ils sont promptement cernés dans les forts, qui forment les points d'appui de leur domination. Ces forts sont rapidement isolés les uns des autres et livrés aux seules ressources que la prudence du gouvernement colonial a pu y accumuler. Ces ressources ne sont ni ne peuvent souvent être suffisantes pour résister longtemps à un changement si soudain de la situation normale; c'est ainsi que le début de la plupart des révoltes aux Indes est toujours fatal aux dominateurs. Aussi longtemps qu'il existera des colonies, il en sera toujours de même. C'est ce qui est arrivé aux Célèbes.

L'esprit guerrier de la population était tellement développé, la hardiesse de tous ces Boughinaiis prenait

de telles proportions qu'en peu de jours la ville de Macassar, siège du gouvernement, se trouva elle-même dans une position très critique. Nous ne pouvions nous éloigner du littoral ni faire quelques centaines de pas hors du rayon de la place sans être reçus à coups de fusil.

Les autorités devaient songer à tout; secourir, à l'aide de la marine coloniale, les forces européennes disséminées dans les forts de Bonthein, de Bouloe-Comba, et les sauver ainsi d'une perte certaine; car, pour comble de malheur, les troupes indigènes auxiliaires, qui y tenaient garnison avec elles, faisaient défection pour se ranger sous les drapeaux de Boni et de Soupa.

Plusieurs fortins situés à l'intérieur de l'île, ne pouvant être secourus à temps, furent menacés, cernés, attaqués, enlevés et leurs garnisons massacrées. Ces nouvelles terribles nous arrivaient successivement; elles faisaient sensation, et chaque jour nous sentions notre position devenir plus critique, car les premiers succès de nos nombreux ennemis les enhardissaient singulièrement.

Des traits d'un dévouement sublime se perdaient au milieu de cette agitation toujours croissante; je me souviens particulièrement de la consternation répandue par l'annonce de la mort du lieutenant Grinwold; il commandait un poste fortifié et, préférant un trépas héroïque à l'humiliation de tomber aux mains des Boughistes, il avait fait sauter la poudrière de son benting et s'était enseveli avec ses soldats sous les décombres de ses remparts.

Le major Wachs, qui se trouvait avec une petite colonne à Maros, put se dégager par un énergique effort; mais après son départ, cette ville, qui n'est pourtant éloignée que de quatre lieues de Macassar, fut bientôt cernée. Toutes les communications avec l'intérieur devinrent impossibles; une armée de plus de 25,000 Boughistes avait envahi la plaine.

Les princes indiens dont les domaines confinaient à Macassar et qui s'étaient toujours montrés des auxiliaires fidèles, paraissaient eux-mêmes entraînés dans le courant de la révolte; de riches colons de la côte, comme M. de Siso par exemple, dont l'influence était grande sur les populations indigènes, se trouvaient contraints de songer à leur sécurité personnelle, et armaient des chaloupes à leurs frais.

En présence de tels événements, le gouverneur général se hâta de retourner à Java, afin d'y organiser une expédition assez forte pour sauver les Célèbes; au train dont allaient les choses, tout lui indiquait qu'il n'avait pas un instant à perdre. Le baron Van der Capellen, en s'éloignant, laissa à Macassar les troupes embarquées à bord de l'*Eurydice*; mes dix hussards et moi nous fûmes du nombre. Quand son navire mit à la voile et nous laissa sur ce véritable volcan, nous nous demandâmes par quel miracle nous pourrions tenir bon jusqu'au jour où des secours efficaces nous viendraient en aide. Telle était l'impression partagée par toute la population européenne; pour être peu rassurante, elle ne faisait pourtant qu'augmenter son énergie.

Cette guerre inopinée, ce tumulte qui allait gran-

disant, cet horizon inattendu qui s'ouvrait devant moi, réalisaient singulièrement les prédictions de mon brave colonel relativement aux chances de mon voyage, et je ne laissai point partir le courrier de l'*Eurydice* sans lui confier une lettre de chaleureux remerciements à l'adresse de mon excellent chef.

La présence de mes dix hussards était bien nécessaire à Macassar, où il n'y avait d'autre cavalerie qu'une douzaine de fantassins montés dont on se servait en temps ordinaire comme estafettes.

Dans ce moment vraiment terrible où Maros, Bonthein, Bouloe-Comba, Sindjè, Lozary étaient cernés par des hordes menaçantes, et leurs défenseurs sur le point d'être anéantis, il était du devoir de tous les Européens de se compter et de rester sur cette terre où le drapeau national était en péril; un véritable point d'honneur nous y attachait désormais.

Je m'orientai alors sur la situation véritable de notre occupation militaire. Vers le sud-est de l'île se trouvaient le plus grand nombre des résidences côtières confinant à ce royaume de Boni dont la souveraine, Aroe-Datoe, avait été la première à lever le drapeau de la révolte.

Il était de toute nécessité, dès que les troupes expéditionnaires arriveraient de Java, de commencer la guerre vers ces régions du Sud et d'y frapper à coups redoublés, afin de réduire l'ennemi par la stupeur autant que par la force de nos armes. Mais, en prenant ce parti, on devait laisser temporairement se renforcer la rébellion non moins redoutable au nord, où le roi de Soupa venait de proclamer son indépen-

dance. Une fois la reine de Boni contrainte à rentrer dans le devoir, on pouvait se tourner contre d'autres adversaires et marcher sur Soupa.

Près de la côte occidentale de l'île se trouvait la résidence de Maros, dont l'importance militaire était grande; elle commandait une vaste plaine et l'accès des montagnes. Sa conservation devait nous garantir des entreprises venant du nord, pendant que nous entamerions les hostilités vers le sud et vers l'est. Privés de Maros, il eût été chimérique de vouloir pénétrer au centre de la contrée.

Le résident de Maros, M. Mayor, et le commandant de cette place, le major Le Clercq, connaissaient mieux que personne l'importance de leur position. Étroitement cernés depuis le départ du major Wachs, nous pensions que leur situation était d'autant plus intolérable, qu'ils ignoraient absolument la marche des événements et ce qui se passait à Macassar; ils se défendaient pourtant avec une rare énergie depuis le début de l'insurrection, mais nous nous représentions parfaitement leur anxiété; ils devaient nécessairement compter sur des renforts qui vinssent les dégager, ou tout au moins sur des nouvelles positives de la situation générale.

Je reçus du gouverneur de Macassar la périlleuse mission de me rendre à Maros, afin de mettre le résident et le major Le Clercq au courant de ce qui se passait. Je partis le lendemain de grand matin avec un guide créole (M. de Siso fils) connaissant parfaitement les sentiers et les gués du pays; j'avais pris avec moi quatre hussards, et ce ne fut que le soir fort tard que

nous arrivâmes à destination ; il nous avait fallu près de douze heures pour franchir une vingtaine de kilomètres à travers tant de périls, que j'ai toujours considéré cette journée comme la plus difficile de ma vie.

La plaine était littéralement couverte d'Indiens ; chaque buisson, chaque colline, nous réservait une bordée de coups de fusil, de chaque roche tombait une grêle d'assigaïes (zagaïes) ; dans chaque clairière des groupes de cavaliers nous donnaient une chasse effrénée ; il nous fallait faire à fond de train des détours énormes sur un sol impossible, coupé de nombreux cours d'eau que les Boughistes passaient sur nos talons. Lorsque nous leur avions donné le change, nous nous arrêtions brusquement et cachés sous un couvert épais, nous pouvions les entendre, les voir même, passant comme un ouragan à quelques pas de nous et s'égarant sur une fausse piste. Après quoi nous nous remettions en route pour retomber dans de nouvelles embuscades.

— Enfin, nous dit M. de Siso, lorsque nous nous arrêtâmes non loin du fort, en un lieu assez abrité, mieux vaut attendre ici que la nuit soit close pour gagner définitivement Maros à la faveur de l'obscurité.

Ce fut une heureuse inspiration ; à mesure que nous nous rapprochions, la meute humaine qui nous traquait devenait plus nombreuse, car nous donnions en plein dans les Boughistes qui cernaient la place.

Il fallut, pour réussir à y pénétrer, toute l'intelligence, le sang-froid et la profonde connaissance du pays que possédait notre guide.

Une lune superbe, une vraie lune des tropiques, éclairait devant nous la silhouette de Maros ; M. de Siso

nous quitta afin de signaler notre présence aux défenseurs des remparts; pour avancer encore, il nous fallait absolument le concours d'une démonstration quelconque venant de la forteresse. M. de Siso, à pied, rampant dans les allang-allang, mit près d'une heure pour toucher à la grande poterne; une bordée de coups de canon nous annonça qu'il avait réussi dans son audacieuse entreprise; c'était l'artillerie du fort qui balayait le terrain et nous frayait un chemin.

Nous étions arrivés enfin; nos six chevaux étaient blessés, les hommes heureusement étaient intacts!

Je dois avouer que, pendant cette terrible journée, j'ai pensé quelquefois, sans le regretter pourtant, à mon voyage au Japon, à cette belle, lucrative et pacifique position que j'avais échangée contre les émotions d'une vie bien différente, mais autrement accidentée et séduisante pour celui qui se sent au cœur des aspirations aventureuses et chevaleresques.

Pour le premier jour, je venais d'y goûter et largement encore; mais le lendemain je devais, hélas! contempler dans toute leur crudité, les côtés les plus pénibles des hasards de la guerre.

Je fus immédiatement conduit à la résidence.

Pendant toute la nuit, je fis au major Le Clercq et à M. Mayor le récit des derniers événements; nous ne nous étions pas trompés, on ignorait absolument tout à Maros.

Les détails que je leur communiquai confirmèrent le major et le résident dans la résolution qu'ils avaient prise antérieurement, de tenter une vigoureuse sortie. Cet acte d'énergie était indispensable, car l'ennemi ne

nous arrivâmes à destination avec une audace; il poussait la nuit, dans les douze heures pour franchir les dix-huit cents mètres à travers taïga et au pied du glaci. Le déré cette journée pour gagner le lendemain, afin

La plaine était désolée, dit-il, de ce que c'est que que buisson, cha... comme les Boughistes. de coups de fusil... je passai près d'eux à d'assignaies (zaga... de ces deux hommes tout de cavaliers... leur genre.

nous fallait faire face à une destinée si cruelle atténuer sur un sol inégal et congelé pour aller demander au que les Boughistes dispos nécessaire au rétablissement nous leur... altérée. M. Mayor, d'origine brusquement à Macassar, quelque quinze ans pouvions... volontaire dans un bataillon d'infanterie... sous les portes du fort, il s'était fausse... de l'île que comme résident. Cet pour... si remarquable par ses aptitudes colorées... parole.

arrêter... jetée avait pour but de rejeter l'ennemi mie... rivière de Maros, laquelle serpentait dans gap... huit cents mètres environ du fort; et de chose était possible, de passer le torrent de... les masses indiennes vers les montagnes chaîne s'apercevait à l'horizon, à une bonne delà.

le pour moi de songer à monter le cheval sur j'avais gagné Maros, il était criblé de blessures. fallait avant que parût le jour m'en procurer un. Le secrétaire du commandant, le sergent Leseigneur possédait un qu'il mit à ma disposition pour

le lendemain. C'est au hasard que l'on doit parfois les plus heureuses chances; ce cheval macassar fut le meilleur de ceux que j'ai monté; je l'ai conservé jusqu'à la fin de mon séjour aux colonies; il fit avec moi toutes nos campagnes. Fort, bien membré, d'un naturel excellent, il avait l'embonpoint et la vigueur des anciens chevaux d'Irlande. Il acquit dans la suite une certaine renommée dans notre cavalerie des Indes, et ceux de mes hussards que le règne des Bourbons tenait éloignés de France, l'avaient plaisamment appelé le gros Louis par comparaison avec les formes rabelaisiennes du roi Louis XVIII.

Le lendemain avant le point du jour, les pièces de gros calibre dont les bastions étaient armés, ouvrirent un feu violent à mitraille et à boulets ramés, afin de déblayer les abords de la forteresse. A cinq heures du matin, la colonne se mit en marche; elle comprenait 150 hommes d'infanterie, une section de deux pièces de campagne, une compagnie de 200 fantassins amboinais, un barissan indigène sous les ordres du résident Mayor et commandé par le Krayn Tello, tout jeune prince revêtu du plus pittoresque des costumes et monté sur un cheval pie richement harnaché. Ces troupes avaient à leur tête le brave major Le Clercq, que je suivais en compagnie de notre guide de la veille, M. de Siso fils, et de Mersman, un créole, interprète de la résidence.

La colonne débusqua dans la plaine sous la protection du feu de la place. Il fallait vraiment toute l'audace du major Le Clercq pour se ruer, avec de si faibles forces, sur un ennemi si redoutable et si nombreux.

connaissait plus de hardiesse jusqu'à défenses accessibles. Le major m'engagea d'efforts minimes qu'il comptait sur son énergie, de frapper de me rendre et d'imposer, et l'on arrive par d'avoir affaire aux populations immenses dans la

Durant cette Maros, je fis la rivière de Maros que des à fait remarquer les ennemis repassaient devant nous

Le major surpris, dait, venait d'écarter dans le gué, les Amboinais climat de l'ennemi parvinrent à occuper la rive opposée, de sa santé en tirailleurs dans la plaine, et notre suisse, était le gros de la colonne suivit avec auparavant

fanterie; cependant laissa la garde du gué à un détachement de fanterie et au barissan du Krayn Tello. De homme nous ne pouvions être ni tournés ni niales, au moins le major Le Clercq l'espérait-il.

La situation éloignée des bords du fleuve, nos troupes au delà d'être protégées par l'artillerie des remparts. La fusillade continue de nos tirailleurs n'était plus que par le feu de nos deux pièces de campagne. Dans la mesure que nous avançons, les masses ennemies deviennent plus compactes; elles ne se contentaient pas de nous faire face, mais leur nombreuse cavalerie les couvrait nos flancs. Il fallut bientôt arrêter notre mouvement et combattre de pied ferme; c'est alors que commença une lutte épouvantable. Les cavaliers macassars chargeaient à outrance nos tirailleurs, traversaient

leurs lignes, les enlevaient et pénétraient jusqu'aux soutiens qu'ils écharpaient, attaquant en même temps, avec une vigueur extrême, le détachement resté en réserve. Le major Le Clercq m'envoya près de l'officier qui le commandait pour lui annoncer que, ne pouvant plus avancer, il allait faire sonner la retraite, afin de se rallier sur lui, et que, par conséquent, sa troupe avait à se maintenir à tout prix dans sa position.

A peine le rappel des tirailleurs fut-il ébauché, que l'ennemi, prenant le ralliement des Amboinais pour un sauve-qui-peut, se rua dans toutes les directions sur nos forces débandées. Des masses de cavaliers sortant de la montagne s'élancèrent à la fois, échevelés, furieux et poussant des cris de guerre assourdissants. En un instant nous fûmes enveloppés et obligés de nous frayer un passage le sabre à la main. Notre section d'artillerie dont le feu jusqu'alors avait fait des prodiges en couvrant la retraite, fut enlevée ; son chef et ses servants hachés sur leurs pièces.

J'avais apprécié déjà toute la valeur de mon excellent cheval ; je n'hésitai pas, dans ce péril extrême, à l'offrir au brave Le Clercq qui avait été obligé, à cause de sa maladie, de diriger les opérations à pied.

— Non, me répondit-il avec un accent de sombre tristesse que je n'oublierai jamais, non, là où mon infanterie reste et se fait tuer, je reste et je me fais tuer aussi.

Un instant après, il était massacré et sa colonne presque entièrement détruite. Ce stoïque soldat était Luxembourgeois.

Quelques fuyards réussissaient cependant à gagner

le gué, dans l'espoir de retourner à Maros avec la réserve. Malheureusement l'officier qui la commandait, après avoir reçu les instructions que je lui avais portées et pris ses dispositions défensives, avait permis à ses soldats, en attendant l'instant d'ouvrir le feu, de toucher à leur ration d'arac. Cette imprudence coupable fut la cause d'un désastre complet.

En présence du désordre qui s'accroissait sous leurs yeux depuis une heure, les hommes buvaient outre mesure; la mission héroïque qui était dévolue à notre réserve ne fut qu'illusoirement remplie, et à partir de ce moment, la déroute devint irrémédiable.

L'interprète créole sut diriger vers Maros ceux qui étaient miraculeusement sortis de ce massacre. Il me recommanda, si je ne voulais être pris et écharpé, de rester à ses côtés sans m'en éloigner un instant.

Lorsque les Macassars nous serraient de trop près, il en interpellait quelques-uns de la voix et du geste, parlementait et tâchait de gagner du temps et du terrain.

Lorsqu'enfin nous repassâmes la rivière, nous pûmes apprécier la vaillance et la fidélité du Krayn Tello. Ce jeune prince, qui n'avait que seize ans, donnait aux hommes de son barissan l'exemple de la bravoure et du dévouement; il se colletait avec l'ennemi, le kléban à la main, et ne s'engagea dans le gué qu'après s'être assuré que pas un Européen survivant n'était resté au pouvoir de nos féroces adversaires.

Jamais un bulletin officiel n'a relaté cette journée néfaste; l'aveu d'une défaite eût encouragé les idées de révolte qui menaçaient de s'étendre de plus en plus

parmi les populations. Par prévoyance, un gouvernement colonial doit, quand l'intérêt de sa politique l'exige, savoir négliger de rendre un hommage public à des héros malheureux, et se priver même d'ajouter une page glorieuse au récit de ses annales.

Telle fut la première journée de combat à laquelle j'assistai sans commandement, il est vrai, sans pouvoir prendre une part bien utile à l'affaire, mais durant laquelle je vis de près, de très près même, ces redoutables guerriers macassars contre lesquels nous étions destinés à soutenir bientôt des luttes si émouvantes. Je savais désormais ce que valait leur indomptable bravoure, leur mépris de la mort et la surprenante habileté de leur cavalerie.

La nouvelle du désastre parvint bientôt à Macassar où l'on aurait pu s'en douter si, faute d'une communication directe envoyée le soir même, on n'avait dû en juger par les allures, plus entreprenantes que jamais, d'un ennemi enivré de ses succès.

De promptes et énergiques mesures furent prises pour sauver le fort et la belle résidence de Maros, car nous vîmes, quelques jours après, un mouvement significatif se produire parmi les forces qui nous cernaient; une colonne composée de belles troupes de marine qu'on avait renforcée des contingents de Sidenring et de tous les convalescents capables de porter les armes, partit de Macassar; commandée par les lieutenants de vaisseau Rombaldo et De Boer, elle entra victorieusement à Maros, qu'elle ravitailla pour quelque temps; lorsqu'elle se remit en marche pour rentrer à Macassar, je me joignis à elle.

Aussitôt de retour, je fus chargé de former un détachement de cavalerie destiné à faire le service de correspondance entre les forts détachés qui entouraient la ville et d'en éclairer les abords. Nous restâmes dans cette cruelle situation près de quatre mois, en attendant anxieusement la grande expédition dont l'arrivée fut retardée par les moussons contraires.

C'était bien long, car nos faibles troupes s'éteignaient dans une lutte incessante et purement défensive contre un ennemi acharné qui disposait sur tous les points de forces considérables.

Que d'énergie il leur a fallu pour résister au découragement ! Aussi est-il inutile de vouloir dépeindre la satisfaction, l'entrain avec lesquels fut accueillie l'arrivée d'un bâtiment de guerre nous annonçant qu'il était suivi de près par le corps d'expédition embarqué à Batavia et dont le commandement avait été confié au général baron Van Geen.

Les Boughistes furent bientôt renseignés par leurs espions. Nos renforts approchaient ; nous nous préparions à la lutte ; mais ils n'y étaient pas moins disposés que nous ; les succès partiels qu'ils avaient remportés, leur fanatisme religieux surexcité au dernier point leur donnaient une confiance et une audace qui nous démontraient suffisamment à quelle forte partie nous allions avoir affaire.

En Europe, il arrive souvent que quelques mois d'immobilité devant l'ennemi, quelques échecs successifs démoralisent les troupes les mieux trempées ; aux Indes, c'est tout autre chose ; certes, nous avons, pendant cette longue période d'attente, éprouvé des

pertes sensibles; mais le souvenir tout récent de ces officiers qui s'étaient fièrement ensevelis sous les débris fumants de leurs fortins; celui de tant de braves affreusement mutilés comme de vrais martyrs du dévouement et du patriotisme, nous donnait une ardeur, un désir de combattre, une soif de vengeance, un besoin d'affirmer la puissance de notre drapeau dont on ne se fait pas idée dans les guerres méthodiques de l'Europe.

On comprendra facilement quelle fut notre joie lorsque nous aperçûmes un beau matin les voiles de la flotte, se découpant à l'horizon de la mer des Célèbes.

Le corps d'armée expéditionnaire nous arrivait sur une quinzaine de vaisseaux de toute grandeur qui vinrent jeter l'ancre le soir même en rade de Macassar. La colonie était enfin sauvée!

En attendant les troupes du général Van Geen, nous avions complété autant que possible l'organisation de nos propres ressources.

Le barissan de Tello avait été reconstitué, ainsi que celui du prince de Sidenring. Le krayn de Kelisson nous avait amené par mer un contingent d'auxiliaires; M. de Siso avait équipé avec soin des embarcations (barcasses) dont il se servait en temps ordinaire pour protéger ses terres riveraines contre le brigandage continu des corsaires et des pirates de Boni, qui, montés sur leurs prauws (petits navires de guerre), infestaient continuellement la mer des Indes; ces barcasses devaient se joindre aux canonnières de la flotte et rendre de grands services dans les débarquements.

Enfin, nous avions préparé pour nous-mêmes et pour le matériel qui accompagnait le corps d'armée du général Van Riën, de légères lances en bambous destinées aux husards; car il est toujours essentiel d'approprier l'armement des troupes à cheval aux exigences locales, et de le rendre similaire à celui de la cavalerie ennemie. Nous conservions nos sabres, nos mousquetons, nos pistolets, mais il était indispensable que nous passions à chances égales charger les Boussiers armés presque tous de la lance et passés maîtres dans l'art de s'en servir.

IV

Entrée en campagne. — Composition du corps d'armée expéditionnaire.
— Les auxiliaires. — Le roi de Goah. — Bonthein. — Rideau d'éclaireurs. — Service d'exploration et de sûreté. — Différentes méthodes de se garder. — Bouloe-Comba. — Débarquement à Sindjè. — La cavalerie boughiste. — Combat de Mangara. — Considérations sur l'emploi de la cavalerie, la charge, le ralliement et l'équitation militaire.

L'arrivée de la flotte avait transformé l'aspect du port de Macassar; le mouvement et l'activité succédaient à la monotonie. Indépendamment des considérations militaires et coloniales qui nous faisaient envisager ce changement avec une satisfaction sans bornes, nous ne pouvions assez admirer le beau spectacle qu'offre toujours le faste imposant de la marine militaire en action. Cette rade de Macassar dont l'horizon est borné par des îles luxuriantes de végétation, semblait encombrée de navires, sillonnée d'embarcations

La frégate de guerre, *le Javan*, portait le pavillon du commandant en chef; le général baron Van Geen était à son bord. Dès le lendemain, celui-ci, sachant par expérience que, sous ces climats torrides, tout retard est néfaste parce qu'il engendre de cruelles épidémies parmi de trop grandes agglomérations

d'hommes, et que, devant les Indiens, l'Européen, aussitôt qu'il se montre, doit frapper sans temporiser; le général, dis-je, ordonna le débarquement de certaines troupes destinées à occuper les forts de Walkenburg, Lozary, etc., autour de Macassar, Maros et quelques autres points importants formant une solide base d'opération. Le commandement en fut confié au major Coehoorn; c'était une mission de haute confiance digne des talents d'un officier aussi distingué par son mérite que remarquable par l'élévation de son caractère.

Le prince Tello et son contingent furent placés sous les ordres de Coehoorn; je vois encore ce jeune homme lorsqu'il vint se présenter au général Van Geen dont il reçut un accueil particulièrement sympathique, en raison du dévouement dont il avait fait preuve à Maros. Son costume asiatique lui allait à merveille; cotte de mailles d'acier bordée de mailles d'or, pantalon rayé aux couleurs vives, veste de soie bariolée; sa jeune figure encadrée de longs cheveux flottants était ombragée par les rebords d'un petit chapeau de jonc tressé, posé avec une crânerie toute particulière. Son harnachement était couvert de sequins d'or, son kryss et son kléban incrustés de pierres fines.

Coehoorn était chargé en même temps de surveiller le roi de Goah, souverain d'un État voisin de Macassar, chef d'une nombreuse et vaillante cavalerie; jusqu'alors il avait été un fidèle allié du gouvernement; en ce moment il semblait indécis et, sous une apparente neutralité, il paraissait disposé à se ranger sous les drapeaux de la reine de Boni.

Ce roi de Goah qui, plus tard et à mes côtés, devait prendre part à la guerre de Java avec une bravoure remarquable et un dévouement aussi complet qu'original, était un des types les plus caractéristiques qu'il soit possible d'observer. J'aurai souvent à parler de cet étrange personnage dans mes souvenirs de Java, car les rapports que j'eus avec lui durant mon séjour aux Célèbes furent cause que, dans la suite, il me considéra comme un ancien compagnon d'armes; sa façon de faire campagne à l'européenne avec ses farouches et pittoresques guerriers donna souvent à notre cavalerie une force, des allures et une manière de combattre sortant tout à fait de la banalité.

L'expédition, forte par le nombre, l'était plus encore par la manière dont elle était composée. Elle ne comprenait que des officiers et soldats de l'armée des Indes, parfaitement aguerris et acclimatés.

Le général De Kock, commandant supérieur à Java, nous avait envoyé la fine fleur de nos chefs. Van Geen, d'abord, Bisschoff, Gey, De Bast, Sollewyn, Le Bron, Coehoorn et bien d'autres étaient du nombre.

Les troupes formaient une grande division d'environ dix mille hommes, dont la moitié à peu près composée de corps indigènes. La cavalerie était aux ordres de M. Van Leusden, un gentleman accompli, excellent officier et intrépide chasseur; nous servîmes longtemps ensemble à Java, où j'ai bien souvent admiré sa surprenante adresse comme tireur; j'ai rarement vu un cavalier plus sûr de son coup de fusil; il nous est arrivé plusieurs fois dans les montagnes du Magellan, quand un tigre royal ou une panthère noire faisait une brusque

apparition et affolait nos chevaux, de voir Leusden s'avancer au petit galop, s'arrêter et abattre le fauve du premier coup de feu.

La cavalerie de l'expédition se composait d'un nombreux détachement de hussards, d'un escadron de lanciers indigènes et de plusieurs contingents de cavaliers auxiliaires.

L'artillerie comprenait deux batteries de pièces et obusiers de montagne; de plus, comme l'habileté des habitants des Célèbes à élever et défendre des retranchements était parfaitement connue, on avait adjoint à la division expéditionnaire deux batteries de 12, une batterie d'obusiers de 20 c., deux batteries de mortiers et une section de fuséens.

Une forte colonne, dont le commandement fut confié au colonel Le Bron de Wexela, avait mission d'opérer par terre vers Bonthein, Bouloe-Comba, Sindjè et Boni, de manière à y faire jonction successivement avec le corps d'armée qui devait y arriver par mer. C'était une puissante diversion destinée à attirer à elle les contingents innombrables de l'ennemi qui sillonnaient l'intérieur; la mission du colonel Le Bron était aventureuse, dangereuse et difficile, dans un pays montagneux et hérissé de ces obstacles que la nature semble avoir réservés aux contrées équatoriales. Si la marche de cette colonne subissait des retards, le corps de débarquement devait nécessairement supporter tout l'effort de l'ennemi; c'est pourtant ce qui est arrivé le plus souvent, malgré les mesures les mieux combinées.

Appuyé sur un pivot sérieux, protégé par une

colonne opérant séparément, le gros de nos forces transporté par la flotte pouvait aller au loin attaquer les différentes royautés de l'île sur leurs littoraux respectifs.

Je fus embarqué avec ma petite troupe et placé sous les ordres de M. Van Leusden.

Le lieutenant général baron Van Geen, ancien colonel sous l'empire, était un homme énergique dans toute la force du terme; résolution prompte, coup d'œil incroyable, toujours disposé à agir par la force; le mépris de l'obstacle était chez lui une seconde nature; il conduisit la guerre avec une foudroyante rapidité; il obtint ainsi de grands résultats et évita le fléau des maladies. Il ne temporisait jamais et voulait, avant toute chose, être secondé énergiquement. Nous avons retrouvé dans ce type brave jusqu'à la témérité, dans cette nature prompte et infatigable, le chef de corps qui, naguère, dans l'armée française, avait été surnommé « la Baïonnette ». Fort rude pour lui-même, insouciant de tout confortable, gai, plein d'ardeur et d'entrain, il était imbu des traditions militaires jusqu'à ne vouloir combattre que revêtu de son grand uniforme et coiffé de son chapeau à plumes; il exigeait beaucoup de ses troupes pendant l'action; mais il savait se faire aimer d'elles par tous les moyens qu'un chef juste et paternel peut puiser dans une prévoyante sollicitude. Il avait en lui cette rondeur de caractère, cette bonhomie soldatesque qui plaisent au soldat, et y donnait un libre cours dans les rares moments de répit qu'il nous laissait.

Toutes ses dispositions étant arrêtées, les troupes embarquées, notre brave général se rendit à bord du

Javan, après avoir surveillé minutieusement l'ensemble et le détail des moindres préparatifs.

Le colonel Cambier, son chef d'état-major, s'était réellement multiplié pendant cette opération importante; il avait l'œil à tout; ses adjoints, parmi lesquels se trouvait le capitaine Van Geen, fils du général, déployaient une activité peu commune et joignaient à une rare précision dans le savoir-faire, un entrain communicatif qui se répandait dans nos rangs comme un mot d'ordre. Pendant toute la durée de l'expédition j'ai pu apprécier combien les qualités qui distinguent un état-major rayonnent pour ainsi dire sur les troupes elles-mêmes; l'entrain est une de celles qui contribuent le plus au succès, à condition cependant qu'il ne nuise en rien à cet ordre parfait, à cette sûreté d'exécution qui doivent présider à la direction de tous les services; l'officier d'état-major, plus encore que l'officier de troupes, doit être, avant tout, un homme d'action, ayant les dehors captivants; un général qui est entouré d'officiers compassés, gourmés, guindés, est d'avance aux trois quarts paralysé dans ses moyens et dans ses intentions.

Une heure avant le coucher du soleil, les batteries du *Javan* donnèrent le signal du départ, les pavillons furent hissés, et l'escadre prit le large.

Nous allions enfin venger tant de forfaits, et punir les crimes d'un ennemi pour lequel les plus grandes cruautés n'avaient été depuis six mois qu'un véritable jeu.

Il s'agissait d'abord de dégager les résidences de Bonthein et de Bouloe-Comba, étroitement cernées

par les Boughistes, mais dont les défenseurs résistaient encore.

Quatre jours après notre départ, les vaisseaux s'embossaient devant Bonthein en ordre d'attaque. Le débarquement se fit avec beaucoup de peine, parce qu'une plage trop étroite séparait la mer d'une haute montagne dont les flancs se dressaient à pic du côté du rivage; cette énorme falaise n'était accessible que par l'intérieur des terres. La plage était couverte de monde; l'ennemi s'y trouvait parfaitement embusqué derrière des abris naturels : les remparts sur lesquels nous pouvions voir flotter notre drapeau étaient situés au pied des rochers.

Le général débarqua avec des forces qui lui semblaient suffisantes pour dégager la garnison; mais ayant appris qu'on n'avait aucune nouvelle de la colonne de Le Bron, laquelle aurait dû, selon ses ordres, n'être plus très éloignée, il fit mettre toute la cavalerie à terre, dans le but de la lancer à la découverte des troupes sur la jonction desquelles il comptait.

L'artillerie de la flotte nous aida à prendre pied sur un point assez reculé de la plage. Quelques compagnies d'infanterie et nos batteries de montagne, dès qu'elles furent débarquées, firent converger leur feu avec celui des vaisseaux sur les masses ennemies, qui ne tinrent pas longtemps devant la vigueur que Van Geen avait intentionnellement imprimée à cette première attaque.

Les Boughistes cédèrent le terrain, abandonnèrent leurs positions et se replièrent en toute hâte sur l'intérieur, dans la direction de Sindjè.

La ville de Bonthein fut promptement dégagée, la Résidence ravitaillée et sa garnison renforcée.

Vers le soir, le général fit rembarquer les troupes, sauf la cavalerie, à laquelle il ordonna de gagner Bouloe-Comba par terre en conservant le contact de l'ennemi, et en tâchant de pousser des reconnaissances, dont le but était de découvrir les traces de Le Bron.

Le sous-chef d'état-major du général en chef, le lieutenant-colonel Van der Wyck, prit le commandement de notre colonne. Il comprit tout de suite combien notre situation était risquée. Seule, dans ces provinces insurgées, la cavalerie allait s'aventurer dans la montagne; il fallait nous orienter pour gagner Bouloe-Comba et y arriver en même temps que l'escadre. Si nous venions à nous heurter à des obstacles insurmontables, nous pouvions nous replier sur Bonthein, où des navires seraient venus nous rechercher. Nous n'attendîmes pas que la flotte eût levé l'ancre pour pénétrer dans le pays, et pendant la nuit même, nous partîmes sur les talons de l'ennemi.

Pendant cette marche si aventureuse que nous poursuivions parallèlement à la côte, nous formions en quelque sorte le rideau explorateur d'un corps d'armée embarqué. C'est là un cas tout particulier dans les services de sûreté de la cavalerie. Nous n'avancions qu'avec des précautions inouïes, en nous tenant de loin en loin en communication avec la mer d'une part et avec Bonthein de l'autre.

Durant cette délicate opération, je me suis aperçu que les meilleurs rideaux de cavalerie sont ceux dont les fractions et les soutiens successifs demeurent com-

pacts, ne détachant que le nombre d'éclaireurs strictement nécessaire. Ces rideaux ont l'avantage de pouvoir percer plus facilement les forces ennemies et de ne point se laisser déborder ou entamer par elles. Les cavaliers qu'on lance en avant et qui sont chargés d'*explorer*, doivent être des hommes de choix, habiles à bien voir, à bien reconnaître, et possédant les aptitudes inhérentes à cette mission pour laquelle tous ne conviennent pas. Ce service demande pour ainsi dire des spécialistes; j'en ai acquis la preuve incontestable à Java, lorsque je commandais un détachement de trois à quatre cents cavaliers de nationalités diverses; il m'était aisé de distinguer, d'utiliser mes hommes et de discerner le parti qu'on peut tirer de chacun.

Dans les troupes à cheval, c'est une utopie, une perte de temps que de vouloir chercher à obtenir chez tout le personnel une capacité uniforme en ce qui concerne les missions spéciales.

L'instruction qui a pour but de mettre une troupe à même de remplir le service d'exploration, est toute différente de celle qui tend à donner à la même troupe une valeur tactique sérieuse.

L'instruction tactique est basée sur ce principe que, dans chaque unité, c'est-à-dire dans chaque escadron, les hommes doivent posséder la même valeur comme cavaliers, les chevaux être amenés au même degré de dressage, d'assouplissement et d'entraînement; les cavaliers, pris individuellement, être absolument identifiés avec leurs montures. Rien ne doit être négligé pour arriver à un perfectionnement aussi complet que possible sous ce rapport.

Ce premier point réalisé, c'est au commandant de régiment de savoir donner à ses escadrons un égal degré d'instruction tactique, c'est-à-dire une égale aptitude pour opérer avec ordre et célérité dans les mouvements d'ensemble.

Cette nécessité est d'autant plus impérieuse que la cavalerie, par sa nature même, par l'obligation où elle se trouve de se mouvoir avec rapidité, est plus sujette que n'importe quelle arme à s'affaiblir par le désordre.

Dans la brigade, dans la division, chaque régiment doit pouvoir figurer avec une égale capacité tactique, absolument comme les escadrons dans un régiment.

Enfin, quand il s'agit d'un corps de cavalerie plus nombreux encore, son chef ne peut pas admettre qu'il y ait inégalité dans l'instruction des troupes à cheval d'espèce différente. Cuirassiers, dragons, hussards, chasseurs, lanciers, doivent apporter dans l'ensemble la même valeur comme ordre, solidité, vigueur et promptitude.

En regard de l'instruction tactique se placent les nécessités que comportent les missions spéciales, c'est-à-dire *l'exploration* et *le service de sûreté*; elles exigent une éducation particulière que la troupe doit acquérir simultanément avec la première.

Ici le point de départ est encore une équitation parfaite chez l'homme, un dressage méthodique et complet, un entraînement logique du cheval; mais il serait absurde d'exiger, comme pour l'instruction tactique chez tous les hommes et tous les chevaux, un degré uniforme d'aptitude dans l'accomplissement de ces ser-

vices délicats qui demandent des natures exceptionnellement douées.

C'est une erreur de croire que pour bien opérer en rideau, il faille se faire précéder d'une multitude de cavaliers ou de patrouilles; des *yeux* suffisent, pourvu qu'ils soient bons.

Les cavaliers destinés à l'exploration doivent être choisis avec discernement, être instruits, perfectionnés par le commandant d'escadron. Quand celui-ci aura acquis la certitude que tout son cadre, sous-officiers et brigadiers, ainsi qu'une vingtaine de ses hommes, sont parfaitement au courant des missions spéciales, il peut se considérer comme en état de répondre à toutes les éventualités, pourvu qu'il prenne un soin constant de préparer à ce service un nombre égal de cavaliers destinés à suppléer les premiers en cas de déchet.

L'escadron étant de la sorte mis à même de remplir son rôle de cavalerie couvrante, le régiment le sera à plus forte raison, soit qu'il opère isolément, soit qu'il fasse partie intégrante d'un grand corps de troupes à cheval, une division par exemple, chargé d'un service de sûreté stratégique ou tactique.

Pour qu'un rideau soit bien constitué et remplisse utilement sa mission protectrice, en position ou en marche, l'expérience démontre qu'avec un effectif quelconque il est recommandable de s'en rapporter à un dispositif fixe, présentant toutes les garanties voulues; ce dispositif fait désormais partie des mouvements tactiques de l'arme; il consiste à partager la cavalerie couvrante en trois échelons successifs :

L'échelon d'exploration ;

L'échelon de sûreté ;

L'échelon de soutien.

Le premier comprend les *yeux* strictement nécessaires ; il établit le contact avec l'ennemi et découvre.

Le second isole de l'ennemi toutes les troupes que le rideau est chargé de protéger ; il attaque et résiste.

Le troisième renforce le second, aide à percer le rideau de l'adversaire ou prolonge la résistance.

Toutes les dispositions secondaires, c'est-à-dire les distances auxquelles les différents échelons doivent marcher en avant des colonnes, l'espacement latéral des fractions entre elles dans chaque échelon, les moyens de correspondance entre les échelons et le chef des troupes protégées, peuvent être considérées comme mesures de détails, variant avec les circonstances. C'est au commandant de la cavalerie à les déterminer avec ordre, promptitude, sagacité et intelligence.

Quand on se donne la peine d'observer attentivement ce qui se passe dans chaque guerre, il est aisé de reconnaître que la victoire est due le plus souvent à un procédé nouveau ou rajeuni, que l'un des adversaires a su mettre en œuvre et au moyen duquel il a surpris, étonné, démoralisé, anéanti son ennemi. Une fois la guerre terminée, c'est dans toutes les armées un engouement véritable pour l'idée nouvelle, et l'on se lance souvent avec exagération dans l'application de cette innovation stratégique ou tactique dont l'art militaire vient de s'enrichir ; la théorie l'emporte alors sur la pratique, et les idées en arrivent à se fausser insensiblement pendant la paix ; tant et si bien que, la

guerre venant à éclater de nouveau, le succès appartiendra non point à ceux qui se sont attachés au procédé ayant réussi une fois et qui forcément est éventé, mais bien à ceux qui, mieux inspirés, auront trouvé quelque chose de plus nouveau.

C'est ainsi qu'il est facile de prévoir qu'à l'avenir les armées qui, en souvenir de ce qui s'est passé en 1870, se feront couvrir avec peu d'ordre, par une multitude de cavaliers et de fractions isolées se lançant en avant, commettront une lourde faute; elles feront détruire et enlever en quelques jours leurs troupes à cheval par celles d'un ennemi prévoyant qui aura organisé ses rideaux avec plus de cohésion et selon un dispositif basé sur des masses plus compactes. Tout indique même que l'idée d'appuyer la cavalerie couvrante sur des détachements d'infanterie transportés par des moyens rapides, à hauteur de l'échelon de soutien, est destinée à faire son chemin et peut devenir, en certains cas, le point de départ d'un succès tout à fait inattendu.

Pendant une marche de quarante-cinq kilomètres environ qui sépare Bonthein de Boulœ-Comba, malgré toutes nos investigations, et les pointes les plus hardies que nous tentions vers l'intérieur, nous ne pûmes rien apprendre sur le sort du colonel Le Bron, lequel n'arriva pas plus en temps et lieu à Boulœ-Comba qu'il n'était arrivé à Bonthein; nous sûmes par la suite ce qui s'était passé du côté de sa colonne.

Ceux qui s'imaginent que les précautions minutieuses que l'on prend pour bien se garder peuvent être identiques dans tous les genres de guerre, se

trompent étrangement. La nécessité absolue d'avoir continuellement l'œil au guet est constante partout et toujours; mais le procédé varie avec la nature des adversaires que l'on a en face de soi.

Avec de bonnes troupes et en Europe, on peut se risquer à adopter le système des vedettes isolées et celui des sentinelles doubles; il en est tout autrement quand on a affaire à un ennemi ayant les allures de la bête fauve et qui débusque des hautes herbes, tout à côté du soldat européen dont le regard cherche au loin; les patrouilles prêtes à combattre aussi bien qu'à avertir sont alors seules efficaces, car tout homme abandonné à lui-même, ne fût-ce qu'à cent mètres de son poste, peut être considéré d'avance comme perdu.

Nos reconnaissances ayant attiré vers nous une partie des forces ennemies, le débarquement s'opéra à Bouloe-Comba plus facilement qu'à Bonthein. Cette Résidence, située au fond d'une anse environnée de mamelons arrondis, avait depuis quelques mois été éprouvée non seulement par les attaques des Indiens, mais encore par un terrible ras de marée; une effroyable trombe qui couvrit la ville, la détruisit en partie et noya plus du quart de la garnison et des habitants; de pauvres soldats furent même engloutis dans les casernes et les salles de police du fort, sans qu'il fût possible de les sauver. Les survivants attendirent cependant avec une stoïque énergie et en se défendant pied à pied, que l'expédition vînt enfin les délivrer.

L'attaque fut menée avec autant d'énergie qu'à Bonthein, et Bouloe-Comba se vit dégagé rapidement,

grâce à la bravoure et à l'intrépidité de nos troupes dont rien n'arrêtait l'élan.

Ces luttes entraînantes, cette vie mouvementée commençaient à me devenir familières; ces débarquements et ces embarquements précipités, ces combats continuels tenaient les imaginations en éveil; j'étais surpris de voir combien, dans la vie militaire, on peut faire passer les hommes par des transitions surprenantes; combien il est aisé, quand ils sont bien commandés, de leur faire oublier l'existence monotone des casernes et des camps, pour les exposer aux plus étonnantes épreuves sans qu'ils en soient trop déroutés.

Rien ne ressemble moins, en effet, au service des garnisons de l'Europe que la vie de campagne aux Indes; la guerre est toujours pour le soldat un changement radical dans l'existence, une transition difficile qui peut affecter le moral et la discipline; mais quand on le transporte, en plus, dans ces contrées dont l'aspect et la végétation fantastique font marcher d'étonnements en surprises, c'est encore bien autre chose.

Et pourtant, on se fait à tout; il n'est pas jusqu'à la chaleur qu'on ne parvienne à supporter gaîment. Le jour de Bouloe-Comba, dans cette anse abritée où ne pénètre point la brise rafraîchissante de la mer, il faisait une température invraisemblable; un soleil de plomb dardait du zénith; les hussards observaient leur ombre directement projetée sous le ventre des chevaux.

Que de fois, lorsque nous nous laissions captiver par la contemplation de cette nature si bizarre et si grandiose, n'avons-nous pas été tirés d'un moment de silen-

cieuse admiration par le bruit d'une fusillade soudaine ou par un ordre d'embarquement qui bousculait, culbutait chevaux, hommes, harnachements, canons, attelages dans un pêle-mêle inextricable.

Là où le méthodisme outré de certaines armées perdrait complètement la tête, toute chose en réalité se passait pour nous en bon ordre, grâce à l'attention continuelle de chacun, et surtout à la prévoyance de chefs habiles, rompus de longue date à ce genre de guerre.

Il est bien vrai de dire que, quel que soit le grade qu'on occupe, quelle que soit la responsabilité dont on est chargé, une fois en action, et même dans les instants de repos relatif, il ne faut jamais cesser de suivre d'un œil attentif tout ce qui se passe, négliger de se rendre compte de la situation générale dans laquelle on est engagé, omettre de participer mentalement à l'ensemble et aux particularités d'une opération à laquelle on prend part, si modeste que cette part puisse être.

Après l'assaut de Bouloe-Comba, nos blessés et nos malades furent laissés dans un fort assez vaste pour contenir de belles et saines ambulances ; pendant qu'on les y installait, nos hussards et la cavalerie auxiliaire furent chargés de pousser une nouvelle pointe vers la montagne, afin d'obtenir des éclaircissements sérieux sur la marche du colonel Le Bron dont le retard semblait décidément inquiétant et inexplicable. Il est vrai que ses troupes s'avançaient dans un pays des plus accidentés et au beau milieu de l'ennemi. Le Bron, qui avait placé la majeure partie de ses pièces à son avant-

garde, se frayait les trois quarts du temps un chemin à coups de canon.

D'autre part, sa colonne avait été attardée par un incident qui mérite d'être rapporté et dont nous apprîmes les détails pendant notre reconnaissance.

Après la prise de Bonthein par le général Van Geen, un Krayn de cette principauté se repliant vers l'intérieur s'était heurté à la colonne de Le Bron; pour se tirer d'affaire, il avait fait proposer à ce dernier d'entrer en pourparlers afin de négocier sa soumission. Le Bron eut l'imprudence d'écouter les offres de ce chef perfide. Il fut convenu qu'on parlerait dans un pondop (maison de bambous montée sur pilotis et dont le plancher est élevé à 3 mètres environ au-dessus du sol). Le Bron s'y rendit avec son état-major et une escorte; il y trouva le Krayn et ses principaux vassaux. A peine les pourparlers étaient-ils entamés, qu'au signal donné par le Radja, les Boughistes se précipitèrent, le kryss à la main, sur les officiers européens, lesquels n'eurent d'autre parti à prendre que de fuir. Le Bron, en passant par une étroite fenêtre, y resta malheureusement accroché et eut le dos (?) labouré de coups de poignards. On put cependant le dégager de sa position perplexe, mais aussitôt éloigné de ce coupe-gorge, il s'aperçut que, dans sa précipitation, il y avait oublié son portefeuille contenant des papiers importants. Un hussard mit pied à terre, remonta dans la maison et, le mousquet au poing, prêt à faire feu sur le premier de ces forcenés qui se fût avancé vers lui, il marcha jusqu'au portefeuille, qu'il put heureusement rapporter au colonel. Pendant que

ce brave garçon donnait ainsi la preuve d'un étonnant sang-froid, Le Bron fit entourer l'habitation par une compagnie d'infanterie et, le hussard une fois hors de danger, un feu continu cribla la maison de bambous, où furent ainsi fusillés le chef boughiste et les conspirateurs qui l'avaient accompagné; après quoi, Le Bron ordonna de brûler de fond en comble la demeure princière que l'on avait découverte non loin de l'endroit où se passait cette scène tragique.

Nous rendîmes compte de ces événements au général Van Geen; il comprit que Le Bron, ayant à lutter contre de tels obstacles, pourrait difficilement opérer la jonction sur laquelle il comptait ultérieurement devant Sindjè et devant Boni.

On rembarqua les troupes, on leva les ancres et la flotte prit la direction de Sindjè où nous attendait une rude besogne. Il nous fallait plusieurs jours de navigation pour arriver devant l'embouchure d'une rivière qui pénétrait dans la province de Sindjè, tributaire des États de la reine de Boni.

Pendant la traversée nous fûmes ralliés par l'escadrille du roi de Goah; ce souverain, apprenant les défaites réitérées des krayns de Bonthein et de Bouloe-Comba, s'était enfin décidé à sortir de sa neutralité et à rentrer dans le devoir; il nous arrivait avec ses nombreux barissans de cavalerie et d'infanterie.

Le général fut contrarié de devoir faire jeter les ancres à trois kilomètres de la côte de Sindjè, les navires à grand tirant d'eau ne pouvant s'en rapprocher. Nous avons été plus favorisés sous ce rapport dans les eaux profondes de Bonthein.

Le débarquement se fit dans des conditions nouvelles et bien faites pour m'étonner. Dix barcasses armées s'avancèrent à travers les récifs, et ouvrirent le feu contre l'ennemi posté dans les couverts d'une grève très mouvementée. Sous cette protection, l'infanterie descendit dans de petites embarcations et gagna la côte.

On transporta ensuite, sur les canots de la marine, nos harnachements et nos cavaliers en un point déblayé de la plage; puis, ouvrant les écoutilles des entrepôts, on poussa sans façon nos chevaux à la mer; ils gagnèrent en nageant le sable de la plage, se dirigeant vers l'endroit où ils apercevaient leurs cavaliers. Les premiers arrivés hennissaient, les autres suivaient régulièrement; bien des hussards, déjà habitués à ce genre d'exercice qui désorienterait fort nos cavaliers d'Europe, se pendirent à la queue de leurs chevaux et se firent ainsi remorquer vers la côte. Ce singulier débarquement s'acheva pourtant dans de bonnes conditions, et peu après, les chevaux étant sellés et bridés, nous étions prêts à entrer en action.

Van Geen se fit transporter à terre l'un des premiers; il reconnut tout de suite qu'il se trouvait en présence d'une armée considérable; il ordonna le débarquement de toutes nos forces. Le temps que prit cette opération ne manqua pas d'être profitable à l'ennemi; selon leur coutume, en voyant le point où l'on allait attaquer, les Boughinais avaient fait sonner le tam-tam dans la montagne pour y concentrer tous leurs contingents. Ce signal se répétait de vallées en vallées; c'était ordinairement par ce moyen que les Macassars

il était impossible de ne pas se laisser fasciner par le superbe tableau qui se déroulait à nos yeux. Ce beau paysage, ces hautes montagnes boisées, cet air chaud et embaumé par toutes les senteurs des tropiques, ces hordes resplendissantes de cavaliers fantastiques, ces bannières flottant au loin dans la brume du matin que dissipaient déjà les rayons d'un soleil ardent; que de choses splendides, bien faites pour captiver le regard!

Mais les appels de trompette et les premiers coups de canon vinrent bientôt nous rappeler que nous étions là tout autrement qu'en touristes.

Le roi de Goah, à la tête de sa cavalerie, venait de débarquer; il se rangea à notre gauche.

Nous avions devant nous, à deux mille cinq cents mètres environ, le grand village fortifié de Mangara; nous en étions séparés par la rivière, dont le passage à gué était praticable à la faveur de la marée basse.

Le général fit avancer les tirailleurs du 18^e, qui eurent les honneurs de la journée. Ils furent suivis de quelques réserves; cette attaque était dirigée par le colonel Gey. Pendant que nous en observions les progrès, nous reçûmes l'ordre de traverser le fleuve à cinq cents mètres en amont, ce qui fut bientôt exécuté. Une fois sur le bord opposé, nous nous dirigeâmes de façon à appuyer notre infanterie. Mais un orage épouvantable, suivi d'une pluie des tropiques, obligea de suspendre la marche en avant; la bourrasque à peine dissipée, nous nous aperçûmes qu'au lieu d'appuyer une attaque, nous allions devoir couvrir une retraite.

Que s'était-il passé? Nous l'ignorions. Une vive fusil-

lade, le feu soutenu des vaisseaux nous indiquait bien que l'infanterie avait fort affaire; en un instant nous vîmes transporter à l'ambulance le brave colonel Gey, blessé à l'épaule, et les tirailleurs se défendant par groupes contre une nuée de Boughinais se repliaient vers la rivière.

L'intervention de notre cavalerie était plus que nécessaire.

Sans attendre d'ordres dont on n'a pas besoin en pareil cas, le commandant Leusden et le roi de Goah firent sonner la charge. Au bout d'une demi-heure d'une très rude besogne, nous avions réussi à nous interposer entre le 18^e et l'ennemi, après quoi nous repassâmes la rivière à la nuit tombante. L'opération ne fut pas aisée, car la marée ayant monté, ce fut à la nage qu'il nous fallut regagner la rive opposée.

On apprit bientôt que Mangara était défendu par huit ou dix mille hommes, et l'on remit au lendemain l'attaque générale qui devait faire tomber les bentings¹ en notre pouvoir.

Les bivouacs furent sommairement installés, car il était inutile de songer à prendre un moment de repos pendant cette nuit durant laquelle les Boughistes ne cessèrent de nous harceler.

Avant le point du jour, les colonnes furent massées et, au lever du soleil, le passage de la rivière s'effectua de nouveau sous le feu de l'ennemi.

Notre cavalerie la traversa comme la veille; nous débouchions dans la plaine quand nous aperçûmes

¹ Redoutes avancées dont les parapets à fossés intérieurs sont soutenus à l'escarpe par un revêtement en bambous coupés en biseau.

l'ennemi dirigeant une furieuse attaque contre nos colonnes d'infanterie, que soutenait le feu de nos batteries. L'impétuosité des Boughistes fut telle qu'ils percèrent les lignes de tirailleurs et que dans leur charge ils culbutèrent les soutiens et finirent par aborder les bataillons déployés.

A chaque instant, le nombre des cavaliers ennemis grossissait; il en débouchait sans cesse par une large gorge donnant accès vers les hauts plateaux de l'intérieur. La troupe la plus importante et qui semblait conduite par les chefs du plus haut rang, était précédée d'un grand étendard bleu de ciel frangé d'or, au milieu duquel on apercevait un gigantesque croissant scintillant sous les rayons du soleil. C'était le drapeau de Boni, défendu par le frère de la reine et les premiers dignitaires du royaume.

Malgré le tir redoublé de nos pièces, on ne parvenait pas à faire céder aux Boughistes un pouce de terrain.

Le général Van Geen fit alors avancer la batterie de fuséens; je me souviens qu'au moment où les congrèves firent leur apparition, les Boughinais en demeurèrent comme stupéfaits; leurs masses profondes semblèrent hésiter. Nous nous apercevions très bien du flottement qui se manifestait dans leurs rangs; un désordre complet ne tarda point à y succéder.

Le commandant Van Leusden nous déploya rapidement.

Il ne pouvait trouver un moment plus favorable pour charger; il le saisit habilement.

C'est là un talent précieux que l'officier de cavalerie ne parvient à acquérir que par son coup d'œil militaire

et par l'attention soutenue qu'il prête à toutes les phases d'un combat.

Notre charge fut dirigée vers les masses les plus compactes, celles où se déployait l'étendard bleu de Roi qui nous servit de point de repère.

Après avoir franchi un bon kilomètre au galop, toute notre cavalerie entra dans la mêlée. Nous attaquions généralement en échelons se soutenant réciproquement dans le sens de l'effort principal ou latéralement, selon les circonstances; un de nos contingents montés nous suivait en réserve et nous permettait, le cas échéant, de reprendre l'offensive lorsque les échelons de tête se heurtaient à des masses trop résistantes. Le roi de Goah, à la tête de ses vaillants Macassars, chargeait à nos côtés. On ne parvenait à se frayer un chemin qu'à coups de sabre et la lance au poing; le drapeau bleu nous fascinait; quelques hussards et moi nous étions bien déterminés à enlever ce précieux trophée. Nous le poursuivions à bride abattue et déjà nous nous en approchions, quand tout à coup un grand tumulte se produisit à notre droite :

— Le commandant est pris! criait-on de toutes parts.

Rien d'étonnant à ce qu'un pareil malheur fût arrivé dans une semblable bagarre; nous avions des Boughistes lancés comme nous à fond de train, devant, derrière, à gauche, à droite; chacun se débarrassait des plus rapprochés comme il le pouvait. Il nous fallut aussitôt changer de direction et abandonner les traces du drapeau tant convoité, car il était bien autrement essentiel de sauver notre chef. Galopant obliquement tant que nos chevaux pouvaient en prendre, nous

nous trouvâmes soudain en face d'une véritable cohue de cavaliers hurlant comme des fauves et gagnant la montagne avec la vitesse d'un ouragan. En arrivant près de ces forcenés, qui ressemblaient à de véritables furies aux faces bronzées, cheveux au vent, les yeux hors des orbites, l'écume à la bouche, poussant des cris atroces, j'aperçus le capitaine Leusden garrotté par un lasso et traîné par deux chevaux emportés.

Ce n'est pas sans peine, je puis le dire, qu'à la tête d'une poignée de hussards, j'ai pu entamer cette masse en fureur, défendant avec rage son vivant trophée; je réussis pourtant à y faire une trouée et à dégager le pauvre Leusden, que j'eus la satisfaction de pouvoir mettre à l'abri de nos cruels ennemis avant de recommencer notre poursuite acharnée.

Il ne fallait plus penser à rejoindre le fameux drapeau que nous aperçûmes encore, fuyant au loin sur les pentes boisées des premières montagnes.

Ce fut pour nous et pendant longtemps l'objet d'un vif regret. Un hussard nommé Leyzen, qui s'est tenu à mes côtés pendant toute la durée de cette fantastique bagarre, se battant comme un lion, ne pouvait particulièrement s'en consoler; l'expression de son désespoir allait parfois jusqu'aux dernières limites d'un comique achevé.

L'artillerie lança encore quelques projectiles sur les fuyards, et l'on sonna enfin le ralliement de la cavalerie qui ramena au général le commandant Leusden si miraculeusement sauvé, ainsi que tout un cortège de prisonniers, un nombre considérable de chevaux capturés, et un butin immense.

d'ensemble, sans le développement progressif des muscles de l'homme et des muscles du cheval par le travail individuel. C'est en les assouplissant et les fortifiant les uns et les autres, qu'on doit préluder à l'instruction.

Le manège, l'hippodrome, la carrière ne doivent pas être un but, mais ils sont un moyen indispensable. C'est là où l'homme apprend à être maître de lui et de sa monture. C'est là où le jeune cheval modifie sa structure, devient un cheval de selle et se fait une charpente capable de supporter tout ce que la vitesse et les travaux les plus rudes peuvent demander à son inépuisable fond.

C'est par un dressage judicieux et complet de l'homme et du cheval, qu'on arrive à les identifier et à donner à la cavalerie l'allure du galop allongé, facile à raccourcir ou à étendre selon les exigences du moment, qui est le véritable galop de guerre. Sous peine d'être condamnée à n'être d'aucune ressource sérieuse sur le champ de bataille, une troupe à cheval doit être amenée à se sentir à l'aise et à rester parfaitement maniable, quand elle est lancée à cette allure toute spéciale.

En songeant à toutes les difficultés qu'il faut surmonter pour créer une bonne cavalerie, on peut affirmer que cette arme constitue l'instrument de guerre dont le perfectionnement exige, pendant la paix, le plus de talent de la part de ceux qui sont appelés à s'en servir devant l'ennemi.

Tandis que nous chargions et poursuivions les Boughistes, Mangara avait été enlevé d'assaut; à notre retour, cette localité brûlait de fond en comble.

Toutes les troupes bivaquèrent sur le champ de bataille; un sérieux cordon de sûreté les protégea, car le soir même de l'affaire, le général apprit que le Krayn avait pu rallier ses troupes autour de Sindjè, sa capitale, située à trois lieues à l'intérieur, et que là, renforcé de quelques contingents de Boni, il nous attendait de nouveau, à la tête d'une quinzaine de mille hommes.

Nous allions passer une seconde nuit sans repos et l'on ne s'en plaignait pourtant pas, car chacun sentait la nécessité absolue d'en finir le lendemain matin.

Il était curieux d'observer dans ces grands bivacs combien les soldats de chaque arme entouraient de soins minutieux ce qu'ils savaient par expérience leur être le plus précieux. Inutile de faire à nos troupiers des recommandations bonnes pour des conscrits. Les fantassins examinaient leurs armes, leurs munitions, leurs chaussures avec une attention dont ils n'avaient certainement jamais fait preuve à la veille d'une inspection; les cavaliers ne quittaient pas leurs chevaux qu'ils entouraient de toute la sollicitude possible; leurs harnachements, leurs armes étaient après cela l'objet de leurs soins et ils ne songeaient guère à eux-mêmes.

Le lendemain, au point du jour, le corps d'armée se mit en marche; il était formé en trois colonnes précédées de toute la cavalerie auprès de laquelle marchait le général Van Geen.

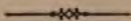
Après avoir gravi les hautes collines qui s'étendent parallèlement à la côte, nous débouchâmes sur un immense plateau au centre duquel se dessinaient les

ondulations d'une large vallée. La ville de Sindjè se distinguait à l'horizon.

Nous n'avions point parcouru l'espace de deux kilomètres que le Krayn se présenta lui-même à nos vedettes avancées; il était suivi d'une nombreuse escorte. Il fut amené au général en chef auquel il fit sa soumission; la ville fut réduite en cendres et immédiatement après, les colonnes reprirent la direction de Mangara.

Malgré son désir de précipiter les opérations et sa résolution de ne laisser aucun répit à ses adversaires, le général Van Geen fut obligé d'accorder aux troupes deux jours de repos avant de reprendre la mer. Hommes et chevaux étaient éreintés, la chaleur était accablante, les combats avaient été longs et meurtriers.

Nos prises avaient été considérables mais nos pertes étaient assez sensibles; à mesure que l'ordre se rétablissait dans les services, que chaque corps était reconstitué et recevait des munitions nouvelles, il était immédiatement rembarqué; le troisième jour, la flotte nous transportait dans la direction de Boni.



V

Le royaume de Boni. — La reine. — Débarquement, attaque et prise de Badjoua. — Reconnaissance vers le Kraton, surprise du palais. — Notre arrivée dans le Dalm de la reine. — Occupation de la ville de Boni. — Le temple boudhiste. — Les caïmans sacrés de la rivière de Boni. — Destruction de la ville. — Retour à Macassar.

Boni est le royaume le plus important de la partie orientale de l'île des Célèbes. La reine exerçait une autorité considérable. Depuis la restitution des colonies à la Hollande, cette souveraine n'avait pas cessé un seul instant de se tenir en communication avec les émissaires britanniques. Elle avait reçu des armes, de l'artillerie et des munitions nombreuses par cette voie; un colonel français exilé, M. Delorme, avait même fortifié à l'européenne la ville de Boni, ainsi que son port de Badjoua, avec une perfection si grande, que les Boughinais considéraient leurs positions militaires comme capables de défier indéfiniment les moyens d'attaque et les ressources dont peut disposer un corps expéditionnaire dans ces régions lointaines.

Cette reine Aroe-Datoe, farouche, fière et despotique,

était bien le type de ces majestés indiennes qui ne s'arrêtent ni devant la perfidie, ni devant la trahison, et qui pour faire réussir leurs mystérieuses intrigues, n'hésitent pas un instant à ordonner les plus atroces cruautés.

C'est elle qui avait levé l'étendard de la révolte sous un prétexte futile et altier dont elle s'était empressée de profiter lors du voyage du baron et de la baronne Van der Capellen; quelques années auparavant, elle avait donné l'hospitalité au colonel Delorme; elle l'avait comblé de présents pendant qu'il édifiait les défenses de Badjoua et de Boni; une fois ces travaux importants terminés, elle avait trouvé tout naturel de se débarrasser de l'infortuné colonel par des moyens sommaires; elle donna une fête nautique en son honneur; la pirogue qu'il montait était conduite par quatre habiles nageurs qui coulèrent l'embarcation et se sauvèrent à la côte, tandis que Delorme perdait la vie dans les flots.

Boni, ville indienne assez considérable, bâtie à quelque distance de la mer au sommet d'un plateau, se trouve reliée au port de Badjoua par une route bordée d'habitations à la manière d'un long faubourg. Édifices en pierre, temples, palais, kraton, rien n'y manque.

Les collines qui abritent la baie près de l'embouchure de la rivière sont boisées; la végétation y est puissante comme partout sur cette fertile terre des Célèbes; la côte est très marécageuse. Tout le littoral était très peuplé; Badjoua consistait en une forte agglomération de maisons en bambous sur pilotis, bâties le long des lagunes.

Le peuple de Boni faisait un commerce immense de tripan¹, ce qui ne l'empêchait pas de s'adonner de préférence à ses penchants pour la chasse, la pêche et surtout pour la guerre et la piraterie; à Badjoua, véritable nid de corsaires, les prauws de guerre et les lipa-lipas (petites embarcations) s'embossaient dans les canaux, qui tiennent lieu de rues et même, sous les habitations, entre les pilots qui les supportent. C'est de Badjoua que sortaient les hardis pirates allant jusqu'aux Moluques, à Bornéo et même vers Java, piller et brûler les navires de commerce, ainsi que les jonques chinoises qui s'aventuraient continuellement sans défense dans ces parages dangereux.

La côte était défendue au moyen de redoutes successives reliées entre elles par des remparts en terre, et armées de pièces de tous les calibres. Une enceinte continue enfermait Badjoua du côté de la terre et formait, le long de la mer, une digue défensive de près d'une lieue de développement. Ces ouvrages communiquaient au moyen de redoutes superposées construites sur la pente qui monte vers Boni, avec le fort principal qui protégeait le kraton de la Reine. Les parapets de Badjoua et ceux de Boni pouvaient avoir 4 mètres d'épaisseur sur 2^m50 de haut; les fossés, les remparts, les talus étaient tracés, gabionnés, achevés avec un soin méticuleux.

En arrivant en rade, chacun de nous put facilement s'apercevoir que nous allions avoir affaire à forte partie.

¹ Polypes de mer; mets très recherché aux Indes.

Le général, suivant l'usage, envoya un parlementaire vers la souveraine pour l'engager à faire acte de prompt soumission; il lui accorda six heures « pour réfléchir aux responsabilités qu'elle allait assumer devant Dieu et devant le Prophète. »

Cette farouche majesté ne daigna seulement pas répondre, et fit assassiner l'émissaire du général.

Cet acte de barbarie, dont la nouvelle se répandit bientôt parmi toute l'escadre, nous donna la mesure du degré de fanatisme et de cruauté de l'ennemi, et de la confiance absolue que la reine et son entourage mettaient dans leurs forces et dans leurs ressources.

Le bombardement de la côte commença aussitôt; le *Javan* couvrait Badjoua de projectiles.

Le débarquement semblait fort difficile, aussi nos canonnières et nos barcasses, armées de pièces de 18 et montées par de l'infanterie, furent envoyées en reconnaissance le long du littoral. Comme elles s'approchaient de la côte, nous vîmes sortir de la rivière de Boni, dont l'embouchure est proche de Badjoua, une quantité innombrable de prauws et d'embarcations armées en guerre; elles s'avançaient résolument vers nos barcasses, qu'elles entourèrent bientôt.

Il y eut là un combat naval très acharné dont nous suivions avec anxiété les phases du haut de nos vaisseaux, et nous nous rendîmes parfaitement compte, en voyant la hardiesse et l'habileté des marins ennemis, que ces corsaires étaient à bon droit considérés comme les écumeurs les plus redoutés de la mer des Indes.

Le colonel d'artillerie Gey, encore souffrant de sa blessure reçue à Mangara, commandait la recon-

naissance; il était accompagné du capitaine Van Geen. Ce fut à l'énergie de ces vaillants officiers que nos embarcations durent leur salut, et que pendant l'action quelques barcasses purent remplir leur importante mission et reconnaître la côte. Ils furent tous deux au nombre des blessés, mais ils eurent l'honneur et le mérite de rapporter au général l'état exact de la situation et des difficultés auxquelles nous allions nous heurter en opérant le débarquement.

Le colonel Gey était l'une des figures les plus énergiques de l'armée des Pays-Bas. Officier d'artillerie distingué, il commandait à Waterloo une des deux batteries à cheval du major Van der Smissen; on racontait aux Indes qu'à son départ de Hollande, le prince d'Orange lui avait dit : « Je consens à votre passage « dans l'armée des Indes, mais souvenez-vous toujours « là-bas qu'au premier coup de canon qu'on tirerait « en Europe, je vous ferais rappeler immédiatement¹. »

Les renseignements transmis au général le déterminèrent à organiser une diversion vers la droite, afin d'attirer dans cette fausse direction une partie des forces ennemies, et de dégager ainsi la plage reconnue propre au débarquement, laquelle était éloignée de 3 kilomètres à notre gauche. Le lendemain, à trois heures du matin, la colonne destinée à opérer cette manœuvre fut débarquée à trois milles au nord de Badjoua; on y adjoignit tous les tambours et clairons disponibles, afin que, trompé par le bruit, l'ennemi pût croire que là était l'attaque principale; étonné de

¹ Adrien, Rodolphe, Guillaume Gey van Pittius.

ce qu'il prit pour un mouvement tournant, il donna dans le piège et dégarnit un peu les ouvrages situés à notre gauche, vers lesquels on dirigea immédiatement les chaloupes de débarquement, chargées d'une sérieuse masse d'infanterie, de nos hussards, de la cavalerie de Goah, des contingents de toute espèce et des batteries de campagne. L'artillerie fut installée sur des radeaux à épaulements de bois, construits pendant la nuit, et remorqués par les canonnières, de façon à pouvoir, tandis qu'on gagnait la côte, protéger au besoin l'opération. Toutes ces troupes prirent terre dans un certain désordre; comme il s'agissait d'une surprise, on avait été obligé de se hâter, et les trois armes, avec les chevaux et le matériel, abordaient sur une plage relativement très rétrécie. La cavalerie montait à cheval à mesure qu'on la mettait à terre; l'artillerie attelait avec peine; les canots, montés par l'infanterie, amenaient successivement de faibles fractions, qui se constituaient dans un pêle-mêle incroyable. Gey et Van der Wyck dirigeaient toute cette opération, non loin d'une première redoute que nous avions tout lieu de croire plus ou moins dégarnie de ses défenseurs. Cependant le succès du débarquement dépendait absolument de la prompte occupation de cet ouvrage.

C'est alors que je vis ce dont est capable le caractère aventureux et énergique d'un chef comme l'était Gey. Il s'avança seul vers le fortin, le contourna à la faveur de l'obscurité que l'aube dissipait à peine et, masqué dans les savahs, les allang-allang, les hautes herbes, il put voir que la redoute était ouverte à la gorge et qu'une bonne partie de sa garnison venait de se porter

au nord de Badjoua. Cent Boughistes, tout au plus, fantassins et artilleurs, y semblaient installés.

Il revint précipitamment vers la plage; je le vois encore accourir vers nous, le bras gauche en écharpe et criant :

— Il n'y a pas un instant à perdre; il me faut des volontaires, et la redoute est à nous!

Son entrain se communiqua à tous ceux qui l'entendirent; des artilleurs abandonnant leur travail, des hussards dont les chevaux n'étaient point débarqués encore, des marins laissant leurs rames et mettant la hache au poing, des fantassins de la compagnie du capitaine Bourdon et de celle du capitaine Hersens, abandonnant leurs sacs dans les canots, se rangèrent en foule sous les ordres du brave colonel, qui les mena au pas de course en face de la gorge de la redoute; alors, poussant un : Hourra! l'intrépide officier s'élança dans l'ouvrage, qui fut enlevé de vive force, et dont les défenseurs furent écharpés jusqu'au dernier...

C'est l'unique occasion dans laquelle je vis des cavaliers, à pied, charger l'ennemi la lance croisée.

Le colonel avait pleinement réussi dans son entreprise téméraire; il fit aussitôt retourner les pièces qui garnissaient le rempart et les fit pointer vers les défenses voisines; les pionniers et les fantassins assurèrent la redoute contre un retour offensif de l'ennemi; dès lors, le débarquement et la formation des troupes possédèrent le point d'appui qui leur était d'autant plus nécessaire que la colonne de Le Bron n'était point signalée vers l'intérieur du pays et que la jonction combinée ne paraissait pas devoir se réaliser davantage à Boni qu'à Sindjè.

Nos forces furent partagées par Van Geen en plusieurs colonnes et, au lever du soleil, le signal de l'attaque générale fut donné; l'artillerie de terre croisait son tir avec celui des vaisseaux et couvrait ainsi de projectiles les ouvrages successifs auxquels l'infanterie donnait l'assaut quand le feu des remparts semblait suffisamment affaibli par celui de nos canons. Nous suivions avec anxiété les phases de cette lutte, dans laquelle nos bataillons devaient souvent s'y reprendre à deux fois pour enlever certains retranchements défendus avec plus d'opiniâtreté que d'autres. Le rôle de la cavalerie, pendant cette meurtrière affaire, était tout d'adresse, de promptitude et d'opportunité; chaque fois qu'un ouvrage était emporté et que nous apercevions notre drapeau flottant sur les remparts conquis, les hussards et la cavalerie indigène s'avançaient davantage, de manière à isoler Badjoua de Boni et à intercepter la retraite des défenseurs expulsés des redoutes. Des pièces de montagne suivaient nos mouvements et mitraillaient les fuyards en désordre.

L'affaire dura ainsi toute la matinée; à midi, Badjoua brûlait, et le gros des Eoughinais qui s'était porté à la rencontre de notre fausse attaque, reconnaissant qu'il avait donné dans un piège, se repliait en toute hâte et gravissait les collines afin de prendre position à Boni pour appuyer la défense du fort principal et celle du kraton de la reine, dernier réduit de la résistance.

On trouva dans Badjoua 60 pièces de tout calibre volées par ces pirates et un butin considérable.

Le général Van Geen, satisfait des brillants résultats

de la journée et craignant de les compromettre en s'aventurant immédiatement vers les positions de Boni, fit suspendre le combat qui prenait les proportions d'un véritable carnage. On établit les bivouacs non loin des ouvrages conquis.

Les troupes avaient besoin de quelques heures de repos, mais, pour qu'elles pussent en jouir avec sécurité, il fallut organiser un service de sûreté excessivement serré; pendant toute la nuit, la fusillade ne cessa pas un instant aux avant-postes.

Le lendemain, à quatre heures du matin, les trompettes sonnaient déjà le boute-selle; le général voulait évidemment gagner du terrain avant le lever du soleil.

A peine étions-nous en mouvement qu'un espion vint avertir le commandant en chef que les Boughinais, à la faveur de l'obscurité, avaient évacué la forteresse dans le but de réunir toutes leurs forces dans le kraton de la reine.

Ainsi s'expliqua la fusillade de la nuit précédente, qui n'avait eu d'autre objet que de nous donner le change et de nous masquer un mouvement de retraite.

Le général Van Geen donna immédiatement l'ordre au commandant des hussards d'envoyer une pointe de cavalerie en reconnaissance vers le fort et le palais pour vérifier l'exactitude des rapports de l'espion, explorer les chemins qui gravissaient la montagne et avoir des détails sur les abords du kraton; je fus chargé de cette mission et je partis aussitôt avec quelques hussards et deux trompettes destinés à transmettre des signaux convenus. En m'approchant du fort avec mille précau-

tions, impérieusement commandées par le voisinage si rapproché des Boughistes, je m'aperçus qu'en effet il était abandonné; ses remparts semblaient déserts; en le contournant par la gorge, je pus y pénétrer et je vis que l'ennemi y avait laissé son artillerie, parmi laquelle se trouvaient une quinzaine d'anciens canons espagnols et portugais en bronze ciselé de toute beauté. Ayant envoyé avis au quartier général de ce que je venais de découvrir, je poursuivis ma route vers le kraton; continuant à gravir les pentes qui m'y conduisaient, je ne tardai pas à voir le drapeau aux trois couleurs flotter derrière moi sur les remparts du fort qui avait été immédiatement occupé par nos troupes. A mesure que je m'approchais du kraton, la montagne s'escarpait davantage; en cherchant un chemin dont l'accès fût facile, je suivais la base d'un rocher à pic semblable à une longue muraille; cet immense gradin naturel formait la séparation entre les terres basses de la côte et le plateau qu'il s'agissait d'atteindre. Je contournais au galop un bloc gigantesque, quand je me trouvai tout à coup en face d'une avenue en pente douce dominée par les hauteurs voisines; au premier coup d'œil je vis que les sommets en étaient garnis d'artillerie; je pouvais compter les embrasures, dont les pièces semblaient devoir battre au loin les abords du défilé sans que leurs projectiles pussent atteindre la passe elle-même. L'endroit d'où j'observais la position de l'ennemi était évidemment dans l'angle mort de son feu. Je me demandais s'il n'y aurait pas eu moyen d'y amener des troupes par le chemin détourné que j'avais suivi moi-même, car dans l'affir-

mative un coup d'audace pouvait les conduire en haut du plateau sur lequel était construit le Dalm de la Reine et ses dépendances. Je fis cacher mes hussards avec tout le soin possible, et je redescendis rapidement jusqu'au fort où je supposais bien retrouver le général, afin de lui rendre compte de mes observations. En arrivant, j'y vis les troupes au bivouac, sous la garde de postes nombreux établis sur les parapets. Je pénétrai jusqu'au quartier du commandant en chef et j'y trouvai le brave général, couché à l'ombre d'un tamarin; le vieux soldat, en grand uniforme, chapeau sur la tête, dormait profondément. Ses officiers l'éveillèrent aussitôt et je lui rendis compte de la position ennemie. Un instant après, il était à cheval :

— Vous allez me faire voir tout cela, mon cher ami, me dit-il.

Je conduisis le général au travers des broussailles, que j'avais franchies quelques heures auparavant; nous filions à une allure rapide, suivis d'une nombreuse escorte de cavalerie et d'une quarantaine de cavaliers de Goah; peu de temps après nous nous trouvions devant cette même avenue dont l'aspect m'avait frappé; mes deux trompettes éclairaient notre marche.

Le coup d'œil de Van Geen lui fit rapidement envisager la situation, et, comme toujours, sa résolution fut prompte, énergique. Le brave général, captivé par le danger, séduit par les résultats immenses qu'un acte de témérité pouvait lui assurer, mit le sabre à la main :

— Derrière moi, trompettes, cria-t-il, c'est Van Geen qui doit entrer le premier dans le palais de la Reine!

Et poussant son cheval au galop, il nous entraîna tous après lui.

Quand on est jeune, on se sent subitement électrisé par des coups d'audace de cette espèce et par l'entrain d'un chef de cette trempe; sans me rendre compte de ce qui allait se passer, je donnai tête baissée dans cette bagarre. A peine notre troupe s'élança-t-elle dans l'avenue que l'ennemi, surpris, fit feu de toutes ses pièces; les coups de canon éclataient au-dessus de nos têtes comme un véritable tonnerre; les projectiles portaient au loin sans nous atteindre; parvenus au sommet de la pente, Van Geen nous lança à revers dans la première batterie dont les artilleurs terrifiés se firent sabrer sur leurs pièces. En un instant le désordre le plus complet se mit parmi les Boughinais démoralisés, et ils prirent la fuite dans toutes les directions.

Le bruit du canon avait attiré nos troupes, dont une colonne franchit au pas de course la distance qui la séparait de nous.

La rapidité du coup de main en assura le succès; le palais fut enlevé et nos soldats y pénétrèrent pêle-mêle avec les fuyards.

Comme il l'avait dit, Van Geen entra le premier dans le kraton de la reine!

Plus épouvantés que jamais en voyant nos bataillons accourir et toute notre cavalerie nous rejoindre, les Boughinais lâchèrent pied et se précipitèrent en foule vers la pente opposée du plateau, gagnant ainsi la rivière et les marais de Boni qu'ils traversèrent en pleine déroute. L'artillerie leur a tué bien du monde dans ce moment terrible!...

Le kraton fut solidement gardé par l'infanterie européenne et les Amboinaï; on y logea les auxiliaires du roi de Goah, ainsi que les barissans du prince Panam-Bahang. Le gros du corps d'armée prit ses quartiers dans le grand fort et aux environs; quelques troupes d'infanterie redescendirent à Badjoua.

Le général chargea alors le roi de Goah et M. de Siso d'entamer des négociations en vue d'amener la soumission de la reine et de ses princes, mais ce fut sans succès.

En parcourant le palais, on voyait évidemment que la souveraine n'avait pris que le temps d'emporter ses trésors, ses bijoux les plus précieux. Dans chaque dépendance où l'on pénétrait, on découvrait des objets rares, des tapis superbes entassés là depuis de nombreuses années. Mais de grands meubles vides, des coffres chinois défoncés ne laissaient aucun doute sur l'enlèvement précipité de tout ce qui aurait pu constituer un butin de valeur; Aroe-Datœ avait fui le matin même. Je me souviens que notre émotion fut vive et douloureuse en trouvant, dans une sorte de vitrine, l'uniforme et les épaulettes de l'infortuné major Le Clercq. La reine de Boni en avait fait un trophée. Au seul aspect de l'habit de ce malheureux officier, nous nous rendîmes trop bien compte des cruelles mutilations que son corps avait subies à Maros.

Le lendemain de notre victoire, différents espions, confirmant mutuellement leurs avis, apprirent au général que la reine et sa cour, embarquées sur quatre prauws, gagnaient par la rivière de Sadang et le lac Wagi, les États de Mandhar.

Le général Van Geen fit aussitôt détacher des barcasses dans lesquelles prirent place les compagnies des capitaines Bourdon et Hersens; leur mission était de remonter la rivière, d'atteindre et de lui ramener la Reine. Cet ordre répondait parfaitement au sentiment qui nous animait tous; autant par curiosité que par intérêt militaire nous voulions voir et capturer cette mystérieuse créature dont la volonté avait soulevé tous les peuples boughistes.

Ici se place un incident bien caractéristique, un de ces actes contre lesquels on s'élève en Europe, au nom des grands mots d'humanité et de civilisation.

Bourdon et Hersens avaient parcouru à force de rames plusieurs milles sur cette rivière silencieuse dont la vallée ressemblait à une vaste et grandiose solitude. Impossible de découvrir les traces de la fugitive; ils désespéraient du succès de leur mission...

Ils aperçurent successivement plusieurs dessus abandonnés; enfin, ils prirent terre devant une localité palissadée, plus importante que les autres, dans le but de recueillir des renseignements. Ils y trouvèrent une population inquiète et peu rassurante du reste, qui vivait là sous l'autorité d'une princesse cousine et tributaire de la Reine. Elle devait nécessairement pouvoir indiquer le refuge ou le chemin suivi par la souveraine; il s'agissait donc de la faire parler. Les officiers irrités, les soldats exaspérés voulurent forcer la princesse à révéler un secret que la persuasion ou la menace ne parvenait pas à arracher. Enfin, on fouetta cette femme; mais ce fut encore sans résultat!...

Aux colonies, en de pareils moments, quand une

poignée d'Européens ne doivent leur salut qu'à leur énergique ténacité, on se laisse entraîner à faire usage de ces procédés sommaires. Vus de loin, des actes de l'espèce passent en Europe pour des monstruosité; dans les dangereuses contrées de l'Inde, ce ne sont que des nécessités, dures il est vrai, mais souvent indispensables. Quand ces moyens réussissent, tout est bien; quand ils échouent, au contraire, on ne songe qu'à les blâmer à cause des dangers qui en résultent, et ces dangers sont la désaffection, l'animosité des populations et la défection des alliés. C'est ainsi qu'au retour de Bourdon et d'Hersens, quand la nouvelle de la scène que je viens de raconter se fut répandue parmi nos troupes, le roi de Goah et les princes auxiliaires menacèrent, séance tenante, le général Van Geen d'une rupture immédiate. Celui-ci fut obligé de prendre vis-à-vis des deux Krayns l'engagement formel d'infliger une sévère répression à Bourdon et à Hersens; il ne put calmer le ressentiment de nos alliés qu'avec beaucoup de peine.

La soumission de la Reine n'offrant aucune chance d'aboutir, le général prit le parti de réduire à néant la puissance de Boni par une dévastation complète qui dura plusieurs jours. Les troupes formées en petites colonnes parcouraient le pays et détruisaient tout ce qui aurait pu, dans la suite, aider ces audacieux corsaires, ces guerriers entreprenants, à reconstituer leurs forces.

De résistance sérieuse on n'en rencontrait plus nulle part; une vaste émigration semblait avoir fait le vide devant nous; tout ce pays, dont les sites admirables, les

splendides forêts, les nombreux et pittoresques dèssas font certainement une des plus belles contrées du globe, était désert. Une des premières pointes vers l'intérieur fut dirigée sur la ville de Boni, peu distante du kraton; elle était morne et silencieuse. Les hussards arrivèrent devant le temple; la grande porte en était ouverte, nous y entrâmes à cheval.

L'édifice, flanqué d'un minaret fort élevé, se composait d'une immense salle de forme ovale. Les fenêtres étroites ne laissaient pénétrer dans l'intérieur qu'une clarté indécise tamisée par de belles étoffes d'Orient. Au milieu de cette vaste rotonde était placée, sur un piédestal, une colossale vasque en porcelaine de Chine; les fantassins la frappant à coups de crosse la faisaient sonner comme une cloche sans pouvoir l'entamer; au-dessus de cette coupe gigantesque était suspendu un trapèze doré sur lequel perchait un perroquet sacré debout et immobile au milieu de cette scène de dévastation. Un peu plus loin, devant une chaire en bois sculpté, nous trouvions un guéridon supportant le plus fin et le plus délicieux service en porcelaine du Japon qui se puisse voir et un superbe kryss enrichi de pierreries; ces objets furent remis au général, lequel en fit don au musée de La Haye; à gauche de la chaire, sur un socle, était une statue de grandeur naturelle; dans le pénombre, on pouvait se croire, du moins, en face d'un marbre magnifique; je passais tout à côté de cette œuvre d'art sans y accorder la moindre attention, quand soudain derrière moi retentit un coup de pistolet; la statue roule de son piédestal jusque dans les jambes de mon cheval; le marbre n'était autre

qu'un prêtre bien vivant, vêtu de blanc, face livide, barbe blanche, tenant un poignard à la main; je me retournai vivement et comme je reprochais au hussard Vanden Ancker d'avoir inutilement brûlé la cervelle de ce vieillard inoffensif :

— Inoffensif, me répondit-il, pas tant que cela, il allait vous plonger son poignard dans les reins!...

Au fond du temple une grande et solide porte était fermée; les sapeurs l'enfoncèrent; nous découvrîmes alors, au delà de la mosquée, une longue perspective de galeries silencieuses, d'un aspect ravissant; c'étaient les sépultures des souverains de Boni. Rien de plus beau, de plus saisissant, de plus pittoresque...

Les tombes, rangées en files parallèles, étaient surmontées de dais sculptés en bois de yati desquels retombaient des draperies blanches, les unes en soie, les autres en fines étoffes de l'Inde. Chaque tombeau disparaissait sous les fleurs odorantes du mélati; l'air en était embaumé. A gauche de cette vaste et antique nécropole se dressait une haute muraille percée d'une seule et unique porte basse. Les fantassins qui y passèrent immédiatement vinrent nous dire qu'elle donnait dans un superbe magasin à poudre où d'innombrables barils anglais étaient rangés dans un ordre parfait.

Nos officiers hésitèrent à faire détruire de si curieux édifices; on s'en fut prévenir le général qui vint dès le lendemain admirer cet ancien temple bouddhiste, transformé en mosquée mahométane; Van Geen constata, avec cette gaité narquoise qui lui était familière, l'énorme quantité de munitions tombées en son pouvoir

et qui, par un singulier contraste, étaient précieusement conservées à côté des sépultures sacrées des Rois. Il réserva sa décision et fit faire bonne garde autour du temple.

Il ne voulait pas ordonner la destruction immédiate de ces édifices religieux ; des raisons politiques l'engageaient à se concerter préalablement à cet égard avec le roi de Goah.

En prolongeant son séjour à Boni, notre chef espérait qu'une circonstance fortuite le mettrait à même soit de capturer la Reine, soit de l'amener à négocier. Il en exprimait souvent l'espoir devant son entourage, et aux Krayns alliés. Un de ces derniers lui raconta alors que près de la rivière, dans un endroit très retiré, vivait une vieille devineresse jouissant d'une grande réputation et fréquemment consultée par les gens de la cour :

— Si le Touan bessar (général en chef) voulait s'en rapporter à la magicienne, disait-il, on apprendrait bien vite dans quelle retraite s'est réfugiée l'insaisissable souveraine. De plus, ajoutait le Krayn en s'adressant au général, vous pourriez savoir de source certaine ce que l'avenir vous réserve ; car la science de cette femme est surnaturelle, puisque ses prédictions lui sont inspirées par les caïmans sacrés de la Grande Rivière !

Pour toute une secte de Boughistes, en effet, les caïmans communiquent directement avec les esprits clairvoyants dont ils sont spécialement hantés. Il pouvait être utile de respecter ces superstitions passées à l'état de culte ; Van Geen le comprit. Essentiellement

sceptique et voltairien lui-même, je ne l'ai pourtant jamais vu discuter ni ridiculiser les convictions religieuses de personne; il avait à cet égard les traditions de libre indifférence de la grande époque révolutionnaire dont il était contemporain.

Ce fut avec une certaine pompe qu'il annonça pour le lendemain sa visite chez la devineresse; il se fit escorter par les hussards, et nous arrivâmes non loin du bord de la rivière, près d'une maison perchée sur pilotis. On hêla, et la magicienne parut. C'était un des types les plus réussis de vieille sorcière qu'il soit possible d'imaginer. Grande de taille, d'une maigreur fantastique, figure bronzée, yeux ardents et mobiles, peau tannée et ridée, longs cheveux gris épars sur ses épaules. Elle était vêtue d'une cabaie fond rouge, couverte de mille dessins bizarres; une ceinture d'étoffe, qui retenait ses vêtements au-dessous des hanches, était fermée par une grosse plaque d'argent.

Elle se campa résolument devant le général.

— Que me veut le Touan bessar? dit-elle.

— Parbleu, répondit Van Geen, tu vas me dire quand la reine de Boni voudra bien se soumettre!

La vieille remonta chez elle, et reparut bientôt tenant, d'une main, un tambourin et, de l'autre, quelques volailles. D'un geste elle invita le général à la suivre.

Nous mîmes pied à terre et la sorcière nous mena au bord de la rivière, devant une petite plage de coraux et de coquilles nacrées. Elle s'avança seule et se mit à frapper en cadence sur son tambourin. Deux, puis trois, puis six ou sept crocodiles énormes pous-

sèrent aussitôt la tête hors de l'eau; trois d'entre eux s'avancant un peu plus, s'arrêtèrent à quelques pas de la vieille, qui, après s'être recueillie, fit choix du plus grand qu'elle attira près d'elle, tandis que les deux autres demeuraient immobiles. Elle consulta le monstrueux oracle en lui caressant le museau sans qu'il fit mine d'ouvrir ses formidables mâchoires. Toute question de sorcellerie à part, quand on connaît la voracité du caïman, cet étrange spectacle était déjà assez curieux par lui-même. La vieille jeta ses volailles dans la gueule du monstre qui les croqua d'un coup de dent, et se tournant vers le général :

— Horreur et malédiction sur les Orang blandas, dit-elle, telles sont les paroles de l'oracle sacré, telles sont aussi celles de la Reine Aroe Datoe que tes yeux ne verront jamais et dont la retraite restera toujours mystérieuse pour toi...

— Silence, vieille folle! murmurait Van Geen, qui devait s'attendre du reste à cette réponse; pour ne pas demeurer sous le coup d'une déception qui pouvait impressionner les Krayns alliés, il bombarda la sorcière de questions plus lestes et plus libidineuses les unes que les autres; sur ce chapitre il était intarissable, et ce fut au milieu de l'hilarité de toute l'assistance que la devineresse scandalisée se réfugia dans son habitation.

Pendant que duraient nos courses à travers le territoire de Boni, de cruelles maladies commençaient à sévir parmi les troupes restées à Badjoui. Le colonel Cambier, chef d'état-major général, était atteint de fièvres mortelles; chaque jour, chaque heure même,

les ambulances de la flotte s'encombraient. Le général songea au départ; l'immobilité dans ces contrées brûlantes est plus redoutable que la marche, que les fatigues et que les combats.

On transporta à bord notre butin, ainsi qu'une centaine de belles pièces de bronze enlevées des remparts de Boni; les canons de fonte furent encloués, et l'embarquement des troupes commença successivement. Le général, resté à terre un des derniers, avait fini par ne conserver aucun espoir d'entamer de sérieuses négociations. Il prit alors un parti définitif; la colonne de Le Bron venait d'être signalée à petite distance; elle n'avait pas opéré sa jonction en temps utile, mais elle venait de parcourir 240 kilomètres dans un pays impossible; elle reçut l'ordre de retourner à Macassar à travers l'île en gagnant Maros, marche longue et pénible, mais qui devait s'effectuer dans les contrées saines de l'intérieur.

Les blessés et les malades furent installés dans le vaisseau hôpital; après quoi le kraton fut détruit de fond en comble; Badjoua et le fort furent brûlés jusqu'aux fondations; enfin, le général interrogea le roi de Goah :

— Faut-il respecter la mosquée et les tombeaux? lui dit-il.

— Quand les guerriers de Boni ont ravagé les États de mon père, répondit le Krayn, après un instant de réflexion, ils profanèrent la sépulture de mes ancêtres; le jour de la vengeance est venu!

Van Geen donna aussitôt l'ordre aux officiers d'artillerie de faire sauter la grande poudrière. Les mèches

furent déroulées et quelques heures après nous entendimes de nos vaisseaux une détonation formidable : mosquée, sépultures, édifices s'écroulaient dans un fracas abominable.

Il ne restait plus rien de cette puissance de Boni qui pouvait, disait-on, braver les plus énergiques efforts ; la mer des Célèbes fut ainsi délivrée de ces pirates redoutables qui en étaient la terreur depuis un trop grand nombre d'années.

Dix jours plus tard nous arrivions, après une heureuse traversée, en rade de Macassar.



VI

Expédition de Soupa. — La baie de Para. — Débarquement. — Siège de Soupa. — Combat de cavalerie. — Le drapeau d'Alita. — Prise de la ville. — Considérations sur l'emploi de la cavalerie. — Conditions de réussite dans la charge. — Combat à pied.

Toute la côte occidentale de l'île restait encore insoumise; il fallait absolument faire rentrer dans le devoir les différents princes qui y régnaient.

Songer à reprendre immédiatement les opérations était chose impossible; nos succès avaient été grands, mais nous avions trop souffert. Pendant six semaines, les troupes jouirent d'un repos bien mérité; la ville de Macassar était en fête. On célébrait par des réjouissances continuelles la victoire de Boni et la valeur de notre brave général.

Van Geen se laissait faire avec la meilleure grâce du monde; personne ne se méprenait sur la portée des manifestations auxquelles les autorités et le peuple s'associaient sans réserve. On célébrait le retour d'une expédition heureuse, mais on tenait également à constater avec un légitime orgueil que la puissance des Pays-Bas s'affermissait dans nos possessions en dépit des

efforts cachés de nos adversaires. Ce n'était pas, en effet, un médiocre résultat ; au sortir des guerres de l'Empire, la Grande-Bretagne était essentiellement militante ; ses grands hommes d'État n'avaient jamais songé à la politique de non-intervention, qui sera toujours pour l'Angleterre une cause de décadence.

On ne perdait cependant point son temps à Macassar durant le repos qui nous était accordé ; le général n'avait qu'un but : achever la pacification de l'île ; il envoya des émissaires aux deux principaux chefs de la révolte, le roi de Tenetta et le roi de Soupa. Le premier prêta l'oreille aux ouvertures du gouvernement et signa sa soumission. Le roi de Soupa, au contraire, resta sourd à toute proposition d'arrangement. Récalcitrant, obstiné, il s'était de tout temps montré hostile à la domination européenne. Souverain puissant, dépositaire d'un drapeau du Prophète, appelé le drapeau d'Alita, il avait une confiance illimitée dans ses forces et se croyait de taille à braver impunément l'autorité des Pays-Bas. Chef religieux autant que militaire, il disposait de nombreuses troupes, d'une formidable cavalerie, il fanatisait des populations déjà suffisamment guerrières par instinct et comptait, de plus, sur la résistance que pouvait offrir sa capitale, fortifiée avec soin.

En prévision des difficultés que présentait le siège de Soupa, le général avait reçu, de Java, de l'artillerie de fort calibre et des renforts d'infanterie. Quand le corps d'armée fut ainsi complété, que tous les renseignements sur les dispositions de l'ennemi furent parvenus au quartier général, nous reçûmes l'ordre de

nousembarquer; l'opération fut exécutée avec le même entrain que lors de notre départ pour Bonthein. A la promptitude imprimée à tous nos mouvements et à ceux de la flotte, on sentait de nouveau la main dirigeante de Van Geen. Rien ne donne de l'enthousiasme à une troupe comme l'énergie et la sûreté d'exécution de son chef.

Le corps expéditionnaire partant pour Soupa était plus fort encore que celui qui avait opéré contre Boni. Les colonnes de Le Bron et de Coehoorn y avaient été adjointes. De plus, le Krayn de Sidenring, vieux souverain très fidèle à la domination néerlandaise et dont les États confinent à ceux de Soupa, avait amené un nombreux corps d'auxiliaires. Le commandant de la cavalerie, M. Van Leusden, dut rester à Macassar; il lui était impossible de se remettre de fièvres pernicieuses contractées sous le climat perfide de Boni.

La flotte cingla vers le nord; quelques jours après, le *Javan* en tête, elle entra dans l'admirable baie de Para. On y pénètre par un canal encaissé entre d'immenses rochers, au pied desquels sont amassés d'énormes blocs de corail.

J'écoutais les conversations toujours si intéressantes des officiers de marine qui avaient parcouru le monde entier; comme nous, ils étaient saisis d'admiration à l'aspect de cette splendide rade et de cette merveilleuse passe, bornées de tous côtés par de grandioses montagnes et par les sites les plus pittoresques; mieux que nous, ils jugeaient par comparaison et n'hésitaient pas à déclarer combien la baie de Para peut rivaliser de beauté avec celle de Rio-Janeiro et celle de Naples. La

mer était pure, claire, profonde, et le ciel, qui se découpait sur des cimes d'un vert sombre, semblait plus lumineux que jamais. Nous nous demandions, en présence de ce spectacle inouï, comment la Providence pouvait tolérer qu'on vînt ainsi ravager un des plus beaux sites de l'univers.

La côte n'était pas défendue, et les vaisseaux de haut bord, pêle-mêle avec les plus petits navires, purent s'emboîser tout contre le rocher. Le débarquement fut très aisé, circonstance fort heureuse pour la mise à terre de notre matériel de siège.

Étant à une distance de deux ou trois milles en mer, nous avons vu de loin, dans la montagne, la ville de Soupa, détachant ses contours blanchâtres et ses remparts de pierre au milieu des tons verts de la végétation si puissante dont toute l'île est couverte.

L'artillerie débarqua de plein pied, et pendant que des reconnaissances, conduites par le colonel Van der Wyck et le capitaine Van Geen, s'aventuraient dans la montagne, on commença à hisser les pièces de gros calibre en haut des falaises.

On apprit bientôt que la ville était entourée d'une sorte de camp retranché; des ouvrages avancés et des redoutes couvraient le plateau, au centre duquel Soupa formait un vaste réduit. Ce plateau lui-même était hérissé de défenses accessoires, et nous sûmes par la suite ce qu'il en coûte à la cavalerie de se lancer dans les trous de loups et les borangs (chevaux de frise en bambous pointus et brûlés).

Les pièces de siège furent mises en batterie à mille pas environ des forts, sur une haute falaise, ce qui ne

fut pas une petite besogne; une partie de la flotte alla s'emboîser près de Sorang, de façon à croiser son feu avec celui de l'artillerie de terre. Une autre batterie de pièces de marine fut encore débarquée et servie par des matelots; elle faisait également converger son tir vers les deux grands ouvrages les plus rapprochés. L'infanterie fut massée en quatre colonnes destinées à donner l'assaut aux redoutes avancées, à mesure que le feu en serait éteint ¹.

Le colonel Gey soutenait le mouvement avec l'artillerie montée. La cavalerie était pour le moment massée à hauteur des réserves.

Le général, qui conduisait tous ces préparatifs avec une fiévreuse activité, donna l'ordre d'ouvrir le feu, et, aussitôt après, les échos de toutes ces montagnes dont nous ne cessions de contempler le splendide décor, retentirent d'un bruit formidable, qui se continua sans trêve pendant toutes les opérations du siège.

A la fin de la première journée, le feu d'une redoute que nous avions nommée le Jardin des Pisangs semblait très affaibli; les parapets, les palissades étaient criblés de projectiles; la possession de cet ouvrage devait nous livrer un premier accès dans les lignes de défense de l'ennemi; aussi nous attendions-nous à un assaut; vers le soir, en effet, du sommet de la colline qui masquait notre cavalerie, nous pouvions assister à l'attaque conduite par Coehoorn sous les ordres du général Bisschoff.

¹ Ces colonnes étaient placées sous les ordres du général Bisschoff et commandées par Le Bron, Coehoorn, De Bast et Sollewijn.

Tous les combats d'infanterie vus et écoutés de loin se ressemblent; c'est d'abord une fusillade nourrie, mais bientôt plus irrégulière; puis les tambours et les clairons donnant le signal de la charge; constatons, en passant, que le tambour, en ce moment-là, n'a point de rival. Viennent alors une clameur générale, les hourras, les cris confus, les coups de feu isolés, la cohue; enfin, le silence se rétablit peu à peu et le bruit des salves annonce ordinairement que l'affaire est terminée.

Un radieux soleil couchant dardait ses rayons obliques et enflammés sur un grand drapeau tricolore hissé au mât du fort; ses couleurs victorieuses vinrent nous apprendre que le Jardin des Pisangs était au pouvoir de Coehoorn.

Le général Van Geen bivaqua dans la redoute conquise; mais le lendemain au point du jour, nos troupes furent réveillées par une vive fusillade. Le roi de Soupa, sortant d'un fort voisin appelé le Tamarin, dirigeait contre nos positions nouvelles un vigoureux retour offensif.

Toutes nos batteries croisèrent leur feu contre sa colonne qui, précédée d'une nuée de tirailleurs, s'avancait en profitant des couverts qu'offraient une multitude de taillis et d'abatis.

Nous n'étions pas sans inquiétude sur le sort des troupes de Coehoorn, lesquelles attendaient l'ennemi derrière les remparts qu'elles lui avaient enlevés la veille; nous suivions d'un œil attentif les péripéties de cette lutte, quand nous vîmes Le Bron, par un mouvement tournant, se disposer à prendre en flanc l'attaque

des Boughistes. Au même instant le capitaine Van Geen vint, de la part de son père, donner l'ordre à la cavalerie de se porter aux allures les plus vives sur le flanc opposé de la colonne ennemie. Monter à cheval, rompre au galop fut l'affaire de quelques minutes; les cavaliers de Goah et les autres auxiliaires nous suivirent; nous contournâmes, par son revers, le fort que Coehoorn défendait et, au moment où nous débouchions à portée des Boughistes, après un train de 1,500 mètres parcourus au galop allongé, nous reçûmes une volée de coups de canon qui nous éprouva cruellement : l'artillerie de la place et celle des autres forts détachés nous tenaient dans leur champ de tir. Pour comble de mésaventure, nous nous engagions en même temps dans les borangs et les défenses accessoires. Il ne fallait pas songer à reculer, c'était déjà bien assez que de devoir ralentir notre marche dans un moment si dangereux; le meilleur abri que nous pussions trouver, c'était de pénétrer résolument dans les rangs de l'ennemi en l'abordant corps à corps.

Ce fut un rude combat, une mêlée dans laquelle on ne savait vraiment comment se reconnaître; nos chevaux, empêtrés dans les pointes de bambous, avaient les jarrets en sang; ils trébuchaient à chaque pas, on avait toutes les peines du monde à les manier.

Enfin, sous le triple effort de Coehoorn, de Le Bron et de notre charge, les Boughistes cédèrent le terrain et rentrèrent dans l'ouvrage au Tamarin, qui semblait être vigoureusement défendu par les gens d'Alita, dont le drapeau flottait sur le rempart.

Les guerriers d'Alita, gardiens fanatiques de l'éten-

dard du Prophète, formaient en quelque sorte une légion sacrée; ils habitaient la principauté d'Alita, voisine de Soupa, et étaient accourus les premiers se ranger sous les ordres du Krayn, leur suzerain.

Pendant toute cette seconde journée du siège, l'artillerie de terre, nos batteries montées, les fuséens, les mortiers, une nouvelle batterie de marine débarquée pendant la nuit, croisaient leur tir sur le fort du Tamarin, ainsi que sur une autre redoute fermée, qui nous menaçait vers la gauche.

Dans la soirée, ces deux ouvrages semblaient pulvérisés, leur artillerie ne donnait plus signe de vie. L'infanterie s'attendait à livrer un nouvel assaut; mais avant le coucher du soleil, nous vîmes disparaître le drapeau d'Alita; les Boughistes venaient d'abandonner leurs remparts qui, du reste, auraient été incapables de les abriter efficacement.

Des tirailleurs furent lancés dans la direction des deux redoutes, où ils pénétrèrent sans coup férir. Deux fortes colonnes les y suivirent aussitôt. Dès lors, en possession de trois ouvrages avancés, le général pouvait diriger ses efforts contre la ville elle-même.

Après notre charge du matin, il avait été impossible de nous ramener hors du rayon des lignes de défense; pendant le trajet que nous aurions dû parcourir, nos pertes eussent été aussi cruelles qu'inutiles. On trouva moyen d'abriter toute la cavalerie dans trois fourrés assez vastes, quelques enclos et plusieurs habitations à moitié démolies, dont les hussards, ayant mis pied à terre, gardaient la lisière et les approches. Il nous était enjoint de défendre à tout prix cette position; elle était

fort avantageuse, car si l'ennemi faisait mine de tenter encore une sortie, nous étions admirablement placés pour nous élancer sur le flanc de ses colonnes. Nous dûmes passer la nuit dans cette situation critique.

Le lendemain matin, les batteries de siège furent installées dans les ouvrages conquis ; sous la protection de leur feu, le général essaya de se rapprocher des défenses de Soupa, par un mouvement direct ; malgré l'entrain de nos troupes, il fallut y renoncer et les ramener dans leurs lignes de la veille.

Plus on s'approchait de Soupa, plus les défenses accessoires se multipliaient ; c'était un vrai labyrinthe dont les pionniers et les sapeurs d'infanterie ne pouvaient venir à bout.

En présence de difficultés si sérieuses, le général ordonna alors l'investissement complet et immédiat de la position ennemie. Des groupes énormes de cavaliers ravitaillaient la place et retournaient sans coup férir dans la montagne ; il fallait isoler la ville et cela le plus vite possible, car, selon les probabilités, le roi de Soupa, très tenace comme tout l'indiquait, n'avait pas encore quitté sa capitale ; chacun comprenait combien sa capture serait d'un immense effet moral. Deux colonnes d'infanterie, la cavalerie tout entière, prirent de nouvelles dispositions du côté opposé de la place et après une marche forcée qui dura toute la journée, l'investissement fut complété. A partir de cet instant, chaque succès partiel nous rapprochait plus sensiblement d'une solution définitive.

D'après les renseignements que donnaient les prisonniers, nous sûmes que le Krayn dirigeait lui-même

les opérations et que partout où un combat se livrait, il enflammait par sa présence le courage de ses guerriers; cette certitude augmentait singulièrement l'ardeur de nos troupes.

Le quatrième jour, qui devait me laisser un des plus beaux souvenirs de ma carrière, nous eûmes le pressentiment que le fanatique souverain, sentant se rétrécir le cercle qui l'étreignait, allait prendre un parti extrême; nous nous attendions à une violente attaque; nous pressentions qu'il essayerait de nous passer sur le ventre pour regagner ses montagnes. En effet, il sortit de la ville avec toutes ses forces disponibles et bientôt nous reconnûmes la direction probable de son effort; ses colonnes étaient nombreuses, bien armées et semblaient résolues à se frayer, coûte que coûte, un passage. Son infanterie marchait précédée d'un essaim de tirailleurs, manœuvrant de façon à tourner nos ailes et très habiles à se dissimuler; sa cavalerie s'avancait en arrière de la réserve d'infanterie; la tactique des cavaliers boughistes à Soupa comme à Sindjè consistait à marcher par groupes isolés, véritables échelons très maniables et qui, à un moment donné, passaient en première ligne pour charger en se déployant. Le général, immédiatement prévenu, vint lui-même examiner la situation. Il ordonna alors certains mouvements destinés à nous garantir contre cette sortie en masse qui, si elle était habilement repoussée, devait perdre sans retour les défenseurs de Soupa.

Ceux-ci s'étaient dirigés vers la partie la plus découverte du plateau, afin de pouvoir utiliser toute leur cavalerie. Leurs attaques impétueuses vinrent d'abord

se heurter à nos lignes d'infanterie qui les reçurent par un feu nourri. La ténacité, l'ardeur, la bravoure des Boughistes semblaient plus grandes encore que de coutume. Ces gens-là se faisaient tuer sur les baïonnettes de nos fantassins avec un incroyable mépris de la mort.

Le général suivait l'action de très près; il se tenait sur un escarpement dominant le centre de l'attaque ennemie. Notre cavalerie était massée un peu en arrière et à portée de ses ordres. Van Geen voyait très bien le roi de Soupa, menant lui-même ses guerriers à la charge et luttant avec un courage indomptable. Tout à coup ce prince, pour ranimer les siens, s'avança résolûment à la tête d'un nombreux groupe de cavaliers qui jusqu'alors étaient restés en réserve; une puissance surnaturelle semblait fanatiser ces hommes et leur vaillant chef. Le général, ne perdant pas de vue un seul de leurs mouvements, vit bientôt qu'au centre de cette troupe flottait le drapeau du Prophète, le drapeau d'Alita!...

L'apparition dans la plaine de cet étendard sacré était le signal certain d'un effort désespéré de l'ennemi; le coup d'œil de Van Geen ne lui fit pas défaut, il appela lui-même sa cavalerie; son animation était telle, qu'on le crut prêt à s'élancer en personne contre nos adversaires :

— Chargez, monsieur, cria-t-il à notre commandant, voilà le drapeau d'Alita, rapportez-le-moi, il me le faut!...

L'officier que nous avions à notre tête, homme de mérite pourtant, n'avait pas cette promptitude d'exé-

cution si nécessaire en de pareils moments; plusieurs nuits passées au bivouac avaient d'ailleurs altéré sa santé; je me souviens qu'il avait la figure littéralement rongée par les morsures de ces terribles moustiques de l'Inde, qui harcèlent parfois l'Européen sans trêve ni merci; il souffrait et était hors d'état de se montrer à la hauteur de la situation; au lieu d'agir résolument, il songea d'abord à examiner, et voulut voir de quoi il s'agissait; en un mot, il ne fut pas officier de cavalerie, il hésita...

Van Geen n'était pas homme à temporiser; hors de lui, bouillant de colère, j'e vis ce vieux soldat si brave me chercher du regard.

— Allons, allons, Lahure, me cria-t-il, sabrez-moi ces gaillards-là comme à Sindjè, et rapportez-moi le drapeau.

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'un formidable hurra poussé par tous nos hussards lui répondit, les trompettes sonnèrent la charge et tout notre détachement s'élança sur l'ennemi qui, loin de nous attendre de pied ferme, fondit sur nous ventre à terre.

Quel choc, quelle mêlée! Nos braves hussards se disputaient l'honneur d'enlever cet étendard de soie jaune monté sur une longue hampe et au milieu duquel se détachait un croissant d'or. On le voyait tour à tour flotter, paraître et disparaître dans la bagarre, passer de mains en mains, à mesure que ceux qui le portaient tombaient sous nos coups de sabre. Le feu de l'infanterie et de l'artillerie avait cessé de part et d'autre; toute l'action était concentrée dans ce combat de cavalerie livré en face des deux armées; nos adver-

saires défendaient leur précieuse relique avec une énergie surhumaine; enfin, au milieu d'un fracas de chevaux abattus, d'hommes s'étreignant à la gorge, je pus saisir l'étendard tant convoité et l'arracher des mains d'un farouche Macassar, qui ne le lâcha qu'après s'être fait écharper.

Cette lutte acharnée cessa bientôt, et après avoir donné encore aux Boughistes en retraite une furieuse poussée, je revins, entouré de ce qui restait de mes héroïques compagnons, tendre au général Van Geen ce fameux drapeau d'Alita qui était déposé au kraton depuis l'époque où les disciples d'Ali avaient converti les Indes à la religion du Prophète. Le général me sauta au cou et m'adressa sur le champ de bataille, en face de tous, des paroles dont j'ai toujours gardé le plus précieux et le plus reconnaissant souvenir.

— Depuis le commencement de la guerre, ajouta-t-il, j'ai demandé plusieurs fois au gouverneur général de Java votre brevet d'officier. Nous sommes loin de lui, votre nomination peut se faire attendre longtemps peut-être, trop longtemps en tous cas pour récompenser votre fait d'armes d'aujourd'hui. Moi, Van Geen, je ne veux pas tarder davantage, j'en prends la responsabilité; vous venez de gagner vos épaulettes; dès ce soir, vous êtes officier.

L'émotion qu'on éprouve en de pareils moments ne se retrace point; les années écoulées ne peuvent en effacer les grands souvenirs!

La prise du drapeau avait complètement démoralisé l'ennemi. La fusillade reprit cependant; mais elle masquait la retraite du Roi, qui rentrait dans Soupa, la

rage et le désespoir au cœur; ses meilleures troupes s'étaient bravement fait décimer.

Le général voulut profiter d'une situation réellement avantageuse et ne pas laisser aux défenseurs de Soupa le temps de se reconnaître; il fit avancer des troupes d'infanterie et de l'artillerie de campagne aussi près que possible; elles purent se maintenir dans cette nouvelle position, grâce à quelques tranchées creusées à la hâte. Du reste, la confusion en ville était telle, que le feu du rempart se ralentissait à chaque instant.

Les brèches, quoique imparfaites, semblaient assez praticables; on forma les colonnes d'assaut et, au moment où l'ordre était donné à nos batteries de redoubler leur feu pour préparer l'attaque décisive de l'infanterie, nous fûmes très étonnés de constater qu'un silence absolu, sur les remparts de la place, succédait au bruit incessant de l'artillerie; plus un coup de canon partant des murailles, plus de fumée le long des créneaux. Évidemment, il y avait du nouveau. En effet, un signal de paix fut hissé au sommet d'un redan, puis un parlementaire sortit de Soupa, apportant au quartier général la soumission du Roi qui se rendait à discrétion.

Le général Van Geen fut impitoyable pour ce prince qui, depuis de longues années, bravait trop hardiment la domination européenne.

Le roi de Soupa et ses deux frères furent transportés à Batavia, comme prisonniers d'État. La ville fut brûlée et la forteresse rasée jusqu'aux fondations.

Il fallut quelque temps à nos troupes pour anéantir toutes ces constructions de pierre. Nous étions fort

curieux de voir de près les ouvrages devant lesquels nous combattions depuis plusieurs jours. Le général, qui les visita en détail, fut aussi étonné des moyens de résistance dont l'ennemi disposait, que des travaux défensifs qu'il avait élevés. Des mains européennes avaient encore une fois passé par là.

Le corps de place était parfaitement régulier; rempart, fossés et chemins couverts palissadés, rien n'y manquait. Les embrasures, blindées en rondins de cocotiers, garantissaient parfaitement les artilleurs. Des tambours et des réduits intérieurs avaient même été construits en vue de prolonger la résistance.

Nos trophées furent nombreux; on embarqua une soixantaine de belles pièces de bronze et un grand nombre de fusils pris dans Soupa et dans les bentings avancés.

Cette nouvelle victoire couronna la campagne du général Van Geen aux Célèbes; désormais l'île entière pouvait être considérée comme pacifiée. Les prêtres d'Alita et tous les radjas de l'Ouest vinrent faire leur soumission; le général remercia les troupes dans un ordre du jour où il constata leur valeur, leur énergie et leur dévouement.

Les rois de Goah, de Sinderang et les pangerangs, qui commandaient les barissans auxiliaires, reçurent sur le champ de bataille les récompenses dues à leur fidélité et à leur courage.

J'eus l'occasion, à Soupa, de constater maintes difficultés que mon arme est appelée à surmonter; si j'en parle ici, c'est que les principes généraux qui régissent son emploi devant l'ennemi sont applicables

dans toutes les circonstances de la guerre et que les faits dignes d'être médités et consignés dans une campagne où la cavalerie ne compte qu'un effectif restreint sont identiques, au fond, à ceux qui peuvent être utilement observés lorsqu'il s'agit, comme dans les guerres européennes, d'un déploiement beaucoup plus considérable de troupes à cheval.

J'avais vu quelles sont les conséquences de l'indécision d'un chef. Nous avons abordé l'ennemi deux fois dans des conditions bien différentes; sur un sol hérissé d'obstacles et coupé de défenses accessoires, près de la redoute du Tamarin; puis, sur un terrain très favorable à la charge, le jour du combat contre la cavalerie d'Alita. Nous avons été obligés également de nous suffire à nous-mêmes en mettant pied à terre pour garder pendant vingt-quatre heures une position avantageuse située à hauteur des lignes de défense de l'ennemi.

C'est surtout dans la cavalerie que l'officier, le chef de tout grade, doit avoir ce don inné de savoir commander aux hommes; s'il ne le possède pas, sa présence devant la troupe ne sera pour lui et pour elle qu'un long martyre et pour la discipline un continuel danger. S'il est sympathique, au contraire, s'il monte bien à cheval, s'il a le caractère décidé, il électrisera, captivera le soldat par son entrain, sa dégainée, sa prestance, ses façons d'agir et de parler.

Dans notre arme, plus que dans toute autre, on peut affirmer que tant vaut le chef, tant vaut la troupe. Les mérites dont il doit faire preuve en campagne sont similaires de certaines qualités qu'il doit montrer en temps de paix; ces dernières font présager les

autres. La sûreté et la promptitude d'exécution peuvent compter parmi les plus précieuses; elles tiennent au caractère même de l'homme; celui qui est né pour louvoyer, qui cherche à passer à côté des responsabilités, n'est pas fait pour commander la cavalerie. La décision rapide devant un parti à prendre, l'adresse dans l'exécution, sont des dons naturels que l'expérience peut fortifier, mais non point créer chez celui qui en est privé. L'officier qui a fait la guerre dans les grades subalternes aura, sous ce rapport, acquis un bagage précieux et, pendant toute sa vie militaire, il sera très rare qu'on le trouve hésitant devant une difficulté quelconque.

L'une des qualités essentielles d'un chef dans la cavalerie, plus importante même peut être pendant la paix qu'en campagne, est de savoir s'imposer. En effet, l'instruction des troupes à cheval entraîne à de très rudes travaux qui seuls peuvent les maintenir dans l'état de vigueur physique et moral sans lequel elles n'ont point de valeur sérieuse. Or, parmi les hommes qui sont remués de la sorte, il y a forcément des militaires d'un certain âge ou d'un caractère moins allant, à qui cette vie active répugne; que font alors ces natures qui préfèrent les douceurs d'une existence plus commode? Elles se livrent à une opposition sourde, continue et absolument préjudiciable à la discipline d'abord, mais aussi à l'esprit d'entrain, qui est l'un des principaux éléments de force de la cavalerie. Qu'en résulte-t-il? C'est que cette arme, sous peine de décadence, doit être commandée, instruite par des hommes capables de faire taire la critique et d'imposer leurs idées envers et contre tous.

Je viens de dire que la façon dont nous avons opéré à Soupa avait fait naître en moi certaines réflexions concernant la manière dont il convient d'aborder l'ennemi. Quand arrive l'instant propice à son attaque, la cavalerie a tout avantage de se rapprocher de l'adversaire à l'allure la plus vive; elle doit savoir franchir au trot, puis au galop, mais toujours en bon ordre, la distance, si longue qu'elle soit, qui la sépare du point où son chef fait sonner la charge. Son succès dépend en grande partie de l'ordre qu'elle est capable de conserver dans ses rangs pendant cette course préparatoire et pendant le déploiement qui s'opère durant cette course même.

C'est par une instruction judicieuse, progressive, au moyen de laquelle on les remue autant que possible, que les troupes à cheval peuvent acquérir la vitesse, le fond, le calme, la souplesse dans les mouvements d'ensemble, sans lesquels la charge n'a guère de chances sérieuses de réussite. Cette instruction doit partir du dressage du cheval et de l'apprentissage de l'homme, pour arriver successivement, en passant par tous les degrés intermédiaires, aux manœuvres des grandes masses, lesquelles, si elles sont bien exercées, doivent être aussi maniables sous la volonté de leur chef qu'un cheval bien dressé l'est dans la main d'un cavalier habile.

Quand la cavalerie n'est pas rompue à ce point aux exigences de sa mission, elle ne présente aucune valeur et ne sera capable de rien de sérieux à la guerre.

Si, au contraire, elle est exercée avec ordre et vigueur, par des manœuvres souvent répétées et tou-

jours inspirées par le but essentiel à atteindre, on peut compter sur elle.

De nos jours, le service des troupes à cheval, *en dehors* du champ de bataille, a certainement une grande influence sur les opérations d'une armée; mais ce serait une erreur de croire que leur mission *sur* le champ de bataille est considérablement amoindrie. Une mauvaise cavalerie, seule, est celle qui ne saura point rendre de grands services les jours de combat. Des escadrons nombreux, maniables, restant toujours en pleine possession de leur calme, de leur aisance, de leur vigueur, ont leur rôle marqué dans les batailles de notre époque, où les grandes masses qu'on emploie impliquent certaines combinaisons tactiques, irréalisables sans la cavalerie. C'est par leur emploi qu'on passe souvent, en art militaire, des combinaisons stratégiques aux applications tactiques, et réciproquement.

Un général en chef peut, en effet, avoir à prolonger son front pour favoriser la jonction attendue d'un corps d'armée; il peut se trouver dans la nécessité d'attirer l'attention de l'ennemi sur un point du combat; de masquer la faiblesse d'une partie de sa ligne; de protéger un grand mouvement tournant; il ne le fera qu'imparfaitement s'il ne peut compter sur une cavalerie habile. Comment voudrait-on également profiter d'une faute de l'ennemi, d'une disjonction dans la continuité de ses lignes, si l'on n'a pas sous la main une cavalerie rapide, audacieuse et bien exercée? C'est au général en chef de savoir l'utiliser. Autant un homme de génie qui commande dans une bataille peut attendre de services et de sacrifices effi-

caces de la part de sa cavalerie, autant celle-ci doit pouvoir compter sur les inspirations d'un général en chef, capable de profiter des ressources immenses qu'elle lui offre.

Dans la poursuite ou dans la protection d'une retraite, personne ne songera jamais à disputer à la cavalerie un rôle prépondérant. Mais, si utiles que soient les troupes à cheval dans la poursuite et dans la retraite, si bien défini que soit leur rôle dans ces deux opérations, on peut cependant affirmer qu'elles n'y seront pas davantage à hauteur de la situation si elles ne possèdent le degré de force qu'elles ne peuvent acquérir que par une instruction où la méthode, la vigueur et l'intelligence se combinent à parts égales.

Le succès d'une charge dépend du savoir-faire des cavaliers qui la livrent et de l'habileté du chef qui la dirige.

Des cavaliers braves et aguerris, montant avec aisance des chevaux bien dressés et habitués aux allures allongées, aborderont toujours l'ennemi dans un ordre qui se rapproche, autant que possible, de la formation sur deux rangs.

Peu ou point de trainards, qui augmentent la profondeur; peu ou point d'intervalles dans la continuité du front.

Une mauvaise cavalerie, ne possédant qu'une instruction superficielle, est la seule qui, pendant la charge, crève ses rangs; c'est aussi la seule dont les cavaliers forment des groupes profonds, dont l'allure se ralentit et dont l'attaque est confuse et impuissante.

Telle est la pierre de touche de la valeur réelle des troupes à cheval.

Le chef qui commande la charge, s'il est habile, saura toujours faire en sorte que l'axe de son attaque ou le centre de son front suive une ligne droite qui le conduise sur le point où il veut diriger son principal effort. S'il prend mal ses mesures, la plus grande partie de sa ligne donnera dans le vide et se débandra; s'il choisit bien son moment, il saura éviter le choc front contre front, et abordera l'ennemi vers les parties faibles de ses flancs. De plus, il disposera ses forces de façon à appuyer ses ailes par un échelon intact, destiné à donner, peu d'instants après, l'attaque principale; c'est là un indispensable appoint offensif ou défensif qu'il faut savoir se ménager.

Il est bien rare que l'on puisse charger sur un sol uni, ferme et tout à fait dépourvu d'obstacles. Le moment opportun pour une attaque de cavalerie est tellement important à saisir, il se représente si peu quand on commet la faute de le laisser échapper, qu'il vaut mieux, en général et sans hésiter, profiter d'une occasion favorable où l'on est certain de faire un mal irréparable à l'ennemi, que de se laisser influencer par les conditions topographiques dans lesquelles on se trouve.

Il est cependant indispensable qu'un chef sache préalablement à quoi s'en tenir sur le terrain où il va s'aventurer. Est-ce à dire qu'il doive attendre jusqu'au moment de donner, pour envoyer devant son front quelques cavaliers en reconnaissance? Nullement. Agir de la sorte, c'est perdre du temps, c'est laisser passer l'instant propice, c'est annoncer maladroitement son attaque, c'est sacrifier inutilement la vie des hommes.

Un jour de combat, tout commandant de cavalerie

THE FIRST PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE

THE SECOND PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE THIRD PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE FOURTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE FIFTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE SIXTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE SEVENTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE EIGHTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE NINTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE TENTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE

THE ELEVENTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE TWELFTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE THIRTEENTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE FOURTEENTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE FIFTEENTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE SIXTEENTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE SEVENTEENTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE EIGHTEENTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE NINETEENTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE TWENTIETH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE

THE TWENTY-FIRST PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE TWENTY-SECOND PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE TWENTY-THIRD PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE TWENTY-FOURTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE TWENTY-FIFTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE TWENTY-SIXTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE TWENTY-SEVENTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE TWENTY-EIGHTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE TWENTY-NINTH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE
THE THIRTIETH PART OF THE
BOOK IS A HISTORY OF THE

nos munitions, notre matériel, nos subsistances; sous ce rapport, rien ne nous liait aux autres armes. Parmi nos cavaliers, un certain nombre d'hommes étaient exercés et outillés comme sapeurs. Enfin nos hussards et nos auxiliaires étaient parfaitement instruits à mettre pied à terre et à faire le coup de fusil, pendant un temps plus ou moins long. C'est là une opération toujours délicate, quelque habitude qu'on en ait. Ce n'est rien encore quand il ne s'agit que de combattre sur place; mais quand il faut, dans ce genre d'affaires, avancer ou reculer, la situation devient fort difficile et demande beaucoup d'expérience.

Une troupe de cavalerie qui met une partie de son monde à terre, se disloque en trois portions inégales : les combattants à pied, les gardiens des chevaux, la réserve à cheval.

Les chevaux de main sont de fort incommodes *impedimenta*. On peut, en général, calculer en moyenne le nombre des gardiens sur un homme pour maintenir trois chevaux, non compris celui qu'il monte¹.

Pendant les guerres de Java, où j'ai tant de fois occupé un dessa en attendant notre infanterie, l'expérience m'a démontré qu'avec un détachement de trois cents cavaliers, je pouvais mettre environ cent et quatre-vingts tirailleurs à pied, confier la garde des chevaux de main à soixante hommes, et avoir pour

¹ Cela dépend, du reste, de la docilité de la race; aux Indes, en Afrique, avec les chevaux des Célèbes ou les chevaux barbes, un cavalier peut, à proximité des coups de fusil, en tenir cinq ou six. S'il s'agit de chevaux anglais ou persans, par exemple, c'est tout différent et un gardien de trois chevaux aura déjà fort affaire.

réserve une troupe montée de cent et soixante sabres.

On a tout intérêt à donner toujours la même mission à des fractions composées à peu près des mêmes hommes ; c'est le moyen d'opérer avec promptitude et sécurité. Pour instruire les cavaliers au service spécial du combat à pied, il est bon de se borner à les initier aux seules opérations purement pratiques, qui sont la dispersion immédiate des tirailleurs, le feu, le ralliement et les mouvements combinés de la réserve montée pendant ces différentes périodes.

Pour la cavalerie, le combat à pied est une ressource précieuse en certaines circonstances ; elle doit pouvoir s'en servir sans hésiter et, par conséquent, y être bien exercée. Mais il ne faut jamais en faire abus ni perdre de vue que le cheval est le principal élément de force de cette arme ; on doit éviter, par conséquent, toute tendance aboutissant à faire de certaines troupes à cheval une infanterie montée.

L'emploi des tirailleurs à pied n'est qu'un ordre de combat exceptionnel, et non un mode régulier et fondamental d'attaque, il ne faut point l'oublier. Aussi, est-il permis de nier qu'il faille à une ligne de cavaliers démontés, faisant le coup de fusil, des soutiens et des réserves également à pied ; l'expérience me l'a souvent prouvé. On a tout intérêt, au contraire, à disposer sur la ligne du feu, tous les hommes, sans exception, à qui l'on fait mettre pied à terre, afin d'arriver au maximum possible de coups de fusil, puisque c'est pour obtenir certains avantages par l'intensité du feu, qu'on s'est résolu momentanément à mettre à terre une partie de

son monde et à disloquer la troupe. La formation des grandes bandes de tirailleurs est, pour l'infanterie, un ordre tactique très important, sinon le meilleur; les soutiens et les réserves lui sont indispensables dans l'attaque comme dans la défense. Quand il s'agit de cavaliers à pied, les conditions sont toutes différentes; leur mission consiste à garder momentanément un point important que la troupe à cheval a pu atteindre après une course rapide, audacieuse et dont elle veut assurer la possession à l'infanterie qui la suit; si l'on est forcé d'abandonner la position, on ne peut, ni on ne doit opérer la retraite d'après les procédés employés par l'infanterie; c'est en faisant remonter à cheval tout son monde qu'on assure le plus convenablement possible les mouvements rétrogrades.

Quand, me reportant à mes souvenirs déjà lointains des Indes, je compare nos travaux d'alors avec ceux qui sont à l'ordre du jour dans la cavalerie d'aujourd'hui, je m'aperçois une fois de plus qu'il n'y a rien d'essentiellement neuf dans les différentes missions de notre arme; le point capital pour elle est de ne pas se rouiller dans l'inaction. Les progrès de l'art de la guerre peuvent donner passagèrement plus d'importance, dans un sens ou dans l'autre, à l'action de la cavalerie; mais, en résumé, elle doit par son instruction se maintenir à la hauteur de tout ce qu'on peut attendre d'elle. Il suffirait que des troupes à cheval fussent uniquement préoccupées d'être très habiles dans le service couvrant, pour qu'un jour les circonstances les amenassent à montrer leur faiblesse comme cavalerie de bataille, et réciproquement.

Je me souviens qu'en 1863, je fus chargé de formuler un appendice à notre ordonnance de cavalerie; pénétré des idées que je viens de retracer sommairement, j'ai fait condenser dans cette réglementation complémentaire les principes essentiels de vitesse, de promptitude nécessaires aujourd'hui aux mouvements de notre arme; l'obligation de ne déployer qu'aux allures vives; les conditions qui assurent le succès de la charge, ainsi que ce qui est relatif aux combats à pied. A cette époque, il sembla aux yeux des hommes de peu d'expérience que j'exagérais bien des choses. Après la guerre de 1866, l'exagération parut moins grande; depuis celle de 1870, il faut bien reconnaître que mes idées d'alors sur l'instruction, l'emploi et l'action de la cavalerie sont seules valables, et qu'on les retrouve toutes, renforcées même, dans les préceptes émis par les généraux et les officiers les plus compétents¹.

¹ Bonie et von Smidt.



VII

Rentrée de l'expédition à Macassar. — Existence de l'officier aux Indes.
— Mes deux esclaves. — Mes hussards. — Départ du général Van
Geen et de son corps d'armée. — Le général Bisschoff. — La vie
indienne. — La ville de Macassar. — Projets d'excursions dans
l'intérieur des Célèbes.

L'escadre nous ramena à Macassar où le général Van Geen remit au général Bisschoff le gouvernement civil et militaire de l'île. Avant de reprendre la mer, il donna quelques jours de repos à son corps d'armée qui devait rentrer avec lui à Java; des forces suffisantes furent laissées aux Célèbes; dans le nombre se trouvait le détachement de hussards dont je conservai le commandement.

Ce fut après l'expédition de Soupa que commença pour moi cette vie tout exceptionnelle qui, aux Indes, entoure les officiers de tous grades d'une considération que l'on chercherait vainement à leur donner en Europe.

Aux Indes néerlandaises comme aux Indes anglaises il est d'usage de confier aux officiers des commandements plus étendus que ceux qui sont dévolus en

Europe à des militaires d'un grade égal. Bien souvent un officier supérieur conduit une expédition que l'on ferait diriger, sur le continent, par un général. C'est là une sorte de tradition qui remonte aux coutumes suivies par l'ancienne Compagnie des Indes; celle-ci, en effet, par raison d'économie, ne consultait souvent, quand il s'agissait d'aboutir par la force, que la valeur personnelle du chef en qui elle mettait sa confiance, sans avoir égard au grade dont il était revêtu.

Chaque officier supérieur ou subalterne est chargé, les trois quarts du temps, d'un commandement très important; les soldats européens ne forment que le noyau de la troupe; on y adjoint toujours, en campagne, de forts contingents alliés commandés par des indigènes de haut rang; aussi l'officier des Indes est-il, aux yeux de la population civile, des créoles et des Indiens, un véritable personnage. Les avantages qui lui sont accordés sont la juste récompense des responsabilités très grandes qui lui sont confiées et des services qu'il est appelé à rendre; le gouvernement ne fait rien pour diminuer son prestige ni l'importance de sa position; il lui accorde, indépendamment d'une grande considération, des appointements d'activité largement rétribués; une pension de retraite très forte et toutes les facilités possibles dans la vie matérielle.

A l'époque où je servais dans l'armée des Indes, l'officier était à même d'entretenir plusieurs esclaves à lui appartenant. Pendant l'expédition de Boni, le général Bisschoff, qui me montrait une grande affection, me fit don d'un esclave macassar, appelé Tenetta, du nom de sa ville natale; homme tranquille, soigneux, dévoué,

je ne me rappelle pas avoir jamais vu ce brave garçon me quitter un seul instant; je le retrouvais invariablement à mes côtés au plus fort d'une mêlée, avec cette même fidélité dont il me donnait des preuves continues durant mes voyages, ou en garnison.

A Soupa, j'achetai un autre esclave, mon intrépide Labaka. Caractère différent de Tenetta, il était cependant aussi dévoué que celui-ci; sa bravoure plus sauvage en faisait un guerrier terrible. A le voir dans l'intérieur de la maison, ou circulant près des chevaux dont je lui avais confié la surveillance, toujours modeste et soumis, ses grands yeux noirs timidement baissés, coiffé de son petit turban de coton jaune, on n'aurait jamais soupçonné l'homme que l'ardeur du combat enivrait au point d'en faire un des cavaliers les plus redoutables que j'aie vus; à Java, où il me suivit, je fus souvent obligé de tempérer son ardeur cruelle; je me souviens qu'un jour, lorsque je fis sonner le ralliement, après une chaude affaire où l'ennemi était commandé par les prêtres farouches de Dipo-Négoro, Labaka revint, secouant une tête de brandal dont il serrait convulsivement la chevelure dans sa denture éclatante. Labaka, devant l'ennemi, devenait une véritable furie; c'était un de ces hommes qui ne peuvent saisir la différence que la civilisation seule a tracée entre la bravoure et la cruauté.

Durant tout mon séjour aux Indes, ces deux fidèles serviteurs ne m'ont point quitté; à l'époque de mon retour en Europe, je remis à Tenetta et à Labaka leurs contrats, les récompensant ainsi par une émancipation définitive; je leur donnai également toutes les

facilités de rentrer dans leur pays natal. Leur libération ne leur fit qu'un médiocre plaisir.

— N'étions-nous pas mille fois plus heureux près d'un maître, dont nous avons été les fidèles serviteurs et les compagnons dévoués pendant tant d'années, de voyages, de combats et de dangers ! me disait alors le brave Labaka.

Abstraction faite de toute théorie philanthropique sur l'esclavage, Labaka n'avait-il pas raison ?

Pendant la campagne de Soupa, où j'avais obtenu le commandement des détachements de cavalerie, mes hussards ne dissimulaient pas leur joie de m'avoir à leur tête. Nous avons combattu côte à côte depuis notre premier départ de Macassar ; ils m'avaient secondé par leur dévouement et leur bravoure ; j'éprouvais une satisfaction sans égale de commander à de tels soldats ; Belges, Hollandais ou Français, ils semblaient fondus dans le même moule. Cavaliers accomplis, intelligents, aventureux, rompus à la vie de campagne, ils se riaient de tous les dangers, savaient se créer un bien-être réel dans des situations impossibles ; jamais il ne m'est arrivé de trouver en défaut un seul de ces braves garçons ; ils étaient âgés pour la plupart de trente à quarante ans ; à leurs qualités morales correspondaient une tournure physique, une allure martiale incomparables ; figures militaires, teints bronzés, c'étaient de véritables types prêts à tout entreprendre, toujours gais, toujours soumis. J'étais, et de beaucoup, le plus jeune d'entre eux ; mais comme ils m'avaient vu si souvent les conduire à l'ennemi, ces vieilles moustaches m'appelaient « *mon ancien* », ce dont je n'étais pas médio-

crement flatté, je l'avoue. Ce nom, qu'ils ne cessèrent jamais de me donner même dans les relations de service, exprimait, dans leur langage imagé, autant de respect que d'affection. Parmi ceux dont j'ai gardé le meilleur souvenir, je citerai quelques types d'une originalité tout à fait caractéristique.

Mon fourrier, M. de Foissac, qui avait servi comme officier dans l'armée française, était bien le plus charmant garçon qu'il soit possible d'imaginer. Exilé après la conspiration de la Rochelle, il était parti pour les Indes dont il ne put malheureusement supporter le climat; il y est mort peu de temps après mon départ des Célèbes. Je ne sais si sa famille habite encore le Béarn; mais je souhaite que ces lignes lui parviennent, afin qu'elle puisse y trouver un juste tribut d'éloges pour celui qui s'est toujours montré, par sa chevaleresque bravoure, digne du nom qu'il portait.

Gaudron, ancien chasseur de la garde, hussard dans mon détachement, un des cavaliers les plus braves et les plus dévoués que j'ai connus; il s'était improvisé mon architecte; à chaque étape, sa première occupation était de construire la baraque de l'« *ancien* ». Aussi, à peine arrivé, le voyais-je, souriant sous son énorme moustache rousse, s'avancer vers moi avec une désinvolture toute particulière pour me montrer l'édifice de bambous et de feuillages des tropiques qu'il venait de construire avec une dextérité surprenante.

Planchet, qui avait toujours son violon ficelé sur son porte-marteau; il ne manquait jamais, sitôt le bivouac installé et pendant notre premier repas, de donner la sérénade à l'« *ancien* ».

Cette fameuse sérénade réunissait invariablement tout le détachement; que de nuits tièdes et transparentes nous avons passées ainsi à la belle étoile en savourant le délicieux café préparé par Tenetta! Je n'ai jamais compris comment le violon miraculeux de Planchet échappait aux coups de lance et de kryss que son propriétaire était toujours le premier à braver.

Charlier, hussard luxembourgeois, un de mes plus habiles cavaliers, était un de ces hommes que rien n'arrête et qui entraînent le combat au delà du but, une de ces natures qu'il faut toujours modérer.

— Vous allez voir, mon « *ancien* », comment je vais les culbuter! me criait-il en brandissant ses armes, dès que nous prenions le galop. Dans une mêlée, devant Soupa, mon pauvre Charlier fut percé d'outre en outre par une lance qu'un Macassar lui passa littéralement au travers du corps; il continuait à gesticuler et à foncer sur l'ennemi avec cette énorme perche ballotant autour de sa taille comme un gigantesque balancier. Je le fis, malgré lui, conduire à l'ambulance où l'on réussit à extraire le bambou qui lui traversait les reins; le soir même je voulus avoir de ses nouvelles, mais ce fut impossible; il avait été embarqué sur le vaisseau-hôpital.

Vingt ans après, c'était à Bruxelles, je commandais les Guides; je vis arriver chez moi un grand gaillard, tournure de fermier des Ardennes, chapeau de paille, blouse blanche.

— Vous ne me reconnaissez pas? fit-il.

Il entr'ouvrit sa blouse, et je vis sur son habit la croix de l'ordre militaire de Guillaume, cette croix si enviée,

si respectée, que l'on n'obtient que sur le champ de bataille.

— Charlier? lui dis-je en reconnaissant alors sa bonne figure.

— Oui, c'est Charlier qui a voulu encore serrer la main de son « *ancien* »...

Griesen, un Frison aussi brave qu'adroit dans les reconnaissances; il flairait l'ennemi comme un vrai limier.

Rambour, né à Mons, dont il parlait le patois avec une constance sans pareille, un de ces hommes dont il ne faut que tempérer l'ardeur; il était à côté de moi dans les borangs de Soupa et à la prise du drapeau d'Alita. Rambour pointait à la manière des lanciers polonais en étendant le bras en arrière avant de lancer son coup; chaque fois, il perçait ainsi son ennemi de part en part, mais chaque fois aussi, sa lance se brisant, il était obligé alors de mettre le sabre à la main.

Renaud, mon trompette de prédilection, excellent cavalier, soldat d'une adresse incomparable dans les explorations, un vrai spécialiste au coup d'œil prompt et juste; tué à mes côtés à Tenetta.

Vanden Ancker, celui qui abattit le prêtre de Boni; un Hollandais dévoué, brave; caractère cruel; ne faisant jamais de quartier.

De tous ces braves qui servaient avec moi aux Célèbes, et pour lesquels j'ai toujours conservé autant d'affection que d'estime, peu sans doute survivent encore à l'heure qu'il est; mais je tiens à rendre ici un juste hommage à leur dévouement, à leur courage, que seuls peuvent apprécier ceux qui ont partagé cette vie

des Indes pleine de dangers et de véritable abnégation.

Il nous fut impossible de jouir plus de quinze jours d'un repos bien mérité cependant ; des nouvelles alarmantes arrivaient de Bornéo, de Sumatra et de Java ; bientôt un ordre du gouverneur général enjoignit au commandant en chef de se rendre avec toutes ses forces à Bornéo pour pacifier le littoral de cette possession, avant de rentrer à Java. Cette mission ne fut exécutée qu'à demi, car à peine débarqué à Banjer-massing, Van Geen trouva des dépêches lui prescrivant de rentrer le plus tôt possible à Sourabaya avec la plus grande partie de ses troupes. Les esprits étaient montés au dernier point dans toutes les provinces orientales de Java ; la population indigène de cette superbe colonie, de cette île si riche, si prospère, s'agitait sous les excitations du fanatisme ; tout faisait présager une rébellion opiniâtre, une guerre longue et meurtrière.

Le général Van Geen, suivi de son corps d'armée, quitta Bornéo en toute hâte pour faire voile vers Samarang et Sourabaya. Les vaisseaux sur lesquels étaient embarquées les troupes destinées à demeurer aux Célèbes, furent dirigés sur Macassar. En y débarquant, nous apprîmes que la paix n'y avait pas été troublée pendant notre courte absence.

Il ne m'était pas possible de présumer combien de mois ou d'années j'allais passer aux Célèbes ; l'imprévu est l'un des plus puissants attraits de la vie aux Indes ; c'est l'une des causes principales de la façon large dont on y mène l'existence. Onze mois plus tard seulement, je m'embarquai à mon tour pour Java ; ce

long séjour aux Célèbes devait me laisser des souvenirs aussi précieux que ceux de la campagne dont nous sortions; mais ils furent d'une nature toute différente.

Je m'installai au fort de Macassar dans d'excellentes conditions; j'habitai le pavillon destiné au commandant de la cavalerie; mes hussards occupèrent de jolies baraques de bambous, pittoresquement plantées sur les glacis, près de la plage.

Une grande intimité ne tarde jamais à s'établir entre les officiers de tous grades qui ont partagé de récents dangers. La distance invraisemblable qui sépare de l'Europe et dont on éprouve comme la sensation matérielle, a une influence marquée sur les relations qui s'établissent aux Indes; elles deviennent forcément plus cordiales; la nature grandiose au milieu de laquelle on vit relève les caractères et les idées; les amitiés s'épurent et grandissent, et quand on pense à l'Europe, c'est avec un sentiment mêlé de commisération et presque de pitié, que, du haut de ces superbes montagnes couvertes de forêts vierges, on jette par la pensée, au travers des mers, un regard sur cette fourmilière européenne où tant de gens, affairés, tracassant et tracassés, s'agitent dans un cadre mesquin. Que tous ceux qui ont vécu longtemps aux Indes disent si tel n'est point l'effet que leur produisait l'Europe quand ils y pensaient et, plus encore, quand ils l'ont revue.

La riante et originale ville de Macassar nous offrait des ressources de toute espèce, une société agréable et très intéressante : familles européennes, gens intelligents et cosmopolites qui avaient parcouru toutes les

contrées du globe; les habitations fastueuses des créoles nous offraient la plus franche et la plus cordiale hospitalité. Le cercle civil et militaire était pour nous le point de réunion de chaque jour. Enfin, la Résidence était le centre attractif autour duquel tous gravitaient. Le général Bisschoff, essentiellement capable, éclairé, sincère et bon, possédait toutes les qualités du chef qui sait se faire aimer et de l'homme du monde qui exerce une influence heureuse sur la société dont il est le personnage le plus élevé. Gouverneur calme, loyal, sage et ferme, il était bien le type du haut fonctionnaire, qui devait consolider les résultats obtenus par Van Geen et faire prospérer pendant la paix la domination affermie, par les succès de nos armes. Il aimait beaucoup les voyages et était grand appréciateur des beautés et des richesses du pays; passionné pour la chasse et les grandes excursions, il nous réservait des surprises et des plaisirs dont ne peuvent se faire une idée ceux qui de Londres en Italie, de Madrid à Pétersbourg, ne voient, somme toute, que les mêmes habits noirs, les mêmes robes à traîne, les mêmes diamants vrais ou faux, des uniformes constellés des mêmes décorations, de monotones chemins de fer, des hôtels identiques, une vie peu variée, des préoccupations et des idées qui, sans en avoir l'air, tournent toujours dans le même cercle.

L'aspect de Macassar est celui d'une ville hollandaise, avec ses maisons propres, ses rues alignées, ses jolis jardins, son port, son estacade, sa jetée, sa citadelle; c'est le type de la cité coloniale pouvant se résumer en deux mots : la forteresse à côté du comptoir. Près du

quartier européen s'étend le kampong chinois, et de l'autre côté, le quartier boughiste ou indigène. Le marché qui se tient sur la place d'armes près du port, amène à Macassar des gens de l'intérieur de l'île vendant le tripan, les salanganes, mets favoris des Chinois et qui partent à plein chargement à bord des jonques, pour le Céleste Empire; on y fait également commerce de dingding et d'un tas de curiosités plus bizarres les unes que les autres : singes à faces bleues, serpents verts apprivoisés, oiseaux de paradis, et que sais-je encore ! Par-ci par-là, un diamant de Golconde, des pierres fines d'une beauté surprenante, font leur apparition dans le toko de quelque gros Chinois à lunettes, lequel ne tarde guère à les caser contre de belles et bonnes piastres d'or, dans l'écrin d'une jolie créole.

Devant la ville se développe la rade où chaque soir nous pouvions contempler les fantastiques colorations au milieu desquelles se couche le soleil des tropiques descendant perpendiculairement du zénith pour disparaître derrière quelques jolis îlots, formant le fond de ce décor dont les aspects lumineux variaient sans cesse. Parmi ces îles, les unes sont habitées, toutes sont couvertes d'une végétation exubérante. Nous nous y rendions souvent; c'était un but de promenade. Singulières excursions pendant lesquelles les hôtes féroces qui peuplent les profondeurs de ces mers lointaines, attestent parfois leur désagréable voisinage. La barque qui nous portait un jour, filait joyeusement; un de mes amis, le lieutenant Zeithof, se retournant brusquement pour céder sa

place à une dame, glissa et, pendant quelques secondes, un des ses pieds effleura la surface de l'eau; il n'en fallait pas davantage à un énorme caïman pour saisir cette proie; le pauvre garçon, arraché de l'embarcation, poussa un cri et disparut sans qu'il fût possible de lui porter secours.

Cette scène tragique était une rude leçon pour les amateurs de plaisirs nautiques; ce qui n'empêchait pas que, chaque soir, on voyait filer de mystérieuses nacelles allant rôder autour d'une charmante résidence de la côte, habitée par un seigneur des environs de Macassar, et dont les hautes murailles étaient baignées par les flots. Si frêles que fussent les esquifs, ils ne pouvaient aborder le pied des murs, lesquels étaient bâtis sur des rochers en aiguilles d'un accès fort difficile. Pour arriver aux fenêtres basses de la Résidence, les imprudents qui choisissaient ce chemin détourné pour pénétrer chez le nabab, étaient obligés d'amarer leurs barques à la première pointe de corail venue, et de franchir à la nage une distance de quelques brasses. Quel pouvait donc être, se demandait-on, l'attrait puissant qui leur faisait braver ainsi tous les crocodiles de la rade? On s'en rendit compte quand on sut que les fenêtres du palais donnant du côté de la mer étaient celles du harem!...

Tout était surprise et étonnement pour l'Européen qui passait sans transition d'une garnison des Pays-Bas au milieu des étrangetés de la vie des Célèbes. Les nouveaux débarqués avaient grande peine à reconnaître en nous des camarades, des compatriotes, tellement nous étions devenus Indiens par les habitudes,

les idées, les allures, le costume, et par notre langage lui-même.

Nos habitations, meublées à l'indienne, étaient de véritables fouillis de bibelots exotiques. Devant la porte des uns, un énorme orang-outang était enchaîné; d'autres collectionnaient des cacatoès, des colibris et les mille variétés d'oiseaux rares dont l'île abonde; d'autres encore apprivoisaient des serpents, imitant en cela les Chinois du kampong pour qui le boa est un fétiche.

Dans chaque toko, appartenant à un natif du Céleste Empire, un énorme serpent, enroulé dans les charpentes du plafond, se déroulait de temps à autre pour réclamer sa part dans le dîner des maîtres.

Je me souviens de la stupéfaction d'un brave officier, le major Hoff, débarquant directement d'Europe et nous trouvant pour ainsi dire métamorphosés en Macassars de naissance; des marchands indigènes nous avaient vendu alors d'admirables petits serpents verts, complètement inoffensifs et dont les écailles fraîches étaient d'un contact agréable; nous portions ces charmants reptiles en guise de bracelets.

— Comme il est bien imité, me disait le major, lorsque je lui tendis la main; quelles superbes émeraudes!...

Il n'avait pas achevé lorsqu'une petite langue frétil-lante vint lui prouver que le bracelet était bel et bien vivant; j'eus toutes les peines du monde à rassurer le nouvel arrivé qui criait trop haut et trop sérieusement, à la mauvaise plaisanterie!

Nos expéditions à l'intérieur de l'île nous avaient donné un aperçu des beautés extraordinaires de cette

étrange contrée. Mais jamais il ne nous avait été permis d'y pénétrer complètement et de la parcourir en tous sens. Nous en avions le plus vif désir, car les récits qu'on nous en faisait surexcitaient au plus haut point notre curiosité.

Les Célèbes sont bien loin d'être civilisées, cultivées et sillonnées de communications comme Java. La nature y est plus vierge, plus grandiose; l'Européen plus rare, les solitudes plus vastes, les mœurs indiennes plus primitives, plus intactes.

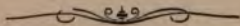
Les Radjas et les Krayns du pays gouvernent leurs principautés en vrais despotes féodaux, et ne sont tenus qu'au paiement exact de leur redevance. On ne cultive aux Célèbes que le riz et la canne à sucre nécessaires à l'alimentation de la population; défense absolue est faite de récolter les épices dont le monopole exclusif est réservé à l'archipel des Moluques; pour ne point faire baisser sur le marché européen le prix de vente des denrées coloniales, le gouvernement fait arracher aux Célèbes les plantes à indigo, les muscadiers, les poivriers, etc., qui y croissent miraculeusement. Le commerce porte sur les bois rares, les salanganes et le tripan.

La population vit de la chasse et de la pêche; cette existence est tout à fait dans les goûts d'une race dont les caractères distinctifs dénotent une ancienneté et une noblesse bien supérieures à celles de la plupart des peuples de l'Archipel. Chez le Macassar, la passion du cheval et des armes est innée, ses penchants prouvent qu'il appartient à l'une des branches les plus distinguées de la famille humaine; rien de vulgaire

dans l'aspect, dans les traits mâles et fiers de ces superbes cavaliers si hautains sous leurs brillantes cottes de mailles; rien d'abâtardi ni de lourd dans les formes sveltes et élancées, dans les attaches délicates, la structure fine et souple de leurs femmes.

Nous étions anxieux de voir de près la vie intime de ces Krayns dont on nous vantait les intérieurs aussi originaux que fastueux; on nous racontait des merveilles de leurs chasses au gros gibier dans lesquelles on courait à la fois le buffle, le cerf et les chevaux sauvages. Nous désirions aussi entreprendre quelques voyages vers ces forêts vierges sans fin, vers des grottes dont on nous dépeignait la beauté et dans lesquelles on circulait, disait-on, pendant plusieurs jours; puis c'étaient des cascades vertigineuses dont on nous décrivait l'étonnant spectacle; des rivières pleines de crocodiles et de caïmans qu'on nous promettait de parcourir sur de légers lipa-lipas, frêles esquifs construits pour ne porter que le chasseur et le rameur.

Le général Bisschoff qui, par goût, était un touriste accompli, un chasseur intrépide, un observateur érudit, voulait ne pas perdre de temps et profiter de son séjour aux Célèbes pour explorer en tous sens cette île dont l'intérieur immense et les ressources splendides étaient et sont encore, à l'heure qu'il est, un mystère pour la plupart des Européens.



VIII

Excursion chez le Krayn de Toeradja. — Préparatifs de chasse et de voyage. — Visite aux grottes. — La cascade. — Colibris et oiseaux-mouches. — Trois jours de marche en pays désert. — Le chasseur indien. — Notre arrivée au Kraton. — Présentation à la Radenayo. — Les femmes de la cour. — Existence des femmes aux Indes.

M. de Siso, qui habitait à Lozary, près de Macassar, une résidence princière, était en relation avec tous les Radjas de l'intérieur, sur lesquels il exerçait une très grande influence; il connaissait aussi tous les créoles, les riches propriétaires de l'île, et vivait dans l'intimité des officiers, auxquels il donnait des fêtes charmantes. Le général Bisschoff lui témoignait beaucoup d'affection et de bienveillance; aussi ce riche colon se mit-il entièrement à la disposition du gouverneur pour organiser des voyages, des excursions, et prit-il ses mesures pour s'entendre avec différents Krayns au sujet des chasses auxquelles le général désirait tout spécialement prendre une large part. Grâce à M. de Siso, nous pénétrâmes dans les parties reculées des Célèbes et où jamais Européen n'avait posé le pied.

La première invitation fut adressée au gouverneur par un Krayn de Toeradja. Avant de décrire les curieuses particularités de notre voyage, il est bon d'expliquer les préparatifs nécessités par ces importants déplacements et par les usages du pays.

Ordinairement, les Krayns informaient assez longtemps d'avance qu'une chasse serait donnée en l'honneur du général; ils en indiquaient la date précise, laissant à ce dernier le choix de ses invités, qui se recrutaient non seulement parmi les personnes auxquelles on voulait réserver le plaisir d'assister à ces excursions uniques dans leur genre, mais surtout parmi celles dont les chevaux et le matériel pouvaient résister à des voyages qui, franchement, ressemblaient à des campagnes.

Le général Bisschoff m'avait chargé de l'organisation complète de ses équipages de chasse et de campement.

Rien n'étant plus commode et plus rationnel que d'adopter, autant que possible en pareil cas, les usages du pays qu'on habite, nous portions, pour nos pérégrinations lointaines, un costume à peu près indien. Nous éprouvions un véritable agrément à chevaucher revêtus de nos légers vestons de soie ou de coton bariolés, et coiffés du petit chapeau macassar.

Nous parcourions les étapes du voyage sur nos meilleurs chevaux de selle, tandis que nous nous faisons suivre par nos chevaux de chasse.

Aux Célèbes, le cheval que l'on monte pour courir le gros gibier doit présenter certaines qualités sur lesquelles je reviendrai; on lui coupe la crinière en brosse; on le conduit au moyen d'un bridon ayant une

forme particulière et dont le mors, au lieu d'être lisse, est hérissé de petites pointes d'acier; la rêne du bridon, faite de rotins tordus, est rigide; le cavalier en fixe l'extrémité dans la brosse de la crinière, de manière à se conserver la liberté des mains. Pour donner plus ou moins de « rassemblé » au cheval, il suffit de planter la rêne plus ou moins haut sur l'encolure; une forte et épaisse natte de jones colorés forme la selle, qui est assujettie par un simple surfaix.

Le chasseur est armé d'une lance courte et d'un kléban qu'il porte à la ceinture; l'extrémité inférieure de la lance se termine par un sabot de corne, fendu dans le sens de la longueur; le bout d'un solide lacet de quatre ou cinq mètres, terminé par un large nœud coulant, est engagé dans cette fente; l'autre bout en est fixé à un anneau placé au côté droit du mors de bridon.

Le cavalier qui poursuit le gibier, cerf ou korbauw¹, galope de manière à donner sa droite à la bête; il tient sa lance renversée, le sabot en avant; quand il arrive à bonne portée, il jette le lacet aux cornes et, le nœud ayant pris, il dégage par un léger choc le bout de la corde hors du sabot de la lance; à partir de ce moment, le gibier et le cheval sont liés. Ce dernier, s'il est bien dressé à ce genre de chasse, ne manque jamais, aussitôt qu'il sent tendu le lacet, de donner un vigoureux coup de tête à gauche; le cerf, qui bondit à toute vitesse, est alors renversé instantanément; le cavalier profite du moment pour le tuer à coups de lance ou de kléban.

¹ Buffle.

Quand on poursuit le buffle, dont le poids est beaucoup plus considérable que celui du cerf, l'opération devient plus difficile et plus dangereuse; l'animal entraîne souvent le cheval et le cavalier; on est obligé de jeter le lacet de manière à tenir le korbauw à très courte distance, afin de pouvoir le tuer à coups de lance pendant qu'on galope à ses côtés.

Les personnes qui préfèrent la chasse à tir se munissent d'excellentes armes anglaises offrant seules une sécurité réelle; on emploie généralement des carabines à canon lisse, et l'on se sert, comme projectiles, de lingots allongés présentant une plus grande masse pour un petit calibre; dans ces conditions, avec une bonne charge, le lingot acquiert une grande pénétration et une justesse suffisante; car, en se comprimant de lui-même, il se comporte à la manière d'une balle forcée.

Il nous fallait parcourir dix étapes pour arriver dans les domaines du Krayn de Toeradja; inutile de songer à s'abriter, se loger et se nourrir chez les habitants pendant le voyage; nos chevaux de bât devaient donc être chargés de tout le matériel de campement et des subsistances nécessaires; quelque sobres de bagages que fussent les invités, notre convoi n'en n'était pas moins considérable et demandait à être soigneusement organisé. J'en confiais la garde et le commandement à un mandour (chef des coolies), auquel je donnais l'ordre de partir chaque matin avant l'aube, avec tout son monde, son train et son escorte. Je lui indiquais l'endroit approximatif de notre halte du soir, et cet homme, très habile dans son métier, nous recevait, à notre arrivée à l'étape, dans un bivouac com-

plètement installé, les tentes dressées et le dîner servi.

Deux jours après notre départ de Macassar, nous nous étions déjà éloignés des régions fréquentées de la côte, et nous traversions un pays admirable, n'ayant souvent pour nous diriger que l'usage de la boussole. Nous passions par une succession de vallons séparés par des collines élevées, véritables dômes de verdure qui s'étagaient à perte de vue et dont les sommets se rapprochaient d'un horizon de hautes montagnes, découpant leurs crêtes sur ce ciel lumineux dont rien ne peut rendre les aspects variés, chauds et colorés.

Nous traversions de paisibles dèssas, endormis sous l'ombre des bananiers; nous franchissions à gué des cours d'eau limpides, serpentant au milieu de verdoyantes vallées dont les parties basses présentaient un véritable fouillis de allang-allang et de lianes, au milieu duquel nous avions toutes les peines du monde à nous frayer un passage.

On pénétrait alors dans les forêts vierges dont l'aspect, bien plus grandiose qu'à Java, nous ménageait des surprises de tout genre. En suivant les sentiers battus par le pied seul du cerf et du buffle, les feuillages grandioses des mangliers, des yatis, des tamarins, des fougères géantes et des orchidées, nous dérobaient complètement la vue du ciel. Dans cette pénombre, au milieu de cette atmosphère humide, chaude et odorante, que de fleurs extraordinaires, que de grappes de fruits bizarres et inconnus, que de parfums subtils et pénétrants!

Sous ces voûtes de verdure, qui semblaient supportées par des troncs d'arbres vingt fois séculaires

derrière lesquels un homme à cheval se dissimulait tout entier, des myriades de cacatoès, d'oiseaux au plumage doré et argenté s'envolaient à notre approche. Parfois, pendant toute une journée de marche en forêt, nous étions escortés par de véritables troupes de mandrilles et de singes, sautant de branches en branches sans jamais toucher terre, et se livrant à la plus désopilante des gymnastiques; d'autres fois, sur des versants non boisés, où les plantes grasses aux feuilles immenses et baroques recouvraient le sol d'un épais tapis vert, on apercevait, circulant entre de gigantesques cocotiers, quelques vieux oranges-outangs à barbe blanche, véritables hommes des bois, grands comme un enfant de quinze ans, et qui, ma foi, ne font pas toujours mine de battre en retraite; ces singuliers êtres ont une façon de regarder l'homme avec un étonnement mêlé de stupidité; mais ils changent complètement d'attitude, par exemple, à la vue d'une femme!

Les indigènes qui nous accompagnaient nous montraient dans la forêt vierge les arbres empoisonnés, dans lesquels les Boughistes plantent leurs zagaies et leurs lances; aucune terre du monde ne produit de plus terribles poisons végétaux; en campagne, les souffrances de nos pauvres blessés nous en disaient long à cet égard.

Point de tigres aux Célèbes; ce fait a une importance majeure; inutile d'insister sur la sécurité et l'agrément qu'en éprouvent les voyageurs, les colons et les cultivateurs. Il n'en est pas de même à Java, où toutes les variétés de ces féroces habitants des forêts, depuis le tigre royal jusqu'à la panthère noire, obli-

gent l'homme à se tenir perpétuellement sur le qui-vive.

Après quatre journées de marche, pendant lesquelles le décor qui nous entourait se transformait d'heure en heure, la contrée changea d'aspect. Certaines parties de l'île présentent des sites particuliers aux terrains remués jadis par des convulsions volcaniques ; nous abordions ces régions en nous dirigeant vers des grottes naturelles que nous désirions visiter chemin faisant ; il nous était donné de pouvoir contempler des curiosités échappant aux voyageurs qui ne visitent généralement que le littoral des îles de la Malaisie ; aussi ne voulions-nous point en négliger une seule.

Nous suivions les bords d'une rivière dont le cours, lent et majestueux, serpente sur un plateau élevé ; là, le sol se tourmente insensiblement et devient bientôt coupé en tous sens par des anfractuosités énormes qui n'ont d'autres causes que des soulèvements souterrains ; parvenus à un détour brusque de la rivière, nous nous trouvâmes en face d'une gigantesque muraille de basalte noire dans laquelle les eaux limpides pénètrent par une crevasse verticale dont les parois se réunissent à une centaine de pieds au-dessus du sol. Nous mettons pied à terre et nous entrons dans le gouffre, accompagnés par des habitants d'un dessa voisin qui nous servent de guides et portent des torches ; cette fantastique promenade aux flambeaux se prolonge dans des salles d'une hauteur énorme, où les stalactites mesurent les dimensions des plus gros pilastres de nos églises gothiques. Des renards volants qui vivent dans ces mystérieuses solitudes, se détachent du rocher et

viennent affolés s'abattre sur nous, éteignant çà et là les falots dont la clarté les attire. Leurs grandes ailes fourchues et cornées battent l'air en tous sens; si l'une d'elles est trouée par un simple plomb de chasse, la bête tombe subitement comme une voile de navire traversée par un boulet.

Après avoir marché assez longtemps au bord du torrent, l'étroit chemin qui sépare son lit de la paroi du roc se retrécit et disparaît; là, des barques nous attendent, et nous naviguons tantôt sous de véritables tunnels, tantôt dans de grands espaces souterrains où la rivière s'élargit et où son courant se ralentit pendant un trajet de deux ou trois cents mètres; c'est une continuelle et fan'astique féerie.

Bientôt nous commençons cependant à voir pâlir la leur rouge des falots; c'est le premier rayonnement de la lumière céleste qui reparait à nos yeux, et pourtant nous sommes encore loin de nous retrouver sous les rayons ardents du soleil dont nous désirons vivement ressentir la bienfaisante chaleur, pour nous remettre de la fraîcheur un peu accentuée qui nous environne depuis plusieurs heures.

La vitesse du courant devenant plus que rapide, les Indiens nous font prendre terre, et c'est à pied que nous continuons notre marche; nous remarquons que les vestiges d'une végétation incolore, humide, commencent à nous entourer. Enfin, nous nous rapprochons de l'issue de ces grottes immenses, et le ciel éblouissant, radieux, nous apparaît sous la courbe irrégulière d'une voûte naturelle dont l'arête est frangée de luxuriantes fougères.

Une chose nous surprend cependant ; c'est que, dans l'ouverture lumineuse qui se dessine au loin devant nous, on ne distingue point d'horizon terrestre.

L'explication de ce fait se produit d'elle-même ; en sortant de la dernière salle souterraine, nous nous apercevons que l'ouverture, par laquelle nous devons déboucher, est située à plus de cent mètres au-dessus d'une vallée immense dont le coup d'œil est féérique. Le rocher, au sommet duquel nous nous trouvons, domine toute la contrée ; il se dresse à pic dans toute sa hauteur et la rivière, s'échappant des flancs de la montagne, se précipite dans l'abîme en formant une cascade immense dont la nappe, poussée par la vitesse acquise, s'éloigne considérablement de cette colossale muraille naturelle.

Pour descendre dans la plaine, dont les bouquets d'arbres nous paraissaient à peine grands comme des arbustes, et pour nous retrouver au bord de la rivière dont le lit tranquille serpentait comme un ruban argenté dans la verdure ensoleillée, nos guides nous conduisent par des sentiers de chèvres qui nous éloignent insensiblement du pied de la cascade. Après une suite interminable de zig-zags, nous cessons enfin de descendre et nous prenons la direction d'un dessa situé près de l'endroit où la rivière rentre dans son lit régulier.

Là, un spectacle singulier nous attend. Pendant sa chute, la nappe d'eau cesse de conserver sa cohésion liquide, et c'est en poussière qu'elle touche terre. Le vent qui chasse de côté et d'autre cette pluie continuelle, le soleil qui la rend littéralement tiède,

parce que le rocher immense en réfléchit les rayons caloriques, produisent dans les environs de la chute d'incroyables phénomènes de végétations.

Un gros jet de bananier, semblable à un énorme pain de sucre vert tendre et qui sortait à peine du sol au moment où nous commencions notre repas du soir, avait deux pieds de haut après notre souper; le lendemain matin, au moment de replier notre bivouac, le bananier, devenu arbre, déroulait des feuilles immenses, semblables à celles dont nos coolies se faisaient habituellement un lit frais et confortable.

Avant notre départ, les habitants de cet étrange coin de terre nous firent remarquer l'arc en ciel qui accompagne le lever du jour et qui est produit par les rayons obliques du soleil se jouant dans la poussière liquide de la cascade. Notre curiosité nous porta à nous rendre au pied même du rocher qui est séparé du point de chute des eaux par une distance de plus de cent mètres. On a toutes les peines du monde à pouvoir avancer dans cet intervalle, tant sont inextricables les plantes grimpantes, les lianes et les fougères qui y poussent en fouillis comme dans une serre fantastique, sous une chaleur aqueuse au milieu de laquelle on se sent étouffer; tout au plus avions-nous le temps d'admirer les fleurs énormes et merveilleuses qui ne peuvent vivre que dans les conditions exceptionnelles qui les y font naître; toutes, elles se fanent le jour même qui les voit éclore.

Dans cet air humide et suffocant, d'in vraisemblables papillons prennent leurs ébats; leurs ailes diaprées, grandes et flexibles comme d'énormes feuilles

de papier, projettent de larges ombres, vacillantes et irrégulières comme leur vol.

Autour des arbustes aux branches fines et déliées, on voit aussi sautiller, plutôt que voltiger, toute la race si curieuse des oiseaux-mouches. Ils sont attirés là par les myriades de moucherous qui vivent dans cette transparente poussière d'eau tiède.

Le plumage éclatant des colibris et leur taille microscopique les font ressembler à autant de pierres précieuses qui sillonnent de leurs reflets multicolores l'atmosphère chargée de lumière et de vapeur bleuâtre. Les plus curieux sont tellement exigus qu'ils ressemblent plutôt à de gros insectes qu'à de véritables oiseaux, dont ils ont cependant la tête, le bec et les ailes. Il y en a de si petits et dont le plumage nacré a des reflets si brillants, qu'on en fait des bijoux en les écrasant sous un cabochon de cristal de roche.

Lorsque j'arrivai aux Célèbes avec l'escorte du baron Van der Capellen, je me souviens que le Krayn de Kelisson offrit parmi les présents destinés à la baronne, une bague contenant un colibri qui scintillait sous les rayons du soleil comme l'eût fait un brillant de la plus belle eau.

Nos chevaux de selle avaient pu descendre dans la vallée par un long détour, et le général se remit en marche, avec ses invités, vers les États de Toeradja; mais le mandour était forcément resté avec la caravane, du côté des plateaux; je me chargeai d'aller le retrouver pour le ramener par des étapes forcées et plus directes vers le gouverneur et nos compagnons.

Je fis ainsi, en conduisant notre convoi et tout ce monde de chevaux de bât et d'esclaves, ne me dirigeant à vol d'oiseau qu'à l'aide de ma boussole, vingt-cinq à trente kilomètres à travers un pays absolument sauvage, inhabité, sans culture; insensiblement je laissai derrière moi les savahs, le allang-allang et je gagnai la forêt vierge, ne rencontrant çà et là que quelques troupeaux de buffles, des groupes de chevaux sauvages et de cerfs qui détalèrent à notre approche.

Dans la matinée du second jour, je marchais à la tête de la colonne; tout me faisait croire que je me trouvais déjà sur le chemin direct que le général Bisschoff avait suivi l'avant-veille; je n'aurais pas été fâché de pouvoir m'en assurer par un renseignement précis; mais comment espérer en obtenir un dans ces vastes forêts où pas un être humain ne semblait circuler? Des bandes de sangliers aux allures grotesques égayaient seules ces grandes solitudes; chaque fois qu'une éclaircie permettait au regard de s'étendre un peu, je consultais cet horizon limité, mais vainement; pas un dessa perdu sous les bois, pas une maison de bambous, rien!...

Nous gravissions un long sentier battu par les cerfs et les buffles, lequel suivait assez bien la direction que me traçait la boussole, quand tout à coup, au détour d'un rocher, je me trouvai face à face avec un cavalier indien, aussi surpris que moi de notre rencontre. Il était là, dans son pittoresque costume, debout, immobile, silencieux, la lance à la main, guettant le passage d'un cerf pour le prendre au lacet.

Je lui demandai si le Touan bessar n'était pas passé

l'avant-veille en cet endroit même, et quelle heure il pouvait être alors.

Il réfléchit assez longtemps en me regardant d'un air étonné; il comprit enfin ma question et me fit une réponse affirmative tout à fait originale; me désignant de la main un point du ciel :

« *Mata ari itou camarem.* » (Hier, l'œil du jour était là...)

Le lendemain matin, j'avais rejoint le général et nos compagnons, qui saluèrent avec enthousiasme la jonction du mandour et de ses provisions.

A mesure que nous nous rapprochions du but de notre voyage, nous commençons à rencontrer des groupes de cavaliers, richement vêtus, chevauchant fièrement avec cette allure chevaleresque qui caractérise si bien la race boughiste. Ils saluaient le général Bisschoff, puis s'écartaient respectueusement; comme nous, ils se rendaient chez le Krayn de Toeradja qui, selon l'usage, avait convoqué à la fête tous les chefs de ses domaines et la plupart de leurs guerriers de distinction.

Notre voyage fut long, mais que de choses curieuses nous attendaient!

Dans la matinée du dixième jour de marche, nous aperçûmes à l'horizon les constructions blanches du kraton se détachant sur les tons sombres de la forêt.

Le Radja reçut le gouverneur et ses invités sur le seuil de son palais; entouré de tout son personnel masculin, parents, amis, vassaux, serviteurs, esclaves, il présenta sur un plateau d'argent, au général Bisschoff, un petit lingot d'or, projectile d'honneur; c'était à la

fois un symbole cynégétique et une marque de courtoise hospitalité.

Rien de plus cordial, de plus patriarcal que l'accueil de ce prince aux allures grandes et simples; les voyageurs, aussitôt la réception terminée, furent conduits dans les salles et les galeries qui devaient leur servir de logement. Là, tout est purement indien; nattes et jalousies en bambous suspendues aux fenêtres; tikars et coussins formant les lits de repos; parfums sans cesse renouvelés; hatchy, bétel, opium, rien n'y manque.

Des serviteurs silencieux, obéissant aux signes, sont désignés pour faire le service de chaque hôte du Krayn; ils s'emparent de nos personnes, de nos chevaux, de nos effets.

Bains dans des vasques de basalte, masseurs, femmes chargées de nous enduire d'un baume réparateur et odorant; esclaves nous protégeant du payon pendant nos promenades; tout ce qui constitue le luxe indien nous est offert largement, gracieusement, délicatement.

Débarrassés de nos habits de voyage, rafraîchis et dispos, nous sommes introduits, à la suite du général, dans les appartements du Krayn, qui nous présente alors à la Radenayo et à tout le personnel féminin du Kraton.

Toutes ces femmes, entourées d'une légion d'esclaves, portant avec élégance de riches et charmants costumes, couvertes de bijoux de prix, offrent un coup d'œil incomparable, tant par leurs allures à la fois nonchalantes et gracieuses, que par l'attrait piquant de leurs

visages mats et bronzés, dont les physionomies mystérieuses et douces cachent une vivacité nerveuse que révèlent les regards, pleins d'éclat et de mobilité, de leurs grands yeux bridés.

Elles portent au cou, aux bras, aux chevilles des bracelets et des anneaux d'or; les unes ont le front couvert de sequins; d'autres ont leur chevelure noire relevée par une quantité d'ornements bizarres et de riches pierreries. Les sarong¹ rayés, tissés de soie, de coton et de paillettes, serrés à la taille par de larges ceintures métalliques, font ressortir les formes sveltes et gracieuses de ces charmantes créatures. Leur buste est recouvert de la cabaïe, veston léger, transparent, souple, qui par son ampleur s'entortille en traçant autour de leur corps si fin, si bien découpé, les plus jolies lignes des draperies antiques.

La cabaïe aux Célèbes et à Java est le vêtement uniforme des femmes. C'est par la nature de l'étoffe que la grande dame se distingue souvent de l'esclave; le tissu et le dessin surtout en font le prix; telles arabesques, telles palmes, telles broderies portent à des centaines de piastres la valeur d'une cabaïe de Radenayo; l'œil européen ne s'habitue qu'à la longue à ces raffinements asiatiques avec lesquels il est bon de se familiariser, car les cadeaux sont les bienvenus là-bas comme dans notre vieille Europe; les présents ne sont agréés avec la grâce souhaitée qu'à la condition d'être conformes aux usages indiens et aux conventions aristocratiques de ces vieilles races sémitiques.

¹ Longues jupes étroites.

La vie des femmes aux Indes prendrait tout un chapitre, si l'on voulait s'étendre sur ce sujet intéressant. L'existence de la femme européenne, celle de la créole et celle de la princesse indigène sont différentes sous certains rapports; mais pourtant, elles présentent de frappantes analogies dues au climat et aux habitudes de la contrée. La Radenayo, ou grande dame indienne, est absolument oisive; commander, se faire servir par une multitude d'esclaves, tel est son agréable destin; elle ne s'occupe que de sa personne et c'est bien assez; les promenades en palenquin, sa toilette, ses plaisirs absorbent tout son temps. Affecter même au moyen de signes extérieurs que, par droit de naissance, elle n'est astreinte à aucun travail manuel, est l'une de ses préoccupations; c'est ainsi que la reine de Sidenring faisait parade de ses ongles démesurément longs, attestant par là que ses mains étaient vierges de tout labeur domestique.

La créole vit à l'européenne; elle est musicienne, s'occupe de son intérieur, mais de très haut, et dédaigne tout ce qui s'appelle chez nous les soins du ménage. Essentiellement attrayante, elle sait joindre aux séductions de la femme blanche toutes les nuances qu'elle puise dans son tempérament originaire. Comme la Radenayo indienne, elle aime à être entourée d'une légion de jeunes esclaves, dont chacune est pourvue d'un emploi spécial et s'empresse de répondre au moindre désir, au moindre signe de la maîtresse.

La dame européenne qui peut s'acclimater aux colonies, et c'est ce qui lui arrive le plus fréquemment, puisqu'elle est à même de s'entourer de tout le con-

fortable de la vie indienne, prend bientôt les mœurs larges et fastueuses du pays; ses nombreuses esclaves la débarrassent des soucis de l'intérieur; elle se fait si rapidement à cette existence facile et grande, qu'à son retour en Europe elle est dépaysée et souffre; elle ne peut se remettre qu'avec les plus grandes difficultés à nos habitudes ordinaires, tellement notre genre de vie, notre manière de penser, d'envisager les choses et d'apprécier tout ce qui nous entoure ici, lui semblent essentiellement petits et mesquins.

Je suis bien persuadé d'être en ceci le fidèle interprète d'une sensation que toutes elles ont éprouvée, à bien peu d'exception près.

IX

Notre séjour chez le Krayn de Toeradja. — La fête indienne. — Le gambelang. — Les bayadères et les ronguènes. — Le tandak. — Exercices équestres. — Les chevaux des Célèbes. — Le cheval sauvage. — L'intendant militaire Filet et ses mésaventures. — La chasse au gros gibier dans la forêt vierge. — Une excursion dans la montagne. — Une inscription curieuse. — Retour à Macassar.

La réception terminée, le Radja nous fit servir un repas préparé spécialement pour ses hôtes européens; après quoi nous fûmes conviés à prendre place sous les galeries extérieures du palais. Une fête indienne, donnée en présence de toute la cour sur une vaste terrasse ombragée d'arbres séculaires, allait terminer notre première journée au Kraton.

Le gambelang se fit aussitôt entendre; il faut s'être familiarisé avec ce bizarre orchestre pour se rendre compte de son charme harmonieux. Le son de plus de cent clochettes de grandeurs différentes se confond avec celui des rebeccas et autres instruments à cordes; le rythme est accentué par des tambourins allongés dont l'éclat est assourdi au moyen de l'eau qu'on y ren-

ferme ; de gros tam-tams grondent discrètement dans l'ensemble et renforcent les basses.

Au premier moment, une oreille européenne ne se rend pas un compte bien exact de ce bruit étrange et confus, mais peu à peu l'harmonie se découvre, se comprend ; la mélodie, presque toujours lente, plaintive, se dégage, et l'auditeur reste sous un charme indéfinissable qu'augmente singulièrement l'impression générale à laquelle on ne peut manquer de se laisser entraîner quand, mollement couché sous un ciel superbe, dans un air tiède et embaumé, rafraîchi par une brise continuelle, au milieu d'un monde miroitant comme celui d'une féerie, on fume avec somnolence un délicieux manille ou une cigarette parfumée d'aromates.

Les femmes, disposées en groupes plus ou moins rapprochés de l'auditoire, mêlent bientôt leurs chants aux accords du gambelang, et les échos de la forêt redisent une mélopée en mineur dont la mélodie étrange a le pouvoir de s'incruster dans l'esprit, au point de rester présente à la mémoire pendant bien des années.

C'est alors que paraissent, sur la terrasse, de longues files de bayadères et de ronguènes vêtues, de la poitrine aux pieds, de ce costume transparent qui leur est traditionnel et sous lequel leurs formes élégantes et leurs fines attaches laissent entrevoir toutes les séductions ; leurs mouvements sont cadencés par le cliquetis des bijoux métalliques dont elles sont couvertes : c'est le tandak indien dans toute son originale splendeur. Cette danse qui prélude mollement, lascivement, voluptueuse-

ment, s'anime de plus en plus, ses figures se compliquent et deviennent un étonnant tourbillon dont on a peine à suivre la surprenante rapidité.

Bientôt après, c'est le tour des hommes; une centaine de guerriers de la race des Alfours, dans des costumes divers, coiffés de turbans aux couleurs éclatantes ou du chapeau macassar, armés et vêtus de cottes de mailles ou de sarongs rayés, se livrent à une danse de caractère qui simule toutes les péripéties d'un combat. Impossible de décrire les attitudes fières, les regards étincelants de ces hommes sveltes et nerveux, aux corps d'athlètes, à la peau mate et bronzée. Leur tandak dénote réellement la nature de leur caractère; doux et modestes quand ils se présentent devant leurs spectateurs, ils s'animent insensiblement et l'on ne tarde pas à découvrir sur leurs physionomies cet air farouche et martial que nous avons si souvent remarqué, quand, en d'autres temps, nous les tenions en face de nous dans des intentions moins pacifiques.

Les femmes reparaissent alors; elles serpentent au milieu des guerriers, et la danse se termine, non pas dans un crescendo diabolique, comme on pourrait s'y attendre, mais en s'alanguissant d'une manière toute pittoresque...

Chez les Krayns les plus puissants, un tandak à cheval succède aux danses ordinaires. C'est un carrousel ou plutôt un tournoi qui fait rêver aux beaux jours du moyen âge. Ces Macassars méritent véritablement leur réputation de cavaliers hors ligne; leurs chevaux, dont nous avons tant apprécié à la guerre, à

la chasse, à la promenade, la race incomparable, sont dressés et assouplis par eux, avec une rare perfection. A mon avis, les spectacles équestres sont toujours les plus beaux, les plus passionnants, surtout quand ils s'exécutent les armes à la main; je n'en ai vu nulle part surpassant les carrousels de ces fiers Boughistes aux mâles et expressives figures, aux attitudes si chevaleresques, qui semblent se jouer de la difficulté; leur habileté, leur force, la vigueur et la souplesse de leurs chevaux leur font réussir les serpentines les plus compliquées, et jamais la précision de l'ensemble ne fait défaut, même au milieu des mouvements qui, pendant un instant, ressemblent à d'inextricables mêlées.

Le carrousel, ou pour mieux dire la danse équestre, dont le Krayn de Toeradja nous offrit le spectacle, était bien, dans son genre, ce que l'on peut imaginer de plus curieux. C'était une apothéose de féerie transportée dans le monde de la réalité.

Les Boughinais et les Alfours nous montraient que, dans leurs jeux pacifiques, ils sont bien les incomparables cavaliers que nous avons combattus pendant nos dernières campagnes; la présence d'une race chevaline, comme celle qui se reproduit aux Célèbes, transforme tout naturellement le peuple de l'intérieur de l'île en une véritable cavalerie organisée d'une façon permanente; l'habitude du cheval y est passée pour l'homme, pour l'enfant, pour l'adulte, à l'état d'usage, de besoin continu.

Je ne sais si le gouvernement des Pays-Bas a songé aux ressources qu'il pourrait tirer de l'exportation et du perfectionnement des chevaux des Célèbes; il y a

là un revenu considérable à exploiter. A l'époque où j'habitais les Indes, on en expédiait déjà dans toute la Malaisie et même dans l'Indoustan anglais.

Avant de reprendre le récit de nos fêtes à Toeradja, je pense qu'une digression, sur mes souvenirs relatifs aux excellents chevaux que nous montions, n'est point ici hors de propos.

L'élevage aux Célèbes est confié à la nature; les indigènes capturent leurs chevaux dans la forêt vierge. Le cheval sauvage se prend au lacet, à la lisière des bois; quelques princes les traquent dans d'énormes trappes en bambous, mais c'est l'exception. Le lacet a pourtant ses dangers, parce qu'il n'est pas d'animal plus sensible à la strangulation que le cheval, quand il est serré sous les ganaches. J'ai vu bien des buffles pris aux pièges tendus pour les chevaux et qui rompaient les liens; le cheval, au contraire, qui se sent pris à l'encolure, se défend, tire sur la corde, et si plusieurs hommes, qui doivent toujours être embusqués non loin du piège, ne le dégagent pas immédiatement, tout en lui passant les entraves pour l'immobiliser, c'en est fait de lui; il succombe en quelques instants.

Pris au lacet ou dans les trappes, c'est un peu le hasard qui vous envoie un cheval, jeune, vigoureux, ou une bête hors d'usage.

Avant de rendre à la liberté un cheval sauvage qui semble usé ou mal conformé, il est bon cependant de le regarder de très près, et un œil exercé peut souvent se tromper sur la valeur réelle de l'animal. Les chevaux sauvages, en effet, ne sont en aucune façon les coursiers à tous crins, aux naseaux de feu, que dépei-

gnent les poètes; ils sont, au contraire, maigres, efflanqués; leur crinière est arrachée: presque tous semblent être « queue de rat », la peau des flancs, de la croupe est souvent écorchée et le poil est usé par les troncs d'arbres contre lesquels ils se frottent continuellement.

Leur caractère et leur docilité sont variables; les uns se domptent et s'assouplissent avec une remarquable facilité. D'autres sont absolument rebelles au dressage; en ce cas, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de les remettre en forêt. Il m'a fallu prendre ce parti avec un fort joli cheval capturé dans l'une de nos chasses; son caractère était ombrageux à ce point, sa répulsion pour l'approche de l'homme si vive que, pour le monter, j'étais obligé de le faire conduire en main près d'un petit arbre de tamarin à la branche duquel je me tenais suspendu, pour qu'il me fût possible, au moment où le cheval se trouvait sous moi, de me laisser glisser en selle; mais, pris trois ou quatre fois à cette ruse, il avait fini par se débarrasser de moi en étirant son avant-main et en se secouant jusqu'à ce que selle, sangles et cavalier fussent passés par-dessus le garot.

Le prix des chevaux aux Célèbes dépendait naturellement de la valeur et du dressage de la bête. L'indigène à qui l'on achète un cheval capturé par lui et rendu propre à la selle par ses soins, en demande assez d'argent; cependant, tout est relatif et la plupart des officiers entretenaient plusieurs chevaux de selle et de bât.

Un Macassar me vendit un entier bai, d'une ardeur

exceptionnelle, que mes hussards avaient nommé « *Guerrier* ». Il était dur de bouche, mais docile à la voix. C'est sur lui qu'à Java je poursuivis Saintot, chef des réguliers de Diponégoro; cette belle bête partageait avec mon brave « Louis » les honneurs des plus chaudes journées. J'avais une prédilection pour un autre joli cheval sauvage gris de fer, dont j'avais fini par assouplir entièrement l'encolure, ce qui est l'indice d'un dressage complet; c'était la plus agréable monture qu'il fût possible d'imaginer pour faire de longues routes.

Je réservais pour les chasses un cheval fort bien dressé à ce genre d'exercice et que m'offrit le Krayn de Toeradja. Enfin, dans nos courses aux environs de Macassar, nous nous servions souvent de hauts tilburys auxquels nous attelions trois chevaux en flèche. Rien n'était plus commode et plus rapide que ces légers équipages sur lesquels on traversait sans façon les savahs et les lits desséchés des torrents; la voiture était tout juste assez grande pour porter le maître, l'esclave et une petite valise; les harnais, traits, bricoles et rênes consistaient en de solides et légers rotins d'écorce, assujettis par des nœuds.

Reprenons notre récit, et revenons à notre première soirée au kraton de Toeradja, laquelle devait se terminer par un incident tragi-comique, mais plein de caractère. Le général Bisschoff, en véritable excursionniste, savait tout le prix qu'il convient d'attacher en voyage à la présence de ceux qui ont le don naturel d'égayer leur entourage; aussi ne manquait-il jamais d'emmener avec lui M. l'intendant militaire Filet, bon gros garçon,

jovial, gai, spirituel, éprouvant l'impérieux besoin de narrer ses émotions et les racontant d'autant mieux et avec plus d'intérêt pour ses auditeurs, qu'il était un de ces voyageurs prédestinés à des mésaventures et à des coups de temps parfois assez réussis. Loin de se décourager ou de s'affliger du guignon qui le poursuivait, il en tirait le meilleur parti pour colorer ses récits; original au possible, il raccourcissait bien souvent la monotonie de nos longues nuits de bivouac.

Je me souviens que, pendant notre marche vers Toeradjia, après notre visite à la grande cascade, Filet, qui avait dû passer comme nous une partie de la journée à pied, traverser les grottes, descendre la falaise par des sentiers impossibles, Filet, dis-je, était éreinté. Notre bivouac était installé sous un bouquet de grands arbres; suspendu dans nos hamacs, nous attendions le sommeil en fumant des manilles; chacun se faisait une fête d'écouter le récit que notre ami, après avoir contemplé tant de curiosités, ne pouvait manquer d'improviser; mais, par extraordinaire, il ne soufflait mot.

— L'intendant n'est pas communicatif ce soir, nous dit le général Bisschoff.

— Filet, Filet!... lui cria-t-on de toutes parts.

Point de réponse.

— Il dort et se repose de ses émotions, observa le général, il en a bien le droit.

Mais Filet ne dormait pas; le lendemain au point du jour, notre premier soin fut d'aller sous son hamac pour nous informer de l'état de sa santé et des causes de son silence inaccoutumé.

Quelle ne fut pas notre stupéfaction en apercevant un boa de dimension colossale qui s'étant déroulé du haut de l'arbre auquel était suspendu le hamac de notre ami, avait appuyé délicatement sa tête sur le bord du coussin où reposait celle du pauvre Filet; fasciné et paralysé par son étrange voisin, il n'avait pu ni osé, durant toute cette nuit d'angoisse, proférer un mot, pousser un cri !

Le monstrueux reptile, en nous voyant approcher, s'enroula sur lui-même et remonta majestueusement vers la cime de l'arbre géant que son poids énorme ne fit seulement point vaciller.

Le premier soir donc de notre séjour au kraton de Toeradja, pendant que nous admirions les danses des ronguènes et le tandak, Filet, avait-il goûté plus qu'il ne fallait aux cigarettes d'opium ou au savoureux vin de palmier qu'on nous servait ? Était-il enthousiasmé, transporté par la beauté des almées ? Que sais-je ; mais toujours est-il que notre ami se sentait en belle et galante humeur. Nous nous apercevons qu'au mépris de toute prudence, il s'est faufilé au beau milieu des femmes, et qu'il est en grands frais de courtoisie près d'une très jolie bayadère, ma foi, dont la souplesse et les regards langoureux l'avaient singulièrement allumé. Il la serrait d'assez près, de trop près même, car tout à coup un prince de la suite du Radja se lève, et, prompt comme l'éclair, il s'élance sur Filet le kryss à la main.

On se précipite, on les entoure. Filet, surpris par cette agression, pâlit, chancelle et, heureusement pour lui, M. de Siso, arrivant à temps, saisit le bras du Macassar courroucé.

— Prince, qu'allez-vous faire? lui dit-il avec autorité.

— Ne craignez rien, monsieur, je voulais simplement voir un blanc qui a peur, répondit l'Indien avec un mélancolique dédain.

Et ces paroles furent accompagnées d'un sourire plein de hauteur dont nous n'avons jamais oublié la fière expression. Je n'affirmerais pas que Filet pût saisir, comme nous, toutes les nuances qui se peignaient en ce moment sur la belle figure de l'Alfour; mais ce que je sais, c'est qu'il profita de la leçon et fut par la suite beaucoup plus réservé à l'endroit des ranguènes et des femmes du sérail.

J'ai assisté à Java, chez le prince Mangoe-Negoro, à des fêtes indiennes plus grandioses que celles qui nous intéressèrent à un si haut degré aux Célèbes; la splendeur en était soutenue par des richesses plus grandes, mais nulle part il n'est donné de voir un spectacle plus original, plus inédit, plus chevaleresque que chez les Krayns qui ont, dans leurs poétiques résidences perdues au milieu des forêts vierges, le don tout particulier de captiver leurs hôtes.

Notre bon général Bisschoff prenait un plaisir extrême à contempler ces cérémonies étranges qu'il faut aller chercher dans un monde pour ainsi dire inconnu; aussi les radjas se disputaient-ils l'honneur de lui offrir une large hospitalité. En vrai gouverneur hollandais, il savait, là comme partout, joindre l'utile à l'agréable, et nous l'avons vu bien souvent, au milieu de ces fêtes, attirer à lui des dévouements douteux et faire rentrer dans les idées de soumission de jeunes

princes trop oublieux des leçons que nous avions infligées à leurs aînés.

Le second et le troisième jours furent consacrés à de grandes chasses, spectacles uniques dans leur genre. Aux Indes, chaque contrée a ses chasses caractéristiques : à Java, la traque au tigre; dans les jungles de l'Indoustan, les caravanes d'éléphants portant les chasseurs jusqu'auprès du repaire des fauves; mais nulle part on ne retrouve les usages des Célèbes, parce que nulle part on ne peut poursuivre à la fois plus de gros gibier sans crainte de se trouver en face d'une panthère noire ou d'un tigre du Bengale.

La chasse proprement dite a lieu généralement dans une vaste clairière de plusieurs kilomètres de circonférence, désignée d'avance par le Krayn.

A Toeradja, le sol de cet espace déboisé, borné de tous côtés par la forêt vierge, était absolument sauvage et couvert deçà et delà par des quartiers de roc, blocs énormes jetés en cet endroit par quelque convulsion volcanique locale, ayant détruit toute trace de végétation sylvestre. Quelques touffes de fougères géantes étalaient cependant leurs magnifiques éventails de verdure au sommet d'une colossale masse de basalte noire dont le soleil dorait littéralement les arêtes. Plus loin, c'était un bouquet de palmiers des tropiques cherchant la fraîcheur dans une dépression où s'engouffraient les eaux pluviales. Partout, dans la vaste clairière, des obstacles variés favorisaient l'embuscade.

Longtemps avant le lever du soleil, la troupe des chasseurs quitta le kraton; le Krayn et le général che-

vauchaient en tête; une assez grande distance nous séparait du rendez-vous fixé en un point de la clairière.

Pendant le trajet, les traqueurs se répandirent au loin dans la forêt vierge en se disposant sur un vaste demi-cercle concentrique à celui que forme d'un côté la lisière de la plaine déboisée; chacun d'eux, porteur d'un tam-tam, avait pour mission de se rapprocher insensiblement de ses voisins en marchant en ligne droite, de façon à réduire les intervalles; le gibier, rabattu forcément vers la clairière, était obligé de la traverser avant de rentrer sous bois à l'autre extrémité.

Dès qu'il fut arrivé au rendez-vous, le Krayn présenta ses invités indigènes à ses hôtes européens. Les chasseurs se partagèrent en deux catégories : ceux de la chasse à tir, parmi lesquels se rangèrent la plupart des créoles dont le coup de fusil est d'une adresse merveilleuse; ils mirent pied à terre et prirent leurs postes sur la lisière d'où les troupes devaient déboucher. La carabine au poing, de nombreuses munitions en réserve, ils attendirent en silence, tandis que leurs montures étaient gardées en un endroit écarté.

Au nombre de ceux qui préférèrent la chasse à cheval, sont tous les cavaliers indiens ainsi que les Européens qui se sentent de force à leur tenir tête et à les suivre dans leur périlleuse et émouvante course. Ces cavaliers sont fort nombreux; je n'en ai jamais compté moins de cent à deux cents, portant de brillants costumes, leurs chevaux richement caparaçonnés, tous ayant la lance et le lacet à la main.

Pendant que les tireurs s'embusquèrent, nous nous disposâmes en petits groupes dans la partie voisine de la clairière, ayant soin de nous masquer derrière les buissons et les rochers. Ce fut alors un moment solennel : l'œil aux aguets, nous attendions avec anxiété l'apparition du gros gibier; pas un de nos chevaux ne bougeait, pas un de ces Indiens, pour qui cette chasse est une véritable passion, ne faisait un mouvement, ne disait un mot; l'oreille tendue, nous tâchions de surprendre, dans les profondeurs des bois, le bruit du tam-tam qui se rapprochait insensiblement.

Bientôt le tapage que faisaient les traqueurs fut dominé par un vacarme indescriptible. Le piétinement du gros bétail, les courses folles des cerfs et des chevaux sauvages à travers les lianes et les fourrés impénétrables, les coups de corne des buffles brisant tout ce qui s'oppose à leur passage, les cris stridents des singes, qui gambadent à la cime des arbres, et des cacatoès qui filent dans toutes les directions, tel est le bruit épouvantable qui se rapprocha de nous en grondant comme une tempête. Les cerfs paraissent toujours les premiers; ils arrivent en foule et traversent la plaine, suivis de leurs biches; immédiatement après viennent les chevaux sauvages; ils débusquent en troupes, les naseaux dilatés par la peur, ils s'orientent dans la clairière et se lancent à fond de train vers l'horizon boisé qui s'étend au loin devant eux.

Les troupes de bétail, moins rapides à la course, suivent généralement les chevaux; le buffle noir trotte en tête, les cornes hautes, la queue dressée, prêt

au combat; chaque buffle précède cinq ou sept jolies vaches jaunes; viennent après, des sapi-outangs, vaches des bois, aux cornes de chèvres, et une multitude de babi-roussas, desangliers et de cerfs nains ou antilopes, hauts d'un pied et demi tout au plus, qui sont charmants lorsque la frayeur dilate leurs grands yeux bleus.

La fusillade commence dès l'apparition des premiers cerfs. Chacun réserve son coup de feu pour le gibier qu'il préfère; mais l'usage veut, aux Célèbes, que le sanglier soit absolument dédaigné; le tireur qui ne se conforme pas à cette loi de la vénerie, est exclu de toute invitation ultérieure.

La grande masse de troupeaux traverse le cordon de la chasse à tir et s'élance dans la plaine. C'est alors au tour des cavaliers de choisir promptement le gibier qu'ils convoitent; ils s'élancent et le poursuivent à outrance; en un instant, la clairière est sillonnée par deux ou trois cents cavaliers galopant dans toutes les directions à travers une quantité d'obstacles franchis avec une vigueur d'autant plus grande que chacun connaît la nécessité absolue de jeter son lacet et d'achever son gibier avant d'atteindre le fond de la plaine, sans quoi la bête pénètre de nouveau dans la forêt, où elle est inévitablement perdue pour celui qui la poursuit. C'est un tumulte indescriptible!...

Pour les Boughistes, la chasse est une obligation de la vie; les uns y viennent chercher le cheval dont ils ont besoin, d'autres comptent y renouveler leurs provisions en abattant un buffle, des vaches ou quelques cerfs; c'est assez dire que l'acharnement de tous ces cavaliers est porté à son comble. Le buffle est

certainement l'animal dont il est le moins aisé de venir à bout, et pourtant sa capture est la plus belle et la plus attrayante à tenter; si l'on blesse une de ses vaches, il devient furieux et vous éventre un cheval en un clin d'œil; si l'on s'attaque à lui, il est fort dangereux de lui passer le lacet, parce que le cheval du chasseur n'a pas toujours la force ou l'adresse de renverser une bête aussi pesante; on risque alors d'être entraîné dans la forêt où l'on se brise inévitablement la tête et les membres. J'ai failli, le premier jour des chasses de Toeradjä, être victime d'un accident de ce genre; j'avais jeté un lacet très court aux cornes d'un gros buffle; je galopais à ses côtés et plus je le lardais de coups de lance, plus ses bonds furieux devenaient désordonnés; le pauvre cheval que je montais n'était qu'imparfaitement dressé à donner le coup de tête au moment opportun; ses efforts et les miens furent vains et je n'eus que le temps de sauter à terre pour ne pas être écrasé contre les premiers arbres de la forêt vierge où buffle et cheval liés l'un à l'autre, par le lacet d'écorce qu'il est impossible de trancher d'un coup de kléban, disparurent sans que jamais leurs traces pussent être retrouvées.

La poursuite terminée, lorsque les cavaliers reparurent successivement au rendez-vous, le cortège se reforma et nous regagnâmes, le soir même, la demeure du Krayn. Après la chasse, les Indiens chargent les esclaves de convertir le gibier tué en dingding, et ils dirigent le butin vers leurs dessus respectifs. Seuls, les grands seigneurs du pays abandonnent les prises aux gens de leur suite.

Quand on a goûté de ces chasses fantastiques, on en devient amateur passionné. L'expérience m'avait démontré combien il est précieux de monter un cheval bien dressé à ce genre d'exercice; je fus singulièrement favorisé sous ce rapport; le Krayn, ayant vu la situation périlleuse où je m'étais trouvé, fut assez gracieux pour m'offrir un cheval dont il me vanta particulièrement les mérites :

— Montez-le, monsieur, me dit-il, et ni buffles ni cerfs ne vous échapperont désormais.

L'aspect de ce cheval ne semblait nullement confirmer cette prédiction, mais la première fois que je chassai avec lui, je me rendis compte de sa valeur; rapide et souple, il savait gagner de vitesse sur tous les gibiers; le lacet une fois lancé, c'était avec une incroyable ruse que, donnant de la tête un coup sec, il renversait infailliblement la bête au moment précis où elle s'enlevait par une foulée de galop.

Ces chasses, qui par leurs dangers, les émotions qu'elles provoquent, exercent un irrésistible attrait; ces palais exotiques, cette nature luxuriante, ce monde singulier, ces ronguènes, ces guerriers, ces forêts vierges, cette avalanche de gibier, ces bivouacs, ce tumulte indescriptible qui contraste avec le grand silence des solitudes indiennes, déroutent singulièrement l'imagination de celui qui n'est pas habitué de longue main à l'existence que l'on mène aux colonies. Un jeune officier, aussi distingué par la naissance que par ses qualités personnelles, M. Schoon van Erpenbéeck, devait être victime d'un changement trop prompt, trop radical dans les conditions de la vie; il arrivait directement

d'Europe, au moment où nous nous disposions à partir pour Toeradjä. Le général le comprit parmi ses invités. Le pauvre jeune homme ne supporta point tant d'étonnements successifs; il en perdit la tête. En rentrant à Macassar, il était fou; on le rapatria immédiatement, mais nous eûmes la douleur d'apprendre qu'il était mort peu de temps après son retour en Hollande.

Notre brave Filet n'était pas un homme de cheval; il se contentait de la chasse à tir, et encore tirait-il très mal. S'étant embusqué, avec toutes les précautions d'usage, derrière un arbre énorme dont les premières branches assez basses formaient, au-dessus de sa tête, une vraie charpente naturelle, Filet attendait le déboucher du gibier; il nous avait pompeusement annoncé qu'il ne s'attaquerait qu'aux plus grosses bêtes; en effet, dès le premier jour des chasses, il pousse la témérité jusqu'à envoyer son coup de carabine à un buffle énorme qu'il blesse légèrement; l'animal s'arrête dans son élan, se retourne furieux et se rue les cornes baissées sur M. l'intendant. Filet, dans sa précipitation, lâche ses armes, saute après une branche d'arbre à laquelle il parvient à se cramponner par les mains et les coudes, sans pouvoir s'y hisser complètement; dans cette position critique, le buffle lui envoie ses coups de cornes dans les mollets et le fait osciller comme un balancier, sans toutefois l'entamer sérieusement. Au cris de détresse poussés par notre ami, le jeune fils de M. de Siso accourut et, prompt comme la foudre, il logea un lingot dans la tête du terrible animal qui tomba raide mort aux pieds

« de ses deux vainqueurs », comme le brave Filet ne manqua pas de l'expliquer!...

Le lendemain des chasses, le général Bisschoff prit quelque repos; puis, nous nous disposâmes à prendre congé du Krayn. Celui-ci avec autant d'insistance que de courtoisie, pria le gouverneur de prolonger encore de vingt-quatre heures son séjour à Toeradja. Le prince avait l'intention de nous faire faire l'ascension d'un ancien volcan dont on apercevait l'imposante masse à trois lieues environ du Kraton. Du sommet de la montagne, facilement accessible à cheval, le Krayn voulait nous faire jouir d'un coup d'œil dont il vantait la beauté, et nous permettre d'étendre nos regards dans tous les sens, sur ses vastes domaines; l'horizon était loin pourtant, d'en former la limite.

La dernière journée fut donc consacrée à cette agréable excursion. Nous arrivâmes en haut de la montagne avant midi; la vue portait, en effet, sur un véritable Eden de verdure; le paysage était splendide.

— Afin de vous garantir de l'ardeur du soleil, dit le Krayn de Toeradja en s'adressant au général, et pour attendre commodément l'heure à laquelle nous retournerons au kraton, plairait-il à Votre Excellence de me suivre à quelques pas d'ici, sous une voûte naturelle, où fort souvent je viens chercher la fraîcheur et le repos?

Nous mîmes pied à terre et un instant après le Radja nous faisait pénétrer dans une vaste excavation volcanique ouverte sur le flanc du cône et qui jadis avait dû servir d'issue latérale à la lave.

Par une attention bien délicate et tout à fait digne

de la fastueuse hospitalité de ce prince, un repas nous attendait dans la grotte. Les fruits les plus savoureux des Célèbes, du gibier, le tripan, les salanganes en formaient le menu absolument indien.

— J'ai voulu, dit le Krayn au général Bisschoff, vous conduire en cet endroit inconnu de l'univers entier, parce que jamais un Européen n'y a posé le pied; je désirais réserver cette surprise au Touanbessar dont la présence ici portera bonheur, je l'espère, à tous les miens et à moi-même.

Il était impossible d'entourer de plus de grandeur et de simplicité une aussi délicate attention; pourtant le Krayn se trompait; après le repas, parcourant les crevasses reculées de la grotte, et, nous enfonçant plus profondément dans les flancs de la montagne, nous pénétrâmes dans une sorte de salle d'une assez grande élévation.

En examinant à la lueur des falots la nature de la roche, quel ne fut pas notre étonnement en découvrant sur la paroi les mots suivants tracés à la craie rouge en grandes et grosses lettres :

« *JAN VAN DYCK, Amsterdam 1554.* »

Au contact d'un air pur et sec, ces caractères étaient demeurés là, tels que le courageux explorateur les avait tracés.

Quand cet aventureux Van Dyck, dont l'histoire de la colonie n'a pas gardé le souvenir, pénétrait au sommet des montagnes des Célèbes; quand d'autres vailants voyageurs, tels que Huygen et Houtman, parcou-

raient Java, les Moluques et Bantam, dans le but d'assurer à leur patrie la possession de ces merveilleuses contrées, ils pouvaient espérer que leurs efforts seraient couronnés de succès grâce au courage et à la ténacité de ceux à qui ils montraient si noblement le chemin pour étendre la gloire et la prospérité nationales ; mais ils ne croyaient certes pas que, trois cents ans après, l'empire de la Malaisie, peuplé de vingt millions d'hommes, vivant en paix sous la domination de leurs descendants, enrichirait chaque année le trésor de la métropole d'une somme de 60 millions de francs !

Après avoir fait ses adieux au Krayn de Toeradja et lui avoir donné les assurances réitérées d'une amitié que son séjour chez lui n'avait fait que cimenter, le général prit congé de son hôte et de la Radenayo.

Notre caravane se remit en marche pour rentrer à Macassar ; neuf jours de marche se passèrent sans incident remarquable, et le dixième nous rentrions chez nous, rapportant de ce voyage exceptionnel d'ineffaçables souvenirs.



X

Les débouchés coloniaux. — Leur nécessité pour les pays producteurs.
— Systèmes de colonisation. — L'Afrique centrale. — Influence morale et matérielle qu'exercerait une possession coloniale sur la situation actuelle de la Belgique.

Le nom de Van Dyck, de cet explorateur courageux visitant des contrées lointaines, inconnues jusqu'alors, voyageant sans doute pour le compte de la Compagnie des Indes, à peine fondée, mais qui entrevoyait déjà pour les Provinces-Unies tout un avenir de prospérité dans la réussite de son entreprise, m'amène tout naturellement à consigner ici les réflexions que je me suis faites à maintes reprises depuis notre Révolution.

Que de fois, après mon retour de l'Inde, n'ai-je pas regretté que, faute de clairvoyance, de vues réellement larges, nos hommes d'État de 1830 aient privé la Belgique de débouchés coloniaux ! N'aurait-il pas été possible, tout au moins, de nous en conserver quelques-uns ?

La colonie est un élément presque indispensable à la

vie morale et matérielle d'un peuple producteur. Chez presque toutes les nations européennes, cette vérité est passée à l'état d'axiome ; presque toutes, en effet, rivalisent d'activité, dans le but de consolider, d'étendre leurs débouchés ou de s'en créer. Les jeunes nationalités s'affirment en raison directe de l'extension que prennent leurs relations commerciales à l'extérieur ; le drapeau d'un peuple voit son prestige s'accroître lorsqu'il flotte en des parages lointains sur différents points du globe.

Privé de l'élément colonial, le commerce rétrécit son rayonnement, son intensité ; il devient forcément petit par ses allures ; le trafic opérant sur une échelle mesquine, se substitue aux grandes exportations, aux grandes importations, sans pouvoir les remplacer.

Privée de cet élément, l'industrie étouffe ; la production, ne trouvant pas d'issue, se restreint pour ainsi dire aux proportions étroites de la consommation intérieure, et meurt.

Privé de cet élément, le caractère national se transforme et tend plutôt à se rapetisser. En effet, l'esprit de l'habitant du pays pris isolément, s'accoutume à ne pas viser plus haut que des intérêts de clocher. Les vues larges, une vaste et solide instruction, les grandes vocations deviennent pour la plupart des jeunes gens un bagage gênant, disproportionné, au milieu d'un terre à terre général qui finit par être la note intellectuelle dominante chez un peuple qui se renferme volontairement dans une sphère d'action trop limitée ; les hommes aventureux, sachant accomplir de grandes choses et rendre de grands services, s'y trouvent mal

à l'aise, déplacés, critiqués même, au contact de la médiocrité générale. Cette médiocrité finit alors par s'imposer comme une loi; elle devient une sorte d'égalité morale qui prend la place de l'égalité légale. Dans ces conditions, il est impossible à tous ceux qui se sentent une certaine envergure intellectuelle de se faire une place en rapport avec leur valeur, ou tout au moins de le tenter. Cependant il se peut très bien que ce ne soit pas du goût de chacun d'adonner sa vie, ses facultés, à des compétitions de partis et de personnes, de borner son ambition aux vues stériles qui résultent d'un pareil état de choses, ou d'aller chercher ailleurs que dans son propre pays une position prospère, mais toute privée, qui dans ce cas, reste sans utilité pour le bien-être général de la nation.

Que résulte-il d'abord de cette situation?

Les carrières, trop étroites pour donner un essor suffisant au plus grand nombre, ne recrutent plus qu'un personnel relativement médiocre; un amoindrissement graduel de la valeur des individus ne peut tarder à se manifester alors, car ceux-ci ne sentent plus le besoin d'acquérir des qualités qui les feraient détonner sur l'ensemble. De là à une transformation et à un abaissement du caractère national, il n'y a qu'un pas, malheureusement trop aisé à franchir, mais sur lequel il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de revenir.

S'il est constant qu'un débouché colonial est capable de donner ou de rendre de la vitalité à une nation, il est vrai de dire également que sa création est une entreprise hérissée de difficultés et de sacrifices. On ne

l'improvise pas; c'est une œuvre de longue main qui demande un esprit de suite, une volonté persistante disproportionnés avec les aptitudes d'un peuple chez lequel ont disparu les traditions de ces grandes opérations, les moyens maritimes, militaires, les vastes idées commerciales qui en assurent le succès.

La base de tout projet colonial, de toute tendance ayant pour but d'étendre le trafic et de répandre les productions nationales vers une région donnée, consiste dans l'étude préalable, approfondie, de la contrée où l'on se propose de fonder un débouché commercial et celle des peuples qui l'habitent.

Lorsque ces peuples possèdent une civilisation antérieure¹ à l'immixtion européenne, si imparfaite que soit cette civilisation, la marche à suivre est toute différente de celle qu'il convient d'adopter là où le territoire n'est que peu habité et où la race indigène vit l'état primitif, sauvage².

Dans ce dernier cas, ce sont les explorateurs qui préludent; leur mission n'est autre que d'opérer une vaste reconnaissance, dont les résultats et les rapports indiquent immédiatement aux colons, aux travailleurs européens, quelles sont les régions où il convient de s'installer pour exploiter les richesses du pays.

Les naturels peu nombreux s'écartent à mesure qu'augmente la population coloniale venue d'Europe

¹ Comme les peuples de l'Indoustan, de Java, de l'Afghanistan, de Sumatra, des Célèbes, etc.

² Tels étaient les aborigènes de l'Australie, les Indiens de l'ouest des États-Unis; tels sont les Cafres et les habitants d'une partie du continent central-africain.

Celle-ci se substitue aux aborigènes qui disparaissent par voie de destruction, quels que soient les agents destructeurs : les armes, le brandy ou l'opium. C'est ainsi que les Anglais assurèrent leur établissement en Australie, c'est ce que la race Anglo-Saxonne continue à opérer dans le Far-West des États-Unis.

Si, au contraire, il s'agit de pénétrer dans une contrée riche, couverte d'une population assez dense, ayant ses mœurs, son caractère particulier, des centres habités, d'importantes agglomérations, l'Européen arrive à son but par d'autres moyens.

L'exploration reste pourtant une nécessité première et constante ; elle est destinée, comme dans l'hypothèse précédente, à reconnaître le pays, à apprécier ses ressources et, en outre, à donner tous les renseignements concernant les instincts de la race indigène, la possibilité de trafiquer avec elle, son caractère pacifique ou guerrier, etc.

A l'explorateur succède le marchand ; mais celui-ci est exposé à passer bientôt par les vicissitudes les plus cruelles. Il s'attire les sympathies d'une partie de la population et la haine de toute une fraction qui se ligue contre lui, dès qu'elle pressent l'insinuation d'un dominateur. Dans ces conditions, le marchand ne tarde pas à réclamer en Europe une protection efficace pour son commerce, pour ses installations.

Si la colonisation s'est faite par l'initiative d'une compagnie privée, celle-ci se voit obligée alors d'armer quelques-uns de ses navires et de créer des troupes dont l'effectif, pour la moitié, tout au moins, est composé de blancs. Lorsque la colonie est fondée par les

soins du gouvernement, ce qui est rare pour une première création, c'est la marine militaire et l'armée qui entrent insensiblement en action. En tout cas, c'est à cet instant que, dans l'œuvre entreprise, paraît le soldat.

L'élément militaire lutte et s'impose; il finit par former la domination européenne.

Finalement, le colon s'installe et opère à l'abri du drapeau et des canons de la métropole.

Toute l'histoire de la Compagnie des Indes orientale néerlandaises, de la Compagnie des Indes anglaises, se résume en ces quelques lignes. Il arrive un jour où forcément l'État se substitue enfin à la Compagnie et, dès ce jour, la possession est complète.

Cette dernière, à son tour, reste florissante, productive, aussi longtemps que le gouvernement de la mère patrie sait apporter dans la politique coloniale l'énergie, l'adresse, la prévoyance voulues.

Lorsque après bien des années de domination absolument despotique, la race blanche, s'étant croisée avec la race indigène, a produit comme résultante une population nouvelle d'un chiffre assez élevé et aussi civilisée que celle de la métropole; ou bien quand dans une colonie où l'indigène a disparu par destruction, la contrée en arrive à être en grande partie peuplée d'Européens émigrés et de leurs descendants, la métropole agit sagement en accordant à cette colonie un sorte d'autonomie tributaire, ayant ses institutions, son administration, son armée; sans quoi, les idées d'indépendance prennent naissance et aboutissent tôt ou tard à une séparation de fait.

Les Russes seuls pratiquent une troisième manière d'étendre leurs possessions, qui est toute exceptionnelle et ne constitue pas, à proprement parler, une colonisation. En effet, ils englobent dans l'Asie centrale de vastes territoires par des conquêtes et des occupations militaires successives : ils peuvent agir de la sorte, parce que le concours de la marine ne leur est pas nécessaire, attendu qu'ils opèrent par voie de terre en reculant purement et simplement leurs frontières. Ce système, basé en grande partie sur des affinités de races voisines, procure à la Russie une grande extension de territoire mais peu de richesse, peu de prospérité réelle. Cette puissance retirera de son système des avantages matériels en rapport avec l'imposante superficie de son empire, quand toutes les provinces conquises pourront être mises en plein rapport par l'accroissement d'une population fixe et laborieuse desservie par de grandes lignes de chemins de fer ; mais ce jour paraît encore éloigné.

Ce qui se passe actuellement en Afrique prouve qu'en matière de colonisation, la marche progressive, que j'ai retracée plus haut, est immuable.

L'exploration s'étend sur une vaste échelle ; ceux qui la poursuivent avec tant de dévouement et de courage, rapportent de leurs voyages les renseignements nécessaires ; s'ils opèrent avec prudence, sans s'aliéner la sympathie des indigènes par des actes de violence en opposition avec leur rôle, ils continueront à étendre, à compléter leur mission, malgré toutes les difficultés et tous les déboires qui y sont inhérents.

Qu'ils parcourent le continent africain au nom de

la science, de la philanthropie, de la civilisation franchement dans un intérêt commercial, peu importe le résultat sera toujours le même : la domination péenne.

Après l'explorateur, le marchand ne tardera s'aventurer dans les régions reconnues. Déjà certaines chambres de commerce d'Angleterre se préparent à rassembler les capitaux nécessaires à fonder les modes de communication qu'attendent les producteurs répandre leurs marchandises parmi les populations africaines de l'intérieur. Forcément, les troupes annamites protégeront les entreprises de leurs compatriotes. C'est ainsi qu'elles ont pris pied sur la côte occidentale, dans le pays des Ashantees ; qu'elles occupent le sud du vaste continent et y étendent leurs opérations. Tôt ou tard elles pénétreront sur divers points de la côte orientale, dans la région Zanzibar ; et, dans un temps donné, l'Afrique centrale et australe sera anglaise, parce qu'elle ne peut être que anglaise, attendu que l'empire britannique, le plus puissant dans le monde, est assez puissant en moyens maritimes et en traditions coloniales, pour aboutir dans une si colossale entreprise.

L'Angleterre se ménage ainsi, et à longue échéance, une Inde nouvelle dix fois plus vaste que l'Inde actuelle, pour compenser la perte éventuelle de celle-ci ; perte qui n'est certes pas encore à craindre, mais que des événements asiatiques et européens pourront amener dans l'avenir.

Quelques autres nations maritimes garderont, il est vrai, des possessions, des comptoirs et des relations

moindre importance sur les côtes d'Afrique, comme le Portugal, par exemple; mais ces colonies moins prospères ne constitueront que des débouchés restreints et subordonnés à l'influence prépondérante du commerce anglais.

Dans le nord-est du continent africain, les vastes territoires formant le bassin du Nil resteront vraisemblablement tributaires de l'action égyptienne, agissant sous la surveillance européenne.

Enfin la France, si elle veut bien entrevoir sa mission véritable en Afrique et y travailler sérieusement, dispose d'un avenir colonial splendide. Le Sénégal et l'Algérie forment la base de ses opérations; elle peut envelopper dans son influence tout le continent qui s'étend de la Méditerranée jusqu'au delà des régions sahariennes, vers le Soudan et le Dar-Fur.

En ce qui concerne la Belgique, il serait puéril de vouloir nier les avantages qu'elle retirerait d'un débouché colonial, rendant au pays toute sa vitalité morale et matérielle.

Seulement, une création de ce genre devrait présenter un caractère purement national; il serait absurde de nous mettre, sous ce rapport, à la remorque d'une autre puissance; les hommes entreprenants, instruits, les voyageurs, les militaires, les commerçants, les capitalistes, qui y coopéreraient, devraient partir de la conviction arrêtée, que c'est bien dans l'intérêt exclusif du pays, de son propre développement et de sa richesse, qu'ils se dévouent et qu'ils travaillent.

Quand le roi Léopold II s'efforce de réveiller chez nous l'esprit d'entreprise, quand il s'y consacre avec

la plus noble ardeur, on peut affirmer qu'il est dans le vrai. Quoi qu'en puissent penser les craintifs, qui ne veulent ni ne peuvent envisager l'avenir d'un peu haut, c'est bien là un acte de prévoyance et de haute sagesse, de la part de notre souverain.

Il est évident que la pensée de donner à l'esprit public, en Belgique, un puissant dérivatif, une issue large ouverte à nos hommes énergiques, à nos capacités inutilisées, à notre commerce, à notre industrie, il est évident, dis-je, que cette pensée est absolument rationnelle, féconde et tout à fait dans le mouvement.

L'idée sera-t-elle comprise, soutenue, a-t-elle des chances d'aboutir?

Il est bien difficile de répondre à cette triple question; il faudra, en tous cas, pour arriver à un résultat, montrer une persévérance que rien ne devra décourager, une ténacité, une volonté immuable, un dédain absolu de toute opposition mesquine, étroite, et de tous les sacrifices à surmonter.

Examinons les obstacles et les chances favorables que peut rencontrer chez nous la réalisation d'une telle entreprise : la fondation d'un débouché colonial. Parmi les premiers, citons d'abord l'apathie de l'esprit public, qui n'est plus fait à ces sortes de conceptions. La génération des hommes qui, avant 1830, a vécu aux colonies, qui possédait l'expérience et les traditions de ce genre d'opérations, a disparu. Le commerce, sauf quelques exceptions, pratiquant l'exportation lointaine d'une manière toute privée, à rétréci l'envergure de ses relations et s'est accoutumé à cet

état de choses; il ignore, il a oublié qu'il en existe un autre plus rémunérateur.

Les capitaux, qui sont pourtant loin de manquer chez nous, ne se hasardent que dans des entreprises locales dont on entrevoit les bénéfices à courte échéance; leurs détenteurs seraient effrayés s'il leur fallait les lancer dans une affaire gigantesque dont les résultats ne se feraient sentir que dans un quart, dans un demi-siècle, si prospères que ces résultats puissent être.

D'autre part, nous avons laissé détruire en Belgique les éléments indispensables à la fondation d'un établissement transocéanien. Le roi Léopold I^{er} savait gouverner le pays avec une élévation d'esprit dont nous lui conserverons une éternelle gratitude; il apportait cette même hauteur de vues en ce qui touche l'avenir de la prospérité nationale; cependant, malgré ses désirs contraires et ses regrets, on laissa tomber chez nous la marine militaire, protectrice obligée de la marine marchande.

Enfin, les préoccupations du public semblent être exclusivement accaparées en Belgique par le courant de la politique intérieure, ses basculés, ses exigences, les questions de personnes, de parti, par les luttes électorales. Il serait difficile, sans doute, de le détourner de cette idée fixe. Ne peut-on pas se demander avec raison, pourtant, si ces agitations stériles, ces compétitions éternelles, fastidieuses même, sont bien ce qui constitue réellement la vie intellectuelle d'un peuple? Bien des gens, une grande partie de la presse elle-même, s'opposent presque systématiquement aux tendances

qui pourraient faire dériver l'esprit public vers un but plus élevé; il faut le déplorer, car en allant au fond des choses, il semble que cette opposition prend sa source dans le seul désir de ne point voir apporter de perturbation à l'échafaudage d'idées plus ou moins rétréci sur lequel nos partis politiques tâchent de s'élever respectivement pour saisir tour à tour les rênes du gouvernement.

Après avoir énuméré les obstacles contre lesquels il faudrait réagir, passons à l'examen des chances favorables à la réussite d'un projet colonial.

Un fait indéniable d'abord : chaque fois qu'il a été question, dans les combinaisons de la politique extérieure, de demander à la Belgique une partie de ses forces militaires pour remplir un rôle à l'étranger, la nouvelle n'a pas manqué de faire son chemin dans l'armée avec une incroyable rapidité, et les officiers, les volontaires de tous grades, prêts à partir, se sont présentés en masse. On peut donc affirmer sans crainte que, le cas échéant, on trouverait dans l'élément militaire une vitalité, une énergie peu communes, des natures aventureuses et des hommes de grande valeur; ne voit-on pas nos officiers entreprendre avec un courage digne d'aboutir à de grands résultats, des explorations hérissées de difficultés. S'il s'agissait d'aller au loin affermir l'influence de notre drapeau et protéger une patriotique entreprise, ce serait à l'envi que dans l'armée nos jeunes gens offriraient le concours de leur dévouement.

Dans le civil, n'en serait-il pas de même? Ceux qui se confinent dans les questions de parti et dépensent

leur ardeur dans les querelles de politique intérieure, sont-ils en majorité dans la nation? Personne n'oserait l'affirmer. Les hommes qui profitent de cette situation, qui trouvent le moyen d'y satisfaire leur ambition, verraient certainement avec déplaisir que l'on apportât une perturbation dans leur jeu ordinaire; mais ils ne forment que le petit nombre. Une bonne moitié de la population se désintéresse de plus en plus de ces compétitions creuses qui n'aboutissent à rien, en vue de l'avenir prospère du pays, depuis tant d'années qu'elles durent; pourquoi donc ne pas utiliser au profit de la nation ces forces vives qui restent sans emploi?

Les hommes existent, les capacités sont nombreuses, les carrières publiques ne sont pas assez vastes pour que tous puissent y trouver place. Ceux qui ne réussissent pas à y pénétrer, cherchent souvent à appliquer leurs talents à l'étranger, sans profit direct pour la prospérité nationale. Pourquoi ne pas les utiliser également dans le but de seconder une entreprise nationale bien conçue, bien étudiée, bien mûrie?

Nos jeunes ingénieurs ne demanderaient qu'àillonner de routes, de travaux, de chemins de fer, un pays vierge et productif.

Notre commerce, dont l'intensité est indiscutable, ne tournerait-il pas ses vues vers un débouché riche d'avenir, s'il avait la garantie sérieuse d'une protection efficace?

L'industrie, qui languit dans son travail et dans ses progrès, ne reprendrait-elle pas sa vitalité pleine et entière, si on lui donnait tout à coup l'issue qui manque à l'écoulement de ses produits?

Ne serait-il pas mille fois préférable de substituer à l'exportation telle qu'elle se pratique aujourd'hui, celle qui, bien plus profitable au pays, résulterait de la nécessité d'alimenter de notre travail et de nos productions un vaste territoire devenu national par le fait de notre colonisation et par une prise de possession régulière et officielle?

Nier en présence de cet examen, que l'importance des chances favorables soit au moins égale à celle des difficultés à surmonter, nier l'importance du but, nier qu'on puisse l'atteindre, serait absurde.

Mais, dira-t-on, comment aboutir à une bonne solution et vers quelles régions conviendra-t-il de porter nos vues?

Jadis, ne l'oublions pas, nous avons fait une assez sottise école. Nous avons essayé de fonder un établissement colonial à Guatemala et nous avons misérablement échoué.

Pourquoi? Parce que, faute d'expérience de la part de ceux qui s'étaient mis à la tête de l'affaire et par manque d'études préalables suffisantes, nous avons voulu créer une colonie belge au milieu d'un pays trop civilisé à l'européenne, sous un climat excessivement malsain, et où la main-d'œuvre était aussi chère qu'elle l'était alors en Europe. C'est à cette dernière cause surtout, qui ne peut manquer d'entraîner un échec certain dans tous les cas, qu'il faut attribuer notre déconvenue.

Depuis cette époque, d'autres projets ont été élaborés, examinés avec beaucoup de soin. Quelques-uns présentent des chances de succès à peu près certaines;

mais ils ont pour but de faire exploiter par des colons belges des territoires comme ceux de la République Argentine par exemple, appartenant à des États constitués, civilisés, politiquement reconnus. Dans ces conditions encore, point de réussite véritable; car ce ne serait point la Belgique qui retirerait les premiers et les principaux bénéfices du travail belge mais bien la nation chez laquelle nos compatriotes s'établiraient. Au lieu de coloniser, on organiserait là purement et simplement une émigration analogue à celle des Allemands aux États-Unis.

Le désir d'arriver à une solution plus rapide, plus logique en somme, à un résultat promptement rémunérateur, fait préconiser par certains hommes compétents l'idée d'une union coloniale et douanière avec la Hollande. Le traité qui en serait la conséquence consacrerait naturellement un partage équitable dans l'apport et les bénéfices des deux pays contractants une balance exacte des charges maritimes, militaires, financières; il serait basé également sur les probabilités de rendement commercial, industriel; il donnerait aux deux puissances toute satisfaction de dignité, toute garantie d'intérêts; dans les clauses à stipuler, on aurait égard aux devoirs et aux droits réciproques; on tiendrait compte des sacrifices faits dans le passé par l'une des deux nations et de la position toute faite dont profiterait l'autre. En un mot, ce traité reconstituerait, au seul point de vue matériel, colonial, commercial, la grande et puissante nation d'avant 1830, en ne touchant en rien à l'autonomie politique, à la liberté, à la séparation, de fait, des deux nations.

La Hollande retirerait-elle certains avantages de cette union coloniale? il serait puéril de vouloir le nier. Sa marine prendrait un nouvel essor; la présence simultanée de ses troupes et des nôtres aux Indes allégerait considérablement les charges, et entraînerait à des résultats bien plus prompts, bien plus complets, à une extension de puissance qui n'est pas à dédaigner. La vitalité de l'industrie belge ne manquerait pas de venir puissamment en aide au commerce hollandais; avec quelle rapidité nos ingénieurs, secondés par nos producteurs, ne construiraient-ils pas des routes, des chemins de fer à Java, à Sumatra, aux Célèbes, à Bornéo, à la Nouvelle-Guinée même!

Les richesses minérales de ces contrées incomparables, imparfaitement exploitées ou inexploitées même aujourd'hui par manque de têtes et de bras, seraient insensiblement mises en plein rapport.

La Hollande ne verrait-elle pas enfin, dans une union coloniale qui la lierait à la Belgique, une chance sérieuse de mettre ses possessions à l'abri des convoitises probables ou possibles de l'Allemagne?

En regard des considérations précédentes, il est inutile de faire ressortir tous les avantages que la Belgique retirerait d'une telle combinaison. Mais, en y réfléchissant sérieusement, est-il permis d'en espérer un seul instant la réalisation?

Il est probable, il est certain même que jamais la Hollande ne consentirait à s'y prêter. Souvenons-nous qu'en 1830, il existait dans ce pays un parti peu nombreux, il est vrai, mais très-favorable à la Révolution belge et à la séparation des deux pays; ce parti redou-

tait que, dans la suite, les provinces belges du royaume des Pays-Bas, ne prissent par leur esprit d'initiative, par leur puissance industrielle, une position prépondérante dans l'État et aux Colonies. Si, à cette époque, les tendances de ce parti, qui était celui des vieux commerçants hollandais, pouvaient être qualifiées de vues étroites, les idées analogues se justifieraient pleinement aujourd'hui, et ce serait avec un droit incontestable et des motifs parfaitement dignes et logiques, que le gouvernement et le peuple néerlandais repousseraient l'idée d'un traité permettant l'introduction d'éléments étrangers dans ces colonies dont la création, la prospérité sont dues aux sacrifices et à l'énergie des Bataves.

D'ailleurs, en admettant même que la Hollande consentît à un projet d'union commerciale, maritime et coloniale avec la Belgique, ne verrait-on pas l'Angleterre y opposer son veto. Permettrait-elle qu'on reconstituât aujourd'hui, sur des bases plus solides qu'autrefois, puisque la séparation politique existe, ce qui jadis lui portait ombrage et ce qu'en 1830 elle a voulu détruire ?

Mais, dira-t-on, puisque la Grande-Bretagne, pour satisfaire ses plus chers intérêts, a placé la Belgique dans la situation qui a amené cette pléthore dont nous souffrons, pourquoi ne l'en retirerait-elle point par la cession contre argent, ou telle autre compensation à étudier, d'une des nombreuses possessions qui ne sont pour elle qu'un accessoire à son immense prospérité ? Ce serait un nouveau moyen de nous créer un débouché, de rendre de l'essor à notre vitalité.

S'attacher à cette idée, en espérer la réalisation serait encore une complète illusion.

L'Angleterre n'a point de possessions accessoires ; elle ne voudrait point croire à l'inutilité d'un seul de ses établissements coloniaux, si insignifiant qu'il puisse être ; l'importance en peut paraître minime aujourd'hui, elle peut devenir immense demain.

En résumé, il n'y a de situation coloniale possible pour la Belgique que celle que nous fonderions nous-même, en créant de toutes pièces les éléments nécessaires à une entreprise de ce genre. Il nous faudrait porter nos vues sur un pays vierge, habité par ses aborigènes, et libre de toute autorité politiquement reconnue. Cette colonie deviendrait alors purement belge, son rapport serait direct, le travail qui s'y exécuterait serait national et la protection armée qui entourerait ce travail serait essentiellement patriotique.

Existe-t-il encore sur la surface du globe des régions répondant à ces conditions ?

Parfaitement. Si nous nous y prenons à temps, il est encore possible de nous tailler un vaste territoire dans la Nouvelle-Guinée par exemple, ou en Afrique.

Les ressources du sol et du sous-sol de la Nouvelle-Guinée sont immenses ; la partie occidentale seule de l'île occupée actuellement par la Hollande ne compte pas pour le sixième de la superficie totale de cette contrée. A l'époque où j'habitais aux colonies, on avait reconnu déjà que la fertilité de cette île est très grande, que le sol peut y produire toutes les denrées dont le rapport est le plus rémunérateur, que son climat est sain et que pas plus qu'ailleurs, il n'est impossible de venir à bout des indigènes.

Une île présente d'ailleurs, au point de vue de la

création d'un établissement européen, des avantages que n'offre pas un continent tel que celui de l'Afrique; les côtes permettent en tous sens un accès plus facile vers l'intérieur; et il ne faut pas oublier que la rapidité avec laquelle les produits peuvent être embarqués compte pour beaucoup dans les chances de prospérité.

Bien que la Nouvelle-Guinée, par sa position géographique, soit située un peu en dehors des grandes lignes suivies par la navigation commerciale des Indes, de la Chine et du Japon, la route, pour y arriver, en est similaire jusqu'à Singapore. Il y a un avantage incontestable, quand on étudie les questions maritimes au point de vue colonial, de pouvoir s'assurer un contact aussi complet que possible avec le chemin suivi par un des plus grands mouvements commerciaux du globe.

Pour toucher à la côte d'Afrique, à la côte occidentale surtout, il n'en est pas de même; les lignes de paquebots, les télégraphes sous-marins sont rares dans ces parages; les difficultés de communication y sont plus grandes.

L'Afrique centrale, vers laquelle se tourne le courant des idées actuelles, nous offre toutefois des probabilités sérieuses pour réussir dans l'établissement d'une colonie bien que l'entreprise soit plus difficile dans ce vaste continent que partout ailleurs; mais il ne faut pas perdre de vue que la base d'opération indispensable serait la prise de possession d'un littoral étendu, sain et abordable, d'où l'on puisse rayonner vers des régions fertiles, riches et offrant aux colons, aux commerçants un avenir prospère. Vouloir agir

dans l'intérieur, sans installation préalable et permanente sur la côte, c'est donner dans l'utopie.

Le moment est venu d'y songer, car déjà les meilleures parties de la côte appartiennent à des puissances maritimes européennes, lesquelles, en présence de l'avenir, loin de consentir à nous céder un pouce de terrain, ne songent qu'à étendre et à maintenir leur situation. Seules, une négociation avec le sultanat de Zanzibar, ou une prise de possession sur une côte favorable et libre sont encore possibles.

Afin d'agir en connaissance de cause, d'être édifié sur les ressources de ces régions maritimes et des parties continentales correspondantes, l'exploration belge devrait être poussée activement dans ce sens éminemment pratique et nous rapporter des renseignements précis sur les chances que pourraient y trouver nos entreprises.

En tardant davantage, nous nous exposons à devoir renoncer en Afrique à toute opération purement nationale et à être obligés, là comme ailleurs, de mettre notre commerce à la remorque du trafic étranger et sous la protection d'une puissance quelconque; dès lors le but est encore une fois manqué : point de colonie véritable pour la Belgique, qui ne retirera rien des efforts isolés de quelques-uns de ses enfants.

En présence des difficultés à vaincre, des résultats à obtenir, résultats qu'entrevoient tous ceux qui se sentent une valeur ou qui ont un souci réel de l'avenir du pays, on se demande si l'on pourrait compter, pour mettre la main à l'œuvre dans une entreprise coloniale, sur l'initiative gouvernementale, ou s'il faudrait

s'en rapporter à l'initiative d'une association privée.

Devons-nous attendre quelque chose de la première? En considérant l'ordre des idées dans lequel se meut notre école gouvernementale, en envisageant les vues de ceux qui se succèdent au pouvoir, en voyant que ces vues sont d'une nature tout opposée aux tendances, aux aspirations, aux aptitudes nécessaires à la création d'un grand débouché moral et matériel pour le pays, on est obligé de répondre négativement à la question. Tout au plus l'État consentirait-il, et dans un temps éloigné encore, à protéger notre drapeau là où l'initiative privée aurait réussi à le planter. C'est, par conséquent, à la volonté, à l'énergie de cette dernière qu'il convient de s'en rapporter; c'est d'elle qu'il faut tout espérer, si tant est que nous soyons encore de force à supporter les sacrifices nécessaires.

Une grande compagnie privée, créant sa propre marine, armant quelques vaisseaux, fondant ses capitaux, agissant à la manière de l'ancienne Compagnie des Indes, alimentée et soutenue par les commerçants, les capitalistes, les industriels, les armateurs, les vaisseaux marchands, est la seule création pratique que l'on puisse tenter en Belgique.

Les gens timides, les esprits habitués au terre à terre dans lequel nous vivons depuis si longtemps, répondront par ce simple mot : utopie; si leur manière de voir prévaut, c'est un deuil à porter pour toujours. Cependant, toute la partie vitale de la population ayant besoin de l'essor dont notre situation actuelle la prive, ferait bien de se grouper autour de l'influence royale qui ne se ménage pas pour réveiller chez nous l'esprit

d'entreprise. L'Association africaine, fondée par les idées élevées du Roi, soutenue par sa persistante clairvoyance, pourrait facilement et sous peu devenir le point de départ d'une Compagnie coloniale adoptant le seul but pratique en pareille matière, la création d'une entreprise de commerce essentiellement nationale.



XI

Voyage dans les États de Sidenring. — La grotte aux échos. — Filet et les sangliers. — Excursion sur la rivière de Kaïmba. — La chasse aux crocodiles. — Les serpents des Célèbes. — Le docteur Blum. — Gisements aurifères.

Un mois après nos excursions à Toeradja, nous entreprîmes un voyage analogue vers les États du sultan de Sidenring. Un Krayn de ce royaume tributaire avait sollicité l'honneur de recevoir le général Bisschoff, à qui il offrit des chasses superbes et des fêtes à peu près semblables à celles que j'ai déjà décrites.

Durant notre séjour chez lui, notre hôte exprima le désir de nous faire visiter, à quelques kilomètres du palais, des grottes immenses appelées « grottes aux échos », qui se prolongent sous un massif de montagnes séparant sa principauté de celle de Wadjoe. Nous y arrivâmes en franchissant une série de collines à demi boisées, semblables à d'immenses gradins. On pénètre à pied sec dans l'intérieur des excavations par des couloirs longs et étroits, en forme de crevasses verticales. Pendant qu'on les traverse, le bruit des conversa-

tions se répercute dans les profondeurs souterraines et ramène à l'oreille du visiteur un bruit semblable à des soupirs de géants, se transformant bientôt, à mesure que l'on marche, en plaintifs et lugubres gémissements. Plus on approche des grandes salles, plus les hurlements se multiplient; ils finissent par se confondre en un vacarme analogue aux assourdissantes vibrations que l'on perçoit dans une tour de cathédrale pendant que plusieurs bourdons s'ébranlent à la fois et sonnent à toute volée. Cet effet d'acoustique très curieux est peut-être unique au monde. Les cavernes où il se produit sont d'une humidité extraordinaire, et nous n'étions pas fâchés, en sortant de là, de faire sécher au soleil nos légers vêtements couverts d'une véritable rosée.

En retournant au kraton, je me trouvais à côté du Krayn. Tandis qu'il me parlait de la fraîcheur des grottes, il éternua à différentes reprises; machinalement et sans y songer autrement, je lui dis :

— *Allah selamat, Krayn!* (Dieu vous bénisse, Krayn!)

Stupéfait d'un souhait dont l'usage n'avait probablement jamais passé de nos habitudes populaires d'Europe dans le langage des Célèbes, le Krayn s'arrêta et, me tendant la main avec la loyauté simple et grande qui distingue ces guerriers primitifs :

— Ce que vous me dites là, monsieur, est vraiment beau, vraiment sincère et amical; les témoignages de ma reconnaissance seraient incomplets si, dès notre retour au kraton, je ne faisais part à la Radenayo des vœux que vous faites pour ma prospérité. Je veux que sa gratitude soit à la hauteur de la mienne!...

En effet, peu après notre arrivée au palais, la princesse me fit mander et me renouvela, avec la même ostentation de bon aloi, tous les remerciements que le Krayn m'avait déjà exprimés.

Une mise en scène si extraordinaire, due à un incident si puéril, si inattendu, divertissait beaucoup le général et mes compagnons, qui s'amusaient plus encore de mon embarras que de l'aventure en elle-même; une cause par trop futile m'attira, il est vrai, une succession indéfinie d'attentions délicates de la part de nos hôtes. J'avais bien essayé d'abord de faire comprendre au Krayn qu'une phrase si banale ne valait pas l'excès d'honneur dont on me comblait; mais ce fut vainement. Les témoignages d'amitié dont je devenais l'objet allèrent crescendo, et trois semaines après notre retour à Macassar, des envoyés du Radja s'arrêtèrent un beau soir devant mon pavillon; ils venaient m'offrir, de la part de leur maître, un cheval isabelle magnifique et deux charmantes esclaves, en souvenir du trop fameux *salamat Allah!*

Les chasses auxquelles nous prîmes part chez cet excellent et fastueux prince présentèrent un caractère tout particulier, à cause de la multitude de sangliers et de babi-roussas qui pullulaient dans ses forêts; ils gambadaient dans tous les sens par troupeaux énormes. Afin de nous débarrasser autant que possible de la présence de ce gibier importun, les esclaves du Krayn avaient creusé, aux abords de la lisière près de laquelle nous attendions le cerf et le buffle, une quantité de fosses assez profondes, recouvertes de branches et de larges feuilles, dans lesquelles les sangliers que le

chasseur indien dédaigne, s'engouffraient pêle-mêle.

L'excellent Filet, qui naturellement était du voyage, nous causa pendant ces chasses un moment de vive inquiétude. On l'avait vu changer deux ou trois fois de poste; enfin, on ne savait plus ce qu'il était devenu. Lors du rassemblement, il manqua à l'appel; on l'appela dans toutes les directions, mais vainement; des escouades de traqueurs se mirent à sa recherche et ne purent le découvrir.

Le général Bisschoff et nous tous commençons à nous demander avec anxiété si réellement un malheur était arrivé, quand tout à coup un mandour poussa un cri de joie et nous hêla en se livrant à une gesticulation des plus expressives. Chacun accourut et Filet fut retrouvé au fond d'une fosse, en compagnie de trois sangliers énormes, aussi effrayés que lui de leur mésaventure réciproque!...

Si l'île des Célèbes a le bonheur d'être une terre vierge de tigres, les eaux, par contre, en sont infestées de crocodiles. Caïmans de mer sur les côtes, crocodiles de rivière, tous les monstres de cette famille d'origine antédiluvienne semblent s'y être donné rendez-vous et y vivre dans le plus nonchalant bien-être; on en voit partout; dans la rade de Macassar, à Boni, ils sillonnent les flots en montrant la longue arête noire et dentée de leur épine dorsale; à l'embouchure et sur les bords vaseux des rivières, ils se vautrent dans la boue, étalant au soleil leur dos écaillé ou leur ventre jaune.

Quand on traverse ces contrées en simple touriste, il est difficile de se rendre compte des habitudes

de ces monstres; mais pour l'habitant des Iles, c'est tout autre chose, et la chasse aux crocodiles devient certainement l'une des plus attrayantes et surtout des plus émouvantes. Elle a peu d'amateurs parmi les Indiens, car une grande partie de la population indigène professe à l'endroit des caïmans un culte particulier qui tient de la superstition. La rivière de Kaïmba est littéralement encombrée de crocodiles; l'accès de ses bords et sa navigation sont, à cause de cela, des plus dangereux; nous nous y rendions parfois, Européens et Créoles, armés de bonnes carabines anglaises, pour tirer quelques-uns de ces animaux qui rappellent si bien les dragons des temps fabuleux.

Le Krayn de Kaïmba nous invitait souvent à prendre part à ce dangereux plaisir et fixait le rendez-vous sur le bord de la mer en face de la barre de la rivière. Nous y arrivions à cheval après deux jours d'étapes. Là, nos montures étaient logées et soignées dans un *dessá* de ses domaines. Les *lipa-lipas* nous attendaient; un chasseur s'embarquait sur chacun de ces frêles esquifs, qu'un Indien dirigeait au moyen de la pagaie. Nous commencions généralement à remonter la rivière vers midi; c'est le moment favorable parce que les caïmans profitent de l'heure où le soleil darde ses rayons avec le plus de force, pour se prélasser sur la boue des deux rives.

Les barques s'avancent silencieusement à quelques mètres des bords et filent au travers des hautes herbes; le chasseur peut alors s'en donner à loisir.

S'il est un coup de fusil émouvant, c'est bien celui qu'on tire sur un crocodile, car si la bête n'est pas bien

salive de la bête; le soleil se charge de les faire fermenter et éclore. Les jeunes crocodiles qui sortent de l'œuf sont agiles et très amusants à observer dans leurs allures. Ils ressemblent comme forme et comme grandeur à de jolis lézards, de trente à quarante centimètres de longueur. C'est une bonne fortune pour l'Européen de pouvoir se procurer des œufs encore frais; on nous en apportait souvent à Macassar; nous les faisions éclore au soleil, et les petits monstres naissants égayaient nos appartements; au bout de quinze jours ou trois semaines, par exemple, leurs aimables instincts ne tardaient pas à se trahir; faute de mieux, ils dévoraient nos bottes et nos harnachements; il était temps alors d'y mettre bon ordre et de les supprimer d'un coup de fusil.

Notre bon Filet, amateur de tous les plaisirs indiens, mais amateur imprudent s'il en fut, devait encore, dans une chasse aux crocodiles, donner au général Bisschoff et à nous tous un singulier moment d'angoisse. Un soir, en remontant la rivière de Kaïmba, il aperçoit presque à sa portée une dizaine de nids irrégulièrement plantés sur le sable; c'était l'occasion ou jamais de s'emparer de quelques œufs; il fait rapprocher sa nacelle du bord, saute à terre et le voilà occupé à démolir une ruche à coup de crosse. Il n'avait pas réfléchi, le malheureux, que la mère rôde toujours aux environs de son nid; la bête furieuse s'élance sur lui, la mâchoire menaçante; Filet effaré, saute à la rivière pour regagner son lipa-lipa, sans se douter qu'il allait courir là un danger plus grand encore, car à peine avait-il de l'eau jusqu'à la ceinture

que deux museaux fort peu rassurants cinglent droit vers lui; il eût été croqué bien certainement si une fusillade des plus corsées n'était venue fort à propos le dégager, couvrir sa retraite et permettre à son rameur de le hisser sain et sauf, mais plus mort que vif, dans sa barque.

La chasse aux crocodiles est un de ces plaisirs dont il ne faut pas abuser; au bord des rivières, en plein midi, la chaleur est énervante au point de faire battre les tempes; les miasmes sont brûlants; en quelques heures, les plus intrépides se sentent défaillir; on est éreinté et c'est toujours avec une satisfaction sans mélange que le soir on se retrouve à l'étape, suspendu dans son hamac, loin des atteintes de ces myriades de moustiques dont les parages aquatiques sont infestés et qui font à la chair blanche une guerre impitoyable.

Je crois qu'il ne serait pas impossible de trouver aux Célèbes toutes les variétés de la race des reptiles, depuis le boa constrictor jusqu'à la couleuvre empoisonnée. Ces animaux y vivent un peu partout; selon les espèces différentes, on les rencontre dans les forêts, au milieu des marais humides et brûlants tout autant que dans les rochers, les broussailles, les décombres et les vieilles constructions. En général, les serpents qui se tiennent dans les arbres ne sont point venimeux; tel est le boa. Mais il n'en est pas de même de ceux qui rampent à terre et prennent leur gîte dans les ronces et les rocailles; ceux-ci sont bien les reptiles les plus dangereux du monde, et parmi eux je citerai particulièrement le serpent à sonnettes dont

on reconnaît l'approche au cliquetis de ses écailles; un autre petit aspic noir est plus terrible encore; sa langue effilée se termine en forme de lancette, et se raidit comme une pointe d'acier, au moment de la morsure; une simple piqure de la plupart de ces animaux suffit pour entraîner une mort instantanée.

Aux Célèbes, le venin des serpents, des scorpions, n'est pas le seul qui soit redoutable; le règne végétal est largement pourvu des poisons les plus subtils. Sous une chaleur équatoriale, tempérée par les brises humides de la mer, la végétation prend des proportions invraisemblables; dans ces conditions, la sève de certaines plantes, de certains arbres, distille un suc des plus perfides.

Telle fleur charmante par ses nuances vives, par ses formes élégantes, par son parfum pénétrant, laisse autour d'elle des senteurs mortelles; tel arbre, comme le Upa, recèle un venin si persistant, qu'il suffit de planter la pointe d'un kryss ou d'une zagaïe dans l'écorce pour que l'acier reste empoisonné durant des années. Telle branche dont on arrache une feuille, ou dans laquelle on pratique une incision, laisse couler une huile d'une blancheur éblouissante qui foudroie comme l'acide prussique ou tue lentement celui qui l'absorbe, en le faisant passer par toutes les phases de l'épuisement et de la folie.

De si étonnantes particularités naturelles sont bien faites pour attirer les observateurs, les savants de haute volée, qui ne reculent pas devant de longs et périlleux voyages, pour recueillir des renseignements fertiles et absolument inédits.

C'est ainsi que nous avons possédé quelque temps parmi nous le docteur Blum, éminent naturaliste allemand, professeur à l'université de Leyde; il prit part à plusieurs de nos excursions et emporta des Célèbes des collections constituant à ses yeux de véritables trésors.

Sa conversation, ses étonnements, ses explications avaient pour nous autres profanes des attraits charmants et des côtés toujours instructifs.

Je me rappelle que le docteur ne voulut pas quitter les Célèbes sans rapporter en Europe la peau d'un igouane. Ce lézard, d'une variété très rare, mesure deux ou trois pieds de longueur; ses reins sont surmontés d'une crête osseuse et dentée de couleur écarlate qui part du nez et se termine en pointe au bout de la queue; son corps est vert émeraude avec des aspects nacrés et diaphanes.

— La race en est presque perdue, nous assurait le savant docteur, et ils vivent, dit-on, sur les arbres qui ombragent les bords de certaines rivières marécageuses.

Le général organisa un voyage pour la rivière de Kaïmba, dans le but de donner satisfaction au savant, et M. Blum finit par y trouver le lézard tant convoité; dans sa joie il nous assurait que c'était là pour lui une conquête plus grande que n'avait été pour nous la prise de Soupa!...

A notre retour à Macassar, un de nos médecins militaires, M. Neuendorff, entreprit d'empailler la bête; mais quel ne fut pas le désespoir du savant professeur, quand il reçut des mains de l'opérateur improvisé et

inexpérimenté, un igouane méconnaissable dont la peau avait été tailladée en tous sens. Le désespoir du naturaliste ne put se contenir; il sembla si sincèrement affecté que le général n'y résista pas et fit mander au Krayn de Kaïmba qu'on eût à capturer dans ses domaines et sans retard, le plus bel igouane qu'il fût possible de découvrir. Quelques jours après, deux spécimens de ces animaux presque introuvables furent apportés en triomphe à Macassar par une députation indigène.

L'excellent docteur Blum était devenu pour nous un ami, un indispensable; en nous quittant, il emporta les regrets de tous ceux qui avaient pu écouter ses savants et curieux entretiens.

Trente ans après mon départ des Célèbes, alors que j'étais aide de camp de Sa Majesté Léopold I^{er}, prenant un dimanche matin mon service au château de Laeken, le roi me dit :

— J'attends aujourd'hui un illustre naturaliste qui vient tout exprès d'Allemagne pour me montrer des albums uniques dans leur genre, et dont les dessins représentent certaines végétations exceptionnelles de l'Inde; je me fais une fête de causer avec lui.

Le roi Léopold, on le sait, ne le cédait à personne dans ses goûts et dans ses connaissances botaniques.

Je parcourus aussitôt la liste des audiences, et j'y trouvai le nom d'un docteur Blum...

— Il serait bien curieux, pensais-je, que le hasard me ramenât ici mon vieil ami de Kaïmba et de Macassar.

Je n'avais pas achevé de me faire cette réflexion,

lorsque je vis entrer un vieux monsieur porteur d'un gigantesque in-folio. Il me regarda, me reconnut et me sauta au cou; c'était bien lui!...

En ce moment une porte s'ouvrit; notre bon roi, que divertissait beaucoup cette petite scène, prit les mains du vieux savant en disant :

— Il paraît que nous sommes en pays de connaissance.

— Ah! Sire, lui répondit Blum, toutes les merveilles dont j'apporte la reproduction à Votre Majesté, le général et moi nous les avons vues ensemble; il peut vous dire lui, lorsque tant d'autres demeurent incrédules, que ce sont bien là de splendides réalités!...

La rivière de Kaïmba, dont je viens de parler, si riche en curiosités zoologiques, en crocodiles, en caïmans monstrueux, l'est aussi d'une autre manière: elle roule de l'or. On en a souvent recueilli devant nous, et du plus pur.

Le précieux métal n'est pas rare aux Célèbes; plusieurs des États du nord-est de l'île contiennent des gisements aurifères assez importants. C'est ce qui explique la profusion des ornements d'or que portent les femmes, les garnitures dont les guerriers ornent leurs costumes, leurs riches cottes de mailles et les harnachements de leurs chevaux.

J'ignore si une exploitation régulière en a été essayée; mais il est certain qu'il y a là pour la métropole une source très sérieuse de richesse; le métal de la rivière de Kaïmba est si pur, qu'étant laminé, il est maléable comme du mastic.

XII

Combat contre un caïman de mer. — Voyage à Toppy-Hava. — Réception chez le krayn de Kélisson. — Les tortues. — Les nids d'hirondelles. — La cuisine locale. — Les fruits de l'Inde.

J'eus personnellement affaire, au pied de l'escarpe du fort Macassar, à l'un des plus grands caïmans de mer qu'il soit possible de voir. Nous étions à la veille de partir pour une excursion très curieuse à Kélisson; j'habitais un pavillon situé au milieu du bastion qui domine la rade et devant lequel, sur la plage, se trouvaient les écuries en bambous de notre cavalerie; ces constructions étaient protégées du côté de la mer par une longue et solide palissade dans laquelle cependant, nous l'avons remarqué le lendemain, quelques rondins brisés laissaient une ouverture de quatre ou cinq pieds de largeur.

Le soldat indigène, en faction au sommet du rempart, vint, à deux heures du matin, frapper à ma porte à coups redoublés :

— *Touan*, me disait-il en malais, *Touan, ada Setan itou...* (Le diable est là, monsieur.)

— Le diable ! lui répondis-je. De quel diable voulez-vous parler, mon garçon ?

Je me lève aussitôt, tout en demandant des explications que le pauvre Amboinois ne parvenait guère à rendre très intelligibles.

— Quelque chose d'extraordinaire rampe au pied de la muraille, me dit-il, et s'apprête à franchir le parapet.

A tout hasard je m'armai d'une carabine et de deux lances boughinaises ; suivi de l'Amboinois, je montai sur le rempart ; j'y voyais avec peine, tant l'obscurité était profonde, mais cependant ; sans trop me rendre un compte exact de la réalité, je pouvais distinguer une énorme masse qui se mouvait lentement au pied du bastion. Ne sachant au juste à qui ou à quoi j'allais avoir affaire, je me fis ouvrir la poterne la plus rapprochée et, sortant du fort, je me dirigeai vers l'endroit indiqué. J'avais à peine contourné le saillant que je me trouvai face à face avec l'ennemi inconnu auquel, à tout hasard, je commençai par envoyer un lingot. Je finissais par y voir suffisamment, et je reconnus aussitôt qu'il s'agissait d'un énorme crocodile de mer ; je l'avais blessé et il se dressait sur ses pattes postérieures sans trop savoir d'où lui était venu le coup. M'apercevant à son tour, il fit un soubresaut désordonné et ouvrit vers moi sa menaçante mâchoire ; je n'eus que le temps de sauter de côté, et, sans perdre une seconde, je lui plantai une lance dans les reins. Il bondit une seconde fois sur lui-même sans m'atteindre ; je parvins à me rapprocher du monstre en me serrant aussi près que possible de son flanc gauche, afin d'é-

viter les gigantesques coups de queue dont il essayait de me fouetter par ce mouvement instinctif propre aux caïmans et au moyen duquel ils rejettent leur proie à portée de leur énorme gueule. Lui enfoncer une seconde lance dans le corps et arracher la première hors de sa carapace pour l'y replonger, fut l'affaire d'un instant. Percé de quatre profondes blessures, il se décida à reprendre la direction de la mer. Cent mètres environ nous séparaient de la palissade; il voulait, regagner l'ouverture par laquelle il avait pénétré sur le glaci; de mon côté, je tenais à l'achever avant qu'il n'y arrivât.

L'Amboinois, qui du haut du bastion assistait à ce combat singulier, criait au secours, se démenait et faisait un bruit fantastique; les gardes d'écurie étant accourus, joignaient leurs clameurs aux siennes; tout ce tapage avait réveillé la garnison et les habitants du fort qui, rassemblés sur le rempart, assistaient stupéfaits au dénouement de cette lutte pendant laquelle j'ai porté à ce formidable animal plus de vingt coups de lance; il s'arrêta enfin, épuisé, expirant, au moment où il posait déjà sa lourde tête sur les débris de la palissade.

Au point du jour, le bruit de cette aventure se répandit en ville, dans le kampong chinois et dans le quartier boughiste. Toute la population vint visiter le théâtre du combat, mesurer la bête qui avait près de dix mètres de long; ce fut pendant toute la journée une interminable procession, une véritable cohue. La superstition indienne s'en mêlant, des clameurs de toute espèce et des présages de toute nature ne

firent que croître et s'exagérer d'heure en heure. L'Amboinaise, témoin du combat, tirailé dans tous les sens, était consulté, interrogé pour que les moindres détails de l'affaire pussent servir à établir des pronostics exacts; tout cet émoi était aussi curieux que divertissant; avant le soir, le brave garçon en était au moins à son centième récit et avait fini par devenir un personnage tout à fait considérable dans les quartiers indigènes.

Plus de trente ans après cet épisode, me rendant un jour à Paris, je pris place dans le train, auprès d'un voyageur à l'aspect exotique. Son teint bronzé, son accent hollandais me faisaient supposer avec raison que j'avais à mes côtés quelque nabab retour des Indes; ainsi qu'il m'est arrivé maintes fois de le faire en pareil cas, je lui adressai la parole en malais; mon compagnon étonné, enchanté, me répondit immédiatement dans le même langage et, au bout d'un instant, nous étions tout à fait en pays de connaissance. Il avait habité Java et les Célèbes d'où il arrivait; après une longue et intéressante conversation dans laquelle ses récits m'apprirent tous les changements survenus aux colonies depuis que je les avais quittées, nous échangeâmes nos cartes; en lisant mon nom, il me regarda intrigué et me demanda si le hasard l'avait conduit en présence du « touan » Lahure qui avait tué le caïman des fossés de Macassar!...

Le caractère superstitieux du Boughiste, son penchant à voir partout du merveilleux, avaient fait passer là-bas à l'état de légende le souvenir d'un combat qui, somme toute, n'avait rien que de très naturel.

Le dernier voyage d'agrément que je fis avec le brave et excellent général Bisschoff, fut notre excursion chez le Krayn de Kélisson. Partant de Macassar, nous n'avions que deux étapes à parcourir pour arriver à la résidence de Toppy-Hava, située au milieu des États kélissonais.

Le peuple de Kélisson est le plus doux de ceux qui habitent les Célèbes. Il est très sobre, vit de la pêche, du dingding et des cultures de riz. Il s'enrichit par un commerce immense de tripan de salanganes (ou nids d'oiseaux), mets indiens très recherchés dans toutes les colonies, en Chine et même sur les tables européennes des nababs qui habitent la Hollande ou l'Angleterre.

Le Krayn, fidèle allié du gouvernement, entretient un corps auxiliaire de trois cents fantassins qui ne manquent jamais, dès qu'on entre en campagne, de répondre au premier appel. Ce petit bataillon, chaque fois que je l'ai vu en action, est positivement la terreur de l'ennemi. Les hardis guerriers qui le composent sont nus; une ceinture de coton aux couleurs vives entoure leur taille et leurs hanches; ils portent le turban. La seule arme des Kélissonais est le kryss. On les lance ordinairement sur le champ de bataille quand l'ennemi, ébranlé par le feu de la mousqueterie et de l'artillerie, doit être percé, achevé; alors, rien ne les arrête; ils se précipitent sur leur adversaire avec une agilité, une audace, une bravoure incomparables; ils poignent sans merci tout ce qui se trouve à leur portée.

On croirait que d'aussi farouches compagnons

sont difficiles à conduire, à discipliner; point du tout : Les Kélistonnais sont dociles, modestes, soumis et très sobres; ils vivent en famille; leurs mœurs sont douces et hospitalières. Ils accueillent avec plaisir les marchands de tous les pays dont les navires viennent s'emboîser sur leurs côtes pour prendre chargement de leurs rares et exquis marchandise.

Notre excursion à Kéliston fut très intéressante; le Krayn nous offrit un tandak d'hommes et de femmes, dont les costumes plus que primitifs nous permirent d'apprécier les formes séduisantes, les muscles d'athlètes de cette race exceptionnellement belle. Son gambelang, très complet, très riche en instruments variés, accomplissait des tours de force d'harmonie.

Nous visitâmes ensuite les roches et les grottes gigantesques sur les parois desquelles des myriades d'hirondelles de mer viennent construire ces nids dont on se délecte en Chine, au Japon et dans tout l'extrême Orient.

Ces grottes sont remarquables par leur grande propreté; les flancs et le sol en sont d'une blancheur éblouissante; nulle main humaine n'y touche si ce n'est pour faire la récolte du précieux condiment, qui forme à lui seul les trois quarts des revenus du Krayn.

Nous fûmes ensuite introduits dans les grottes aux tortues où l'on pénètre par une étroite plage que la mer recouvre à la marée montante.

Elles sont peuplées par des essaims de tortues de toute taille. Le résident de Toppy-Hava en fit enlever une énorme dont la carapace ne mesurait pas moins de 1^m62 de diamètre. En rentrant à la résidence et avant

de la livrer au cuisinier, nous nous mîmes à sept sur son dos, sans que ce poids considérable parût le moins du monde inquiéter sa marche.

Le lendemain, vingt-trois personnes dînèrent de cette seule tortue, et le menu, composé de mets diversement préparés, était positivement de nature à faire envie aux habitués des plus célèbres restaurants du boulevard des Italiens. Rien n'y manquait; potage à la tortue, nécessairement; le même qui se vend à soixante francs la portion au Long's Hôtel d'Old Bond Street; entrées, nageoires semblables à la chair du poisson le plus fin; rôti, côtelettes, hors-d'œuvre, le tout préparé à l'indienne; il y avait de quoi satisfaire les plus délicats.

J'étais charmé de me trouver chez le résident qui n'était autre que M. X..., le même qui commandait les hussards à Soupa, et avait *hésité* quand le général Van Geen lui donna l'ordre de s'emparer du drapeau d'Alita.

Quand je revins porteur du célèbre étendard, j'avais eu la douleur d'entendre, au milieu de la joie dont me remplissait notre glorieux fait d'armes, que le général, ne pouvant admettre une hésitation impossible de la part d'un officier de cavalerie, donnait l'ordre de mettre M. X... aux arrêts, et de le faire passer devant un conseil de guerre.

— Il faut qu'il soit fusillé! s'écriait-il furieux. Et chez un homme de la trempe de Van Geen de telles paroles étaient peu rassurantes.

Après la prise de Soupa, tandis que nous dînions devant la tente du commandant en chef, M. X... qui, à défaut d'être un véritable officier de troupes à

cheval, possédait une vaste érudition littéraire puisée à l'Université de Leyde, s'était risqué, au dessert, à se présenter devant le général; il lui avait récité, avec un incomparable talent oratoire, toute une tirade de l'Illiade dans laquelle il avait adroitement substitué le nom de Van Geen à ceux des héros de la Grèce.

Van Geen, stupéfait d'abord, écouta, se sentit ému et finit par rire.

La générosité du vieux soldat l'emporta, il fut désarmé.

— Allons, allons lui dit-il, mettez-vous à table, « mon brave! » et n'en parlons plus... Quand je rentrerai à Batavia, je vous caserai dans un emploi civil convenant mieux à vos aptitudes et où les Boughistes vous laisseront tranquille.

Il le fit nommer Résident à Toppy-Hava.

Notre dîner à la tortue chez cet excellent ami fut marqué par un incident dont les suites n'eurent heureusement qu'un côté comique.

Le repas avait été servi au premier étage de la résidence, charmant chalet légèrement construit en béton et en bambous. On venait de servir le chéribon et de passer les manilles, quand tout à coup un formidable craquement se fit entendre; sans avoir eu le temps de nous reconnaître et de nous rendre compte de ce qui se passait, le plancher avait cédé tout d'une pièce et nous étions descendu au rez-de-chaussée. Confusion inexprimable!... la sauce blanche du dernier ragoût à la tortue tatouait nos visages; les meubles brisés, la vaisselle du Japon émietlée, formaient autour de nous une incroyable litière; chacun se tâtait; par un bonheur

providentiel, personne n'était blessé. Seul le général Bisschoff se prétendait endommagé. On le déshabilla séance tenante et l'on finit par découvrir qu'une fourchette indiscreète s'était audacieusement plantée en plein milieu des... reins de notre excellent chef!

Tandis que les éclats de rire succédaient à notre panique, M. de Siso cherchait partout son plus jeune fils, un intéressant enfant, sourd et muet, qui avait disparu dans la bagarre. Tout à coup l'un de nous aperçut l'*anac kitchil* perché sur une solive, la seule qui eût tenu bon dans l'effondrement. Le pauvre petit ressemblait là-haut à un magot dans une niche; quand on le vit sain et sauf, ses gestes désespérés ne firent qu'augmenter le comique d'une situation digne en tout point de la plus drôlatique des pantomimes anglaises!

Cette résidence de Toppy-Hava, d'où proviennent les mets les plus recherchés de l'Inde, est tout naturellement l'une de celles où nous avons été le mieux à même d'apprécier dans tous ses raffinements et ses secrets la cuisine indienne à laquelle il est bien plus facile de s'habituer qu'on ne le croit. Les mets singuliers qui la composent doivent être mangés aux Indes; en Europe les uns semblent frelatés, tandis que les autres brûlent la bouche et l'estomac.

Les personnes qui veulent s'en tenir sous le climat de l'équateur à une alimentation exclusivement européenne, et surtout à l'usage quotidien des vins et des liqueurs, vont au devant de bien des souffrances physiques; bien plus, elles se vouent volontairement à la maladie du foie qui finit presque toujours par les em-

porter. « Ne touchez pas aux fruits, sinon vous êtes perdu! » vous dit-on dès votre arrivée aux colonies. Erreur profonde. Un certain temps est nécessaire, il est vrai, pour s'accoutumer à un changement radical dans la manière de se nourrir; mais cette période passée, on ne se porte jamais mieux qu'en vivant à l'indienne. Le corps, une fois fait à son alimentation nouvelle, a même besoin du complément rafraîchissant des fruits.

Café, thé à foison, vin de palmier parfois et sans abus; épices, condiments poivrés, piments, kari, gingembre, sans excès, n'ont rien d'échauffant pour l'Européen acclimaté; les fruits, pour la plupart exquis, ne débilitent point ceux qui suppriment l'usage mortel du vin et du brandy; l'arac, liqueur très capiteuse extraite du riz, est à peine tolérable en petite quantité; les Indiens n'en boivent pour ainsi dire pas; les Européens seuls en consomment et ils savent trop souvent ce qu'il leur en coûte s'ils ne le coupent d'eau chaude.

Je me souviens que, peu de temps après mon arrivée à Java, je ne touchais qu'avec une extrême prudence aux fruits si délicats, si rafraîchissants de l'Inde. Un jour pourtant, j'ai voulu faire une expérience décisive et j'ai dévalisé toute l'échoppe d'un Chinois qui offrait dans nos campements de magnifiques mangoustans; l'expérience fut concluante et m'a démontré que le plus sage parti à prendre est d'adopter un genre de nourriture approprié au pays que l'on habite, sans vouloir s'obstiner à conserver intacts les usages européens.

Les fruits qui mûrissent sous le soleil des tropiques

laissent bien loin après eux, en parfum et en saveur, tout ce que le talent de nos grands confiseurs sait rassembler de perfections dans nos crèmes transcendantes et dans nos fondants délectables et glacés.

Je fais à peine mention des ananas, les pamplemousses qui croissent le long des routes et des rivières et auxquels on ne fait pas attention, pour ne parler ici que des fruits absolument inconnus en deçà d'Aden.

Le mangous, avec son gros noyau et sa chair jaune, est excellent; mais il ne vaut pas le mangoustan qui, sous son écorce épaisse et rouge, contient, en six compartiments, une crème blanc de neige d'un goût délicieux.

La banane, sauf la petite variété rouge qui est exquise, est un fruit commun; on fait peu de cas de la noix de coco, dont le lait est pourtant si rafraîchissant.

Le cocotier est l'arbre caractéristique de la contrée; à Java surtout, les villages principalement en sont entourés. On le voit de loin balancer gracieusement sa tête touffue au bout d'un tronc élancé. Chaque année le cocotier grandit d'un nœud. A la naissance d'un enfant, le paysan javanais plante une noix; il n'est pas rare qu'en interrogeant un vieillard sur son âge, il vous montre, pour toute réponse, le cocotier contemporain de sa vie.

Lorsqu'on ouvre l'écorce épineuse d'un dorium, les dames, surtout, crient à l'horreur; il est de fait que ce fruit répand une odeur des plus inconvenantes; on se croirait enfermé dans le moins propre de nos petits établissements de haute utilité;... mais quand le dorium a laissé échapper sa singulière senteur, nul autre fruit ne peut lui être comparé.

Tous les samankas, ou melons des Indes, sont savoureux; le rouge est le meilleur; le blembing, gros comme un petit maron, est un fruit acide assez agréable et très rafraîchissant. Le boua-nona (fruit des dames) ressemble à un œuf de dinde; on le décapite et on y trouve une crème dont les femmes font leurs délices.

Quant au sagouvert ou vin de palmier, il n'est pas de limonade qui puisse l'égaliser. C'est un breuvage exquis quand on le boit immédiatement. Il se recueille dans un bambou que l'on place sous l'incision pratiquée dans une branche. Six heures après, il mousse et devient capiteux. Le lendemain il a fermenté et on l'emploie en guise de vinaigre.

Le palmier en éventail, connu de tout le monde sous le nom d'arbre à pain ou arbre du voyageur, contient à l'intérieur de ses branches une farine dont on fait des biscuits et des pains excellents.

Je pourrais étendre indéfiniment cette digression, si je me laissais entraîner par mes souvenirs relatifs à notre vie matérielle aux Indes, à l'alimentation des hommes et des chevaux; mais je m'arrête pour reprendre le cours de mon récit.

Après avoir pris congé du Krayn de Kélisson, le Résident eut l'obligeance de mettre à la disposition du général et de ses compagnons des barques à rames qui nous ramenèrent chez nous par mer, tandis que le mandour et les esclaves reconduisirent nos chevaux à Macassar en suivant la voie de terre. Nous visitâmes de la sorte les petites îles de la côte sud-ouest des Célèbes, charmante et pittoresque traversée qui s'effectue au

travers d'une multitude de bancs de corail et d'innombrables récifs aux formes et aux couleurs les plus variées. La mer qui baigne ces îlots est calme et transparente; on y voit, sous les rayons du soleil, circuler une fourmilière de petits poissons dont les écailles reflètent toutes les nuances de l'arc-en-ciel.



XIII

Révolte du roi de Tenetta. — Organisation d'une expédition. — Assaut de Tenetta. — Diversion de la cavalerie boughiste. — Occupation de la ville. — Secours aux blessés.

Depuis la prise de Soupa, nous vivions en paix avec les Krayns tributaires; nous étions loin de penser qu'après la rude leçon infligée aux chefs de la révolte, il pût se trouver encore un prince capable de braver la domination des Pays-Bas. Nous nous trompions cependant, car peu de temps après notre retour de Kélisson, et tout à fait inopinément, le général Bisschoff reçut la nouvelle que Lapetauw, roi de Tenetta, venait de s'insurger.

L'inquiétude fut grande à Macassar; toutes les troupes disponibles étaient parties pour Java, où la guerre prenait chaque jour de plus grandes proportions. Il était plus qu'urgent d'aviser à un parti énergique, afin d'empêcher la propagation du mouvement et de l'étouffer à son début, par un de ces coups hardis, dont le premier élément de réussite est de ne point se faire attendre.

Pour assurer le succès des opérations, le général Bisschoff s'occupa le jour même de former un corps expéditionnaire; il le composa de toutes les forces qu'il avait sous la main et en confia le commandement au baron Van Coehoorn.

Les Hollandais savent, quand une prudente politique l'ordonne, sacrifier bien des choses et même leur gloire nationale à un but utile. C'est ainsi que, pour ne pas donner aux Krayns dont le dévouement était encore douteux, des velléités de se rallier à la sédition de Tenetta, pour ne pas encourager l'insurrection formidable de Java par l'appui moral qu'elle eût trouvé dans la nouvelle du soulèvement de Lapetauw, les bulletins officiels restèrent muets sur l'un des plus beaux faits d'armes de l'armée des Indes. Le silence se fit autour de cette campagne rapide, et la mémoire des braves qui y perdirent la vie demeura dans l'oubli; quand l'intérêt national le commande impérieusement, l'abnégation militaire ne doit point connaître de bornes.

Depuis mon arrivée aux Célèbes, Coehoorn m'avait témoigné une bienveillance qui s'était transformée bientôt en une étroite et sincère amitié; durant la guerre de Soupa, que nous avions faite ensemble, les liens de cette bonne et cordiale affection s'étaient encore fortifiés. Peu de temps après la fin de l'expédition, nous eûmes la douleur de perdre le vaillant chef qui nous avait conduits et ramenés de Tenetta; je recueillis son dernier soupir. Avant de mourir, il me confia ses dernières recommandations et me fit promettre de faire parvenir en Hollande, à la baronne Van Coehoorn, sa vénérable mère, une petite bible

qui ne l'avait jamais quitté, ainsi que sa croix de la Légion d'honneur, qu'il avait reçue des mains mêmes de l'Empereur, à Leipzig, à l'âge de 26 ans.

— Au cas probable, avait-il ajouté, où, pour des motifs politiques, les bulletins officiels ne mentionneraient point notre belle expédition, je vous prie, en un moment opportun, d'en publier une relation complète; c'est un souvenir que je voudrais laisser à ma famille et un hommage consacré à la mémoire des vaillants camarades qui dorment pour toujours devant les ruines de Tenetta; ils y ont sacrifié leur vie comme gage suprême de leur dévouement et de leur abnégation...

Je lui promis de me conformer religieusement à son désir.

Lorsque le général Bisschoff fut rappelé en Hollande par le Roi, longtemps avant mon retour en Europe, il voulut bien se charger de la bible et de la croix qui furent remises à destination.

Vingt ans plus tard seulement, alors que furent dissipés les souvenirs trop récents de la Révolution belge, il me fut permis de remplir complètement le pieux engagement qui me liait, et je m'occupai de la publication d'une notice, reproduite alors par tous les journaux de l'époque.

Je ne puis mieux faire que d'en transcrire ici les principaux passages :

« On croyait l'autorité hollandaise entièrement rétablie dans l'île des Célèbes, quand un chef indien, Lape-tauw, souleva de nouveau la province de Tenetta. Une armée considérable s'était rassemblée à sa voix, et son

royaume s'était transformé en un vaste camp, au cri de « guerre ! »

« Malgré le peu de forces dont il pouvait disposer, le général Bisschoff, commandant militaire de l'île, n'hésita pas à combattre les révoltés, et il confia au major Van Coehoorn la conduite de l'expédition, forte de huit cents Européens seulement, non compris les contingents auxiliaires.

« Sans doute, il eût été difficile de choisir, pour diriger cette entreprise hasardeuse, un chef plus brave, plus intrépide et plus déterminé. Descendant du célèbre ingénieur Coehoorn, il portait un de ces noms qui sont par eux seuls un gage de succès. Frison de naissance, il joignait à la résolution et à la ténacité naturelles à ce peuple, toute la vivacité des Français du Midi, dont il avait la chevelure et les yeux noirs. On eût dit qu'il avait de la poudre dans le sang. Jeune encore, — car il n'avait pas atteint l'âge de 40 ans, — il possédait déjà une longue expérience des choses de la guerre. Il avait assisté aux grands événements des dernières années de l'empire et fait la campagne de Russie ainsi que celle de 1813, où il s'était signalé par sa bravoure et d'où il avait rapporté le ruban de la Légion d'honneur. Plus tard, il avait mêlé son épée aux luttes sanglantes dont les Indes orientales furent le théâtre, et fait partie de l'expédition du général Van Geen aux Célèbes. Une rare vivacité d'esprit, un coup d'œil d'une merveilleuse promptitude, une activité que rien ne pouvait abattre, un courage qui ne reculait devant aucun danger, une intelligence qui n'avait qu'à effleurer les hommes et les choses pour les saisir et les pénétrer, telles étaient

les qualités de cet officier. Sa parole vive et brève électrisait le soldat et inspirait la confiance. Plein de bonté d'ailleurs, il était homme de cœur des pieds à la tête.

« Tel était celui que le gouverneur de Macassar investit du commandement de l'expédition. Aucun autre peut-être n'eût osé se charger d'une entreprise aussi hardie et exposée à tant de chances contraires...

« Nos préparatifs terminés, nous nous embarquâmes, et le lendemain, dès le lever du jour, nous sortîmes de la rade de Macassar. Les vœux de la population nous accompagnaient; et, à mesure que nous vîmes s'éloigner les toits rouges de la ville et les bastions gris du fort de Rotterdam, je ne sais quelle voix intérieure nous disait que nous rapporterions bientôt en ces mêmes lieux les dépouilles d'un royaume, mais que nous y ramènerions mourant le chef intrépide qui nous commandait...

« Les troupes expéditionnaires débarquèrent non loin de l'embouchure de la rivière de Tenetta. Avant de commencer les opérations, une exploration minutieuse de la côte et de la région limitrophe vers l'intérieur fut jugée nécessaire; pendant qu'on y procédait, un parlementaire fut expédié vers Lapetauw avec mission d'exiger soumission pleine et entière dans les vingt-quatre heures.

« Cette attente nous parut d'une longueur excessive, bien qu'elle fût employée à reconnaître le terrain et à nous préparer à une lutte dont il était difficile de prévoir l'issue, mais devant laquelle aucun de nous ne broncha, tant l'intrépide Coehoorn avait su enflammer les plus tièdes et exciter les moins courageux, par cette élec-

tricité communicative que l'on éprouve en présence des véritables braves.

« Nous nous trouvions dans une vaste plaine qui était toute couverte de rizières et qui présentait une profondeur d'environ deux lieues. Elle était bornée à l'ouest par la plage et à l'est par un banc de rochers arides et escarpés au pied duquel coulait une rivière et qui décrivait une ligne parallèle à la côte.

« Cette rivière se dirigeait du nord au sud et après avoir baigné, sur une étendue de plusieurs lieues, la base de la paroi orientale de la plaine, déclinait brusquement vers l'ouest et se jetait dans la mer. De l'endroit où nous étions on n'apercevait dans la muraille verticale de la montagne qu'un seul passage par où l'on put y pénétrer, c'était une gorge étroite, sombre et pareille à une brèche formée par un coup de sabre de géant.

« Depuis longtemps tous les yeux étaient fixés sur cette ouverture, quand nous vîmes enfin revenir notre parlementaire.

« Il n'avait rien pu obtenir du prince rebelle : Lapetauw avait refusé de traiter avec les chrétiens et était déterminé à tenter la fortune des armes.

« Dès lors Coehoorn n'hésita plus. Bien qu'il connût la supériorité numérique des forces ennemies et la résolution du chef qui les commandait, il se décida à l'attaquer sans délai. Il n'y avait pas à choisir, il fallait frapper un grand coup et démonter l'ennemi en payant d'audace. Toutefois l'œuvre était d'une difficulté extrême.

« En effet, la ville de Tenetta était bâtie sur la croupe du banc de rochers qui se déployait devant nous.

peine si nous percevions les toits couverts de feuilles de palmier, au-dessus desquels jaillissait un minaret au sommet crénelé. Elle était protégée par son enceinte fortifiée, qui avait été construite par un ancien officier français nommé Delorme et expulsé de Java sous le gouvernement du maréchal Daendels.

« En outre, plusieurs ouvrages avancés, redoutes et fortins, en partie échelonnés le long de la rivière, en partie disposés sur la déclivité de la montagne, en défendaient l'accès.

« Les ordres nécessaires ayant été donnés, Coehoorn se mit à la tête de l'infanterie. Nos bouches à feu furent placées sous le commandement du lieutenant Lemmens, et celui qui écrit ces lignes fut chargé de conduire la cavalerie, tandis que quatre chaloupes, montées chacune de soixante matelots et commandées par le lieutenant de vaisseau De Boer, eurent ordre de remonter la rivière pour prendre les redoutes à revers.

« La colonne se mit aussitôt en mouvement et s'achemina en bon ordre, en traversant résolument la plaine, dans la direction de la brèche que nous avons signalée. Mais à peine les tirailleurs se trouvèrent-ils à une portée de boulet de cette gorge, qu'ils furent accueillis par une épouvantable décharge d'artillerie. Nos bouches à feu habilement dirigées y répondirent au même instant...

« Cependant, malgré cet orage de fer et de feu, l'infanterie s'acheminait sans broncher vers les ouvrages avancés de l'ennemi, tandis que nos hussards repoussaient, en fournissant des charges continuelles, des masses de cavaliers tenettains qui, descendus dans la

partie septentrionale de la plaine, essayaient de nous envelopper.

« Le nombre de nos troupes paraissait quadruplé par l'intrépidité de Coehoorn qui, marchant bravement dans une tempête de projectiles et disparaissant par moments dans un épais nuage de fumée, atteignit enfin le pied des redoutes. Il les enleva de vive force, l'une après l'autre, malgré la vivacité avec laquelle elles furent défendues.

« La hardiesse de cette attaque avait frappé l'ennemi d'une sorte de stupeur. Cependant nous n'avions encore accompli que la partie la moins difficile de notre tâche; il restait à nous emparer du fort principal. Mais le soldat était harassé de fatigue, et on ne pouvait songer à lui faire passer la rivière et escalader le flanc occidental de la montagne qui est presque à pic. D'ailleurs le jour penchait vers son déclin. Coehoorn ordonna donc que les troupes prissent quelque repos, pendant qu'il s'occupait avec son état-major à faire des reconnaissances pour se trouver en mesure d'entreprendre le lendemain, dès le lever du jour, l'assaut de Tenetta.

« Vers le soir, après qu'il eut bien observé la force de l'ennemi, sa position et ses moyens de défense, Coehoorn acquit la conviction que le fort ne pouvait être abordé avec quelque espoir de succès par le flanc auquel nous nous trouvions attachés.

« De ce côté, en effet, la rivière est trop profonde, ses bords sont très escarpés, et une formidable artillerie les protégeait de ses feux croisés. Aussi, après que les troupes eurent pris quelque repos et que nous eûmes

encloué les canons ennemis, le commandant en chef ordonna brusquement la retraite, sans que personne pût soupçonner le motif d'une résolution si peu conforme aux habitudes de cet officier.

« Nous nous repliâmes aussitôt vers le point où nous avions débarqué le matin, et nous atteignîmes la côte à une heure assez avancée de la nuit. Nous y dressâmes nos tentes; nos vaisseaux jetèrent l'ancre dans notre voisinage.

« Mais à peine eûmes-nous planté nos piquets que nous reçûmes la nouvelle qu'un fort détachement de troupes auxiliaires de Maros et de Sidenring, conduit par le résident hollandais, M. Mayor, s'avancait à marches forcées par les routes de terre pour nous rejoindre et prendre part à notre expédition.

« Jusqu'alors personne n'avait pu deviner la raison du mouvement que Coehoorn avait fait opérer. Mais le motif de la retraite que nous venions de faire ne tarda pas à s'expliquer...

« Aux premières lueurs de l'aube, après avoir longé la côte vers le sud, nous avons passé la rivière. Nous fûmes rejoints sur la rive gauche par les détachements que le résident Mayor amenait à notre secours. Aussitôt Coehoorn réunit tous les chefs et leur dit :

« — Nous allons marcher sur Tenetta; l'ennemi est nombreux, mais chacun de nous fera son devoir, et je réponds du succès de nos armes.

« Il nous exposa en peu de mots son plan de guerre, qui consistait à aborder la face méridionale de la forteresse, où la paroi moins abrupte de la montagne offrait à nos attaques plus de chances de succès.

« Ensuite il envoya au gouverneur de Macassar un messager pour lui donner connaissance des résultats obtenus la veille et lui annoncer qu'une deuxième dépêche partirait le soir même, à quatre heures, pour lui apporter la nouvelle de la prise de Tenetta ou celle de la mort de celui qui commandait l'expédition.

« Cette lettre était en quelque sorte le testament de ce brave militaire. Chacun de nous le signa par la pensée.

« Il était quatre heures du matin.

« Les ordres furent promptement distribués. Quatre chaloupes, armées et montées chacune de soixante matelots, furent chargées de remonter le fil de la rivière, sous le commandement de De Boer, d'enlever quelques fortins échelonnés sur la rive gauche, entre nous et la citadelle, et d'aborder à l'entrée de la gorge que nous avions aperçue la veille.

« Ces hommes reçurent l'ordre de nous rejoindre au confluent d'un autre défilé à travers lequel nous allions tenter de nous frayer un passage.

« Toute la colonne était animée d'un enthousiasme difficile à décrire. Elle s'avança en bon ordre vers l'entrée de ce ravin, situé à quelque distance du premier, vers le sud. Nos tirailleurs s'y engagèrent sans avoir rencontré le moindre obstacle et le gros de nos troupes les y suivit.

« A peine y eûmes-nous pénétré, que nous entendîmes gronder à notre gauche le bruit d'une terrible canonnade, que doublaient et triplaient les échos de la montagne...

« La cavalerie reçut l'ordre de pénétrer dans la

gorge la plus méridionale pour éclairer le flanc du corps principal qui continuait à s'avancer dans la grande passe...

« Après une marche de cinq heures, nous vîmes enfin s'élargir la brèche où nous cheminions, et bientôt nous débouchâmes dans la vallée de Tenetta, presque en même temps que l'autre tête de la colonne que Coehoorn conduisait lui-même...

« Devant nous s'élevait la capitale du royaume de Tenetta, au sommet d'une montagne, en forme de cône, presque nue et formée d'un entassement de rochers gigantesques dont les anfractuosités la rendaient fort difficile à gravir. Une seule route en colimaçon en sillonnait le flanc, mais elle circulait le long de trois grandes batteries, avant d'atteindre le corps même de la place. On eût dit une grande tiare de pierre ornée de trois couronnes de canons. Telle était la citadelle contre laquelle nous allions diriger nos efforts.

« Après que Coehoorn eut reconnu les environs de la montagne, il établit ses pièces sur une éminence située au sud, fit ouvrir le feu et disposa son infanterie en colonne d'attaque, pour la conduire lui-même à l'assaut de la batterie inférieure.

« Ce fut un moment vraiment solennel. Depuis longtemps l'ennemi faisait tonner toutes ses pièces et couvrait en tout sens la vallée d'une pluie de projectiles. L'air était ébranlé par un bruit formidable et une fumée épaisse ne tarda pas à tourbillonner autour de la montagne, que l'on eût dite transformée tout à coup en un volcan. Soudain nous entendîmes une vaste rumeur de voix humaines éclater au débouché d'un

ravin qui s'ouvrait à notre gauche. Nous ne tardâmes pas à reconnaître, à travers les trouées que le vent creusait dans les nuages qui nous entouraient, nos matelots qui, après avoir enlevé les fortins établis le long de la rivière, accouraient pour prendre part à l'assaut de Tenetta.

« Ce fut une apparition réellement fantastique que celle de ces hommes qui, les manches retroussées, les bras nus tout tachetés de sang brandissaient, au-dessus de leur tête les haches d'abordage dont ils étaient armés. Mais toute notre attention était clouée sur Coehoorn. La canonnade durait depuis six heures avec un égal acharnement de part et d'autre.

« Tout à coup nous le vîmes cheminer à la tête d'une colonne de fantassins, qui venait de traverser la vallée sous la pluie de fer dont elle était battue. Il escalada bravement, l'épée à la main, les rampes inférieures de la montagne et atteignit, malgré l'averse de feu et de mitraille qui le couvrait, le pied de la première des trois batteries. Parvenu à cet endroit, il croit remarquer quelque hésitation dans la contenance de ses hommes. Au même instant, il s'arrache les épaulettes et les jette dans le retranchement ennemi, en criant à ses soldats : « Mes amis, allons les reprendre ! » Aux paroles de leur chef, ils se raniment, redoublent d'ardeur et pénètrent dans la batterie où, peu de minutes après, flotte le drapeau des Pays-Bas.

« Il était trois heures et demie.

« Jusqu'alors les auxiliaires de Maros et de Sidenring étaient restés immobiles. Mais à la vue de l'intrépide Coehoorn, ils s'animent à leur tour, s'ébranlent et

commencent à gravir, au sud-est et à la gauche de notre infanterie, le flanc de la montagne qui est presque tout entière couverte de feu.

« Cependant l'ascension de la colonne, conduite par notre brave commandant, continue toujours, malgré la résistance désespérée de l'ennemi. Les rochers tremblent comme si une convulsion souterraine les eût ébranlés...

« Coehoorn monte, monte toujours, atteint la deuxième batterie et l'enlève à son tour, puis arrive à la troisième et s'en empare de même. Cependant l'œuvre périlleuse n'est pas terminée. La colonne serpente toujours le long de la montagne pour en gagner la crête. Nos cœurs et nos yeux la suivent avec une anxiété extrême. Nos vœux l'accompagnent et nous restons tous frappés d'admiration et d'étonnement. Tout à coup elle disparaît dans la lourde fumée qui enveloppe Tenetta comme un linceul. Mais quelques moments après, nous l'apercevons, dans une éclaircie, au pied de la citadelle elle-même. Rien désormais ne peut plus arrêter les hommes de Coehoorn. Ils escaladent la forteresse en faisant la courte échelle et en se glissant par les embrasures encore fumantes. L'héroïque major s'y fait hisser le premier et plante lui-même le drapeau néerlandais sur le bastion supérieur.

« Il était quatre heures de l'après-midi.

« Alors commença un carnage épouvantable. Toute l'infanterie, les marins armés de leurs haches d'abordage, les auxiliaires de Maros et de Sidenring étaient parvenus successivement au sommet de la montagne. Ils abattirent tout ce qui opposait encore quelque

résistance. Bientôt ce ne fut plus une lutte, ce fut une horrible boucherie. Enfin l'ennemi, vaincu par tant d'intrépidité, lâcha pied et essaya d'opérer sa retraite par une issue qu'il s'était ménagée dans les rochers. Mais les hussards, qui avaient eu le temps d'accourir pour couper la retraite aux fuyards, sabrèrent au passage tout ce qui avait échappé au massacre du fort.

« Après la prise de la citadelle, le major Coehoorn, épuisé de fatigue, était tombé sous un affût de canon. Nous crûmes un instant qu'il était mort. Mais heureusement, grâce aux soins empressés qui lui furent donnés, il ne tarda pas à revenir à lui, et il put jouir de la merveilleuse victoire qu'il venait de remporter.

« La puissance du roi de Tenetta était brisée, sa capitale était perdue, ses retranchements étaient pris, son armée avait en partie péri, le reste de ses troupes était frappé d'épouvante.

« Tel fut le résultat de cette mémorable journée du 9 juillet 1826, qui ajoute une page si belle aux annales militaires de la Belgique-Néerlande. »

En évoquant les souvenirs et les impressions que me laissa la prise de Tenetta, je me reproche parfois de ne pas avoir assez fait ressortir la bravoure et l'énergie de nos troupes, et en particulier celle des cinquante-cinq hussards qui m'avaient accompagné et qui tous avaient fait avec moi nos précédentes campagnes.

Pendant que Coehoorn conduisait la colonne d'assaut sur les flancs escarpés de la montagne, Lemmens faisait redoubler le feu de sa batterie, en pointant l'un après l'autre les ouvrages vers lesquels on voyait que Coehoorn se dirigeait. Il préparait ainsi les assauts successifs de notre brave infanterie.

Je m'étais établi en observation sur le versant exposé du plateau où l'artillerie avait pris position, en face de la vallée où serpentait la rivière de Tenetta, parce que je soupçonnais à la cavalerie ennemie l'intention, tout indiquée du reste, d'enlever nos pièces. En effet, si elle avait pu réussir dans cette tentative et parvenir à s'emparer de la batterie ou même à détourner sur elle le tir de Lemmens, les opérations des colonnes d'infanterie se seraient trouvées singulièrement compromises.

Avec des cavaliers rompus à la vie de campagne comme l'étaient mes hussards, point n'était nécessaire, pour observer la plaine, de former un épais cordon de vedettes. A cet effet, je détachai cinq de mes hommes seulement, et je les postai moi-même en arrière de quelques crêtes inférieures, distantes de mille à douze cents mètres de notre artillerie.

Ils pouvaient tout voir sans être aperçus, et je m'installai avec mon trompette et deux cavaliers à mi-distance, entre mes vedettes et mon détachement, lequel, parfaitement masqué par des buissons épais, pouvait soutenir la batterie ou se porter sur la ligne de nos éclaireurs, selon les besoins du moment. Mes prévisions ne tardèrent pas à se réaliser; trois de mes coureurs signalèrent en même temps l'arrivée de la cavalerie boughinaise.

Je reconnus bientôt que nous allions être chargés par une troupe nombreuse remontant déjà au trot les premières collines au sommet desquelles nous nous trouvions.

La pente du terrain nous était favorable, le sol ferme; il eût été absurde d'hésiter une minute.

Je fis sonner le ralliement, et un instant après, j'avais toute ma troupe sous la main.

En ce moment, les Boughistes se trouvaient à quatre ou cinq cents pas de nous; ils étaient commandés par un grand gaillard que je vois encore, monté sur un cheval noir magnifique; il excitait ses guerriers du geste et de la voix et brandissait son kléban en indiquant la batterie comme objectif de son attaque. Son ardeur était telle, qu'il ne prit ni la peine d'attendre que tout son monde l'eût rejoint ni celle de se déployer; je le vis s'élancer vers la batterie à la tête d'une colonne qui s'allongeait d'autant plus que les pentes qu'elle gravissait au galop devenaient moins accessibles.

Les hussards comprirent immédiatement que j'allais profiter de la faute de notre adversaire; en un temps de galop nous nous trouvâmes à deux ou trois cents mètres du flanc de l'ennemi et là, faisant subitement une « à droite », nous nous précipitâmes sur lui.

Au moment même, Lemmens qui avait suspendu son tir contre la forteresse, ripostait par une volée de mitraille à la charge des cavaliers boughistes.

Ce fut un quart d'heure de tumulte épouvantable; j'avais donné en plein milieu de la colonne ennemie à mi-hauteur du plateau, et nous l'avions percée d'outre en outre.

Lemmens tenait bon contre ceux qui le serraient de près; son feu continu anéantissait toute cette masse qui tourbillonnait devant sa batterie. Mais la queue de la cavalerie tenettaine, coupée par notre charge, se rallia rapidement et sembla vouloir se diriger sur moi.

Dans cet instant critique, me rapprocher de l'artillerie eût été une grande erreur, car j'aurais attiré sur elle toute la seconde moitié de nos ennemis.

Rallier mes hussards et les lancer de nouveau contre les Boughistes qui se trouvaient les plus éloignés de nos pièces, afin de les prendre à revers, fut l'affaire d'un moment.

On ne saurait croire combien l'intelligence individuelle des hommes, leur adresse à manier les chevaux, leur promptitude à obéir au moindre commandement, au moindre signe, peuvent aider un chef dans ces circonstances où les minutes elles-mêmes se comptent et où un faux mouvement menace de tout compromettre.

Nous avions encore une fois abordé l'ennemi obliquement, et c'était corps à corps qu'on se sabrait avec un acharnement toujours croissant.

Dans la mêlée j'avais l'œil sur Lemmens qui tirait à outrance; mais de loin j'observais aussi dans la montagne, d'après la fumée de la mousqueterie, que Coehoorn avançait moins vite; il se sentait privé du feu de notre artillerie, et les progrès de son attaque se ralentissaient visiblement.

Comment cette bagarre allait-elle finir? Les Boughistes étaient très nombreux; ils nous entouraient complètement; j'avais beau les attirer le plus loin possible de la batterie, celle-ci ne pouvait cesser de tirer à mitraille contre ceux qui, culbutés par nous, se retournaient contre elle.

La bravoure de mes hommes était véritablement héroïque; plus je leur demandais, plus ils fonçaient sur chaque nouveau retour offensif de nos auda-

cieux adversaires, plus leur dévouement était à la hauteur de la situation critique dont nous avions toutes les peines du monde de sortir.

Cependant le combat se prolongeait et je voyais le moment où les forces de mes braves hussards allaient être épuisées; déjà je songeais à m'entendre avec Lemmens sur le parti à prendre pour assurer du moins la liberté des mouvements de Coehoorn, lorsqu'un formidable « hourra! » retentit à notre gauche. C'étaient les marins de De Boer, qui, après avoir enlevé trois redoutes formant les défenses de la rivière, débustaient par une gorge étroite et s'avançaient droit au secours de la batterie. A leur vue, les cavaliers ennemis hésitèrent; une partie d'entre eux se détachèrent pour les charger; me sentant un peu dégagé, je fis un nouvel effort contre le groupe principal que je réussis à culbuter. Les marins, avec cette intelligence qui les distingue toujours quand ils opèrent comme troupes de terre, appuyèrent mon attaque. Les bras nus, la hache d'abordage à la main, s'élançant au pas de course, ils abattaient sans merci tout ce qui échappait aux sabres de mes hussards.

Les Boughistes, abîmés, prirent la fuite et disparurent dans les profondeurs de la vallée.

Lemmens put alors tourner de nouveau son feu vers les murailles de Tenetta contre lesquels Coehoorn préparait son dernier assaut. De Boer, qui venait de rallier ses matelots, les dirigea immédiatement vers les colonnes d'infanterie avec lesquelles il eut encore le temps d'escalader les remparts de la ville.

La plaine était déblayée; quelques hussards blessés

étaient secourus par l'ambulance; d'autres, démontés pendant l'action, s'emparaient des chevaux errants des Boughistes qui venaient, comme cela arrive souvent en pareil cas, galoper non loin des nôtres.

Je pouvais encore rendre utile le concours de mon détachement, en contournant rapidement la ville et en essayant de couper la retraite à ses défenseurs. Il me fallait pour cela descendre au fond de la vallée, passer la rivière à trois cents mètres en amont et remonter vers le flanc opposé de la montagne de Tenetta.

C'est ce que je fis le plus rapidement possible.

J'arrivai sur les derrières de la position ennemie au moment où une partie de la garnison, cédant devant l'intrépidité de Coehoorn, s'échappait par un étroit ravin au fond duquel je ne pus l'atteindre; mes hussards sabrèrent cependant encore quelques fuyards.

Après avoir placé des vedettes chargées de me signaler un retour offensif, tout à fait improbable du reste, je conduisis mon détachement dans la ville, où je l'installai au bivouac. C'est alors, comme je l'ai dit dans le courant de mon récit, que cherchant Coehoorn, nous le découvrîmes étendu, épuisé, sous un affût.

Nos soldats étaient éreintés; les officiers furent obligés de rechercher eux-mêmes avec les médecins et les ambulanciers nos pauvres blessés qui eussent infailliblement succombé pendant la nuit, sans l'arrivée de prompts secours.

Je parcourus le soir même, avec deux chirurgiens, cette plaine où Lemmens, De Boer et moi, nous avions

été engagés quelques heures auparavant, dans une si rude affaire.

Je ne pouvais me défendre d'une profonde tristesse en examinant de près les malheureux qui gisaient dans les broussailles; aux blessures hideuses dont ils étaient couverts on pouvait suivre pour ainsi dire l'itinéraire qu'avaient parcouru nos marins la hache à la main. Je me souviens d'être rentré au bivouac ce soir-là, malade et écœuré par ce navrant spectacle.

Tandis que nous faisons relever les blessés, j'entendis, non loin des batteries de Tenetta, des gémissements dans le allang-allang. C'était un sergent blessé à la cuisse par le projectile d'un *Lilla*, pièce d'artillerie, montée sur pivot, très longue et de petit calibre, dont les Boughistes font grand usage. Comme il n'y avait point de brancards ni de cacolets à ma portée, je mis pied à terre pour enlever ce brave garçon que j'installai tant bien que mal sur le pommeau de ma selle. Sa blessure était large; le fémur sortait des chairs. Arrivé à l'ambulance, le chirurgien-major prononça ces mots terribles et que l'on n'entend que trop souvent en pareilles circonstances : « A amputer ! »

— Si c'est ainsi, me dit alors le pauvre blessé, vous auriez mieux fait de me laisser mourir là-bas.

J'ai toujours été opposé au système, trop répandu malheureusement, des amputations sommaires et hâtives, système qui n'a pour résultat que d'estropier inutilement bien des gens ou de leur donner le tétanos.

— Par ordre supérieur, dis-je, cet homme ne sera pas amputé.

— Alors il mourra, me répondit le chirurgien, d'un ton parfaitement indifférent.

— Mieux vaut cela que de le faire probablement succomber par l'opération elle-même ; car vous voyez bien qu'il est frappé près de la hanche.

Plusieurs années après, lors de mon retour en Europe, un invalide médaillé, bien portant quoique boiteux, m'aborda sur le Doel à La Haye.

— Par ordre supérieur, cet homme ne sera pas amputé!... me reconnaissez-vous? s'écria-t-il en s'approchant de moi...

C'était mon sergent de Tenetta.

Un épisode identique et qui m'a permis cette fois d'épargner à un fils de famille une mutilation affreuse, est arrivé en Afrique après l'affaire du col de Mouzaïa, dans la retraite du bois des oliviers, entre Miliana et Médéah. Je passais à côté d'un sous-officier, frappé d'une balle à la cuisse. Les Arabes nous serraient de près et achevaient cruellement tous ceux qui restaient en arrière.

J'eus pitié du jeune blessé et le ramenai sur mon cheval à l'ambulance du baron Pasquier, chirurgien en chef du duc d'Orléans.

— Ne l'amputez pas, lui demandai-je.

— Puisque vous y tenez, soit! fit-il en haussant les épaules.

Vingt-cinq ans plus tard, un chef de bataillon décoré, qui allait quitter la garnison de Valenciennes pour se rendre dans le Midi, ne voulut pas s'éloigner de la frontière belge sans venir me rappeler le moment critique du bois des oliviers.

Si au fond du Berry où vous vivez de souvenirs, comme je le fais moi-même, mon cher camarade, vous parcourez ces lignes, elles vous répéteront tout le bonheur que j'ai éprouvé de revoir sur ses deux pieds un vaillant soldat tel que vous...



XIV

Le kraton du roi Lapetauw. — Reconnaissance de la position. — Prise et destruction du palais. — Retour à Tenetia. — Rendite de l'expédition à Macassar. — Mon départ pour Jara.

La nuit suivante, les commissaires du gouvernement, en procédant au dénombrement des prisonniers, acquirent la certitude que Lapetauw avait quitté la ville. C'était lui qui, entouré des débris de ses guerriers, s'était esquivé par le ravin où il nous avait été impossible de l'atteindre.

Le baron Van Coehoorn apprit qu'à une vingtaine de kilomètres vers l'intérieur des terres, derrière les montagnes dont la chaîne circule parallèlement à la côte, se trouvait le kraton du Roi, sa résidence habituelle. Peut-être s'y était-il rendu, peut-être pouvait-on l'y surprendre encore?

Le commandant de l'expédition m'ordonna de pousser immédiatement une reconnaissance dans la direction du palais. Je partis avant le jour avec mes hussards; un guide pouvant me servir d'interprète devait me diriger par le chemin le plus court; il n'y

Si au fond du Berry où vous vivez de souvenirs, comme je le fais moi-même, mon cher camarade, vous parcourez ces lignes, elles vous répéteront tout le bonheur que j'ai éprouvé de revoir sur ses deux pieds un vaillant soldat tel que vous...



XIV

Le kraton du roi Lapetauw. — Reconnaissance de la position. — Prise et destruction du palais. — Retour à Tenetta. — Rentrée de l'expédition à Macassar. — Mon départ pour Java.

La nuit suivante, les commissaires du gouvernement, en procédant au dénombrement des prisonniers, acquirent la certitude que Lapetauw avait quitté la ville. C'était lui qui, entouré des débris de ses guerriers, s'était esquivé par le ravin où il nous avait été impossible de l'atteindre.

Le baron Van Coehoorn apprit qu'à une vingtaine de kilomètres vers l'intérieur des terres, derrière les montagnes dont la chaîne circule parallèlement à la côte, se trouvait le kraton du Roi, sa résidence habituelle. Peut-être s'y était-il rendu, peut-être pouvait-on l'y surprendre encore?

Le commandant de l'expédition m'ordonna de pousser immédiatement une reconnaissance dans la direction du palais. Je partis avant le jour avec mes hussards; un guide pouvant me servir d'interprète devait me diriger par le chemin le plus court; il n'y

avait pas de temps à perdre si l'on voulait arriver devant la résidence royale avant qu'elle ne fût mise complètement en état de défense.

Après avoir parcouru une dizaine de kilomètres dans la montagne, mes éclaireurs me firent savoir qu'à l'entrée d'un dessa sur lequel nous devions forcément marcher, un barissan de cinq à six cents fantassins dont les hommes n'étaient heureusement armés que de lances, s'apprêtait à nous barrer le passage.

Je reconnus moi-même la situation ; l'attitude de ces gens-là n'annonçait rien de bon ; il fallait se retirer sans retard ou payer d'audace sans hésiter ; mon choix fut bien vite fait.

Mon interprète, surveillé par deux hussards, s'avança vers le village et, d'après mes ordres, il annonça au chef du barissan que nous étions suivis de près par la colonne qui la veille avait pris Tenetta, que toute résistance de sa part serait vaine, et qu'il avait à mettre bas les armes immédiatement ; à cette condition je lui ferais grâce de la vie et je respecterais son village.

La ruse réussit, mes propositions furent acceptées séance tenante, et sous serment. Tandis que je donnais un peu de repos à nos chevaux, les armes des Alfours furent liées en bottes ; j'ordonnai au chef indien de désigner une vingtaine de ses hommes pour les transporter à Tenetta, sous l'escorte de deux hussards.

Ce petit convoi s'étant mis en marche, je pris mes dispositions pour continuer ma route ; mais mon interprète, qui se rendait parfaitement compte de la témérité de mon entreprise, refusa catégoriquement d'aller plus loin. Explications, menaces de le faire fouetter,

tout fut inutile; cet homme était paralysé par la peur; il n'y avait plus rien à en tirer.

Je prescrivis à ce coquin de demeurer dans le dessa où il devait, en attendant mon retour, ne pas quitter le barissan désarmé, dont les hommes, liés par le serment de leur chef, ne pouvaient s'éloigner avant que je ne leur rendisse moi-même la liberté.

Je laissai près de lui deux de mes cavaliers les plus déterminés, avec ordre de le fusiller sur-le-champ s'il bronchait un instant.

Tout cela était fort risqué, j'en conviens, mais en cas pareil, c'est au degré de terreur que l'on inspire à l'ennemi, qu'il convient d'apprécier jusqu'à quel point on peut se hasarder. Afin d'ôter à nos prisonniers la moindre chance de se révolter, je ne voulus point que leur chef demeurât parmi eux; je le désignai pour me servir de guide et sous la menace du pistolet d'un hussard, constamment braqué vers lui, il se mit en marche à côté de moi, et nous reprîmes le chemin du palais de Lapetauw.

Nous nous avançâmes ainsi en nous entourant de précautions infinies, pendant deux lieues environ, au milieu d'un pays des plus montagneux et qui, du reste, semblait absolument désert, circonstance qui me donnait quelque espoir de réussir dans ma mission.

Enfin, nous parvenons au sommet du plateau le plus élevé; derrière nous on entrevoyait encore vaguement l'horizon de la mer; devant, au contraire, la vue se perdait à nos pieds, sur une vaste plaine coupée çà et là de quelques bouquets de bois; au bas de la montagne et ombragée par des tamarins séculaires,

on distinguait une assez vaste construction en pierres blanches, dont les murailles éclairées par le soleil du matin tranchaient sur les nuances incertaines du paysage.

— *Itou Roma Radja* (voilà la demeure du Roi), me dit notre Alfouren me désignant le kraton.

La distance qui nous en séparait n'était pas bien grande à vol d'oiseau, deux kilomètres tout au plus, car avec ma lorgnette de campagne je voyais déjà près du Dalm les allées et venues d'une assez grande quantité d'individus paraissant très affairés.

Mais ce qui me semblait beaucoup plus sérieux, c'était la présence de deux caronades de marine disposées en batterie devant l'entrée principale du palais.

En consultant les dispositions de mes hussards, en voyant que les périls d'une situation qui commençait à devenir extrêmement tendue, ne faisaient qu'augmenter leur entrain, j'ordonnai à notre guide improvisé de nous faire descendre dans la plaine par le chemin le plus praticable. Je ne sais réellement pas comment nos harnachements résistaient à de telles épreuves! nos poitrails, nos croupières et nos sangles en lanières de buffle tinrent bon cependant; grâce à l'habileté de mes incomparables cavaliers, nous arrivâmes par un détour peu important, au pied de la montagne sans qu'un seul cheval se fût abattu, sans qu'un seul homme se fût perdu dans les gorges profondes entre lesquelles serpentait le sentier que nous suivions pendant cette périlleuse descente.

Nous étions alors à cinq cents pas tout au plus du kraton.

A vrai dire, cette aventure était plus qu'audacieuse; à quels obstacles imprévus, insurmontables, n'allions-nous pas nous heurter?

Mes hussards ne montraient pourtant aucune inquiétude; ils étaient, au contraire, comme fascinés par la témérité de notre entreprise.

—Au galop, *mon ancien*, me disaient-ils;... entrons-y au galop! ils vont nous prendre pour l'avant-garde de la colonne!

Je ne demandais pas mieux, de mon côté, que de gagner le palais, et poussant droit en avant, autant que les chevaux pouvaient en prendre, je m'emparai du Dalm, pendant que les gens qui l'occupaient, surpris par notre apparition soudaine, décampèrent dans toutes les directions.

Nous mîmes pied à terre, et tandis que quelques hussards s'occupèrent de nos chevaux dans la grande cour, d'autres se portèrent aux environs des murs d'enceinte pour y faire bonne garde, la carabine au poing.

Je parcourus rapidement l'intérieur du kraton; ce corsaire de Lapetauw et ses ancêtres, pirates comme lui, avaient entassé là, de temps immémorial, quantité d'objets ayant appartenu à la marine. C'étaient des meubles de confection anglaise, une profusion de tapis d'Orient magnifiques, des boussoles, des chronomètres, des cloches et des cordages de navire, des armes européennes et indiennes de toutes les espèces et de toutes les époques. Enfin, en descendant dans une salle basse, je découvris un vaste magasin à poudre, où les barils anglais étaient empilés avec un soin étonnant.

Je me trouvais très embarrassé de notre victoire, n'ayant à ma disposition aucun moyen de transport pour ramener à Tenetta un butin aussi important, lorsqu'un hussard qui venait de parcourir les dépendances du palais m'avertit qu'il y avait un assez grand nombre de korbauws d'attelage et de palatis (charrettes dont les deux roues pleines sont faites d'une seule rondelle, sciée par le travers d'un tronc d'arbre).

Expédier à toute vitesse et par des chemins différents deux hussards à l'interprète que j'avais laissé en chemin, fut l'affaire d'un instant; je lui mandai notre succès ainsi que l'ordre d'arriver sur-le-champ avec deux cents hommes du barissan prisonnier; mon intention était de les atteler aux charrettes, car il ne fallait pas penser à se servir des buffles, dont la marche si lente eût demandé un temps que l'ennemi ne semblait pas disposé à nous accorder.

En attendant l'arrivée de ces coelies, mes cavaliers procédèrent à un déménagement général; les patatis, conduits dans la cour centrale, furent chargés de tout ce que la demeure royale contenait de plus précieux. Mon impatience grandissait à mesure que les instants s'écoulaient, car un retard trop prolongé pouvait tout compromettre.

Un malais qui n'avait pas eu le temps de fuir du palais et qui me fut amené m'apprit que Lapetauw n'avait point reparu au Kraton; mais j'avais à craindre que les défenseurs du palais, ayant si promptement détalé à notre approche, ne revinssent dès qu'ils s'apercevraient que des forces plus nombreuses ne nous suivaient pas; notre situation, dans ce cas, serait devenue insoutenable.

Mes prévisions ne se justifièrent que trop vite, et une fusillade qui se corsait insensiblement m'avertit que mes hussards, embusqués sur les murs extérieurs, étaient aux prises avec un retour offensif des serviteurs du Radja, lesquels se disposaient déjà à nous cerner.

Je songeais, et avec bien du regret, à la nécessité absolue où j'allais me trouver de battre en retraite à mon tour et d'abandonner mon butin, lorsque les coelies, conduits par l'interprète qui avait repris courage, et par mes deux hussards, débouchèrent de la montagne, au pas de course; je les fis lestement atteler aux deux caronades, aux patatis, et le convoi improvisé se mit en marche sous l'escorte de la moitié de mon détachement.

Notre heureux coup de main n'eût été qu'incomplet si Lapetauw, rentrant dans son palais, en avait trouvé les constructions intactes; le magasin à poudre me donnait une trop belle occasion de détruire définitivement sa résidence et de frapper d'épouvante toutes les populations turbulentes soumises à son autorité.

Je n'avais à ma disposition ni mèche, ni les moyens ordinaires qu'on emploie en pareilles circonstances; je me décidai à faire atteler encore une des charrettes du Krayn; je la fis charger de barils de poudre et je prescrivis à ses conducteurs de trouer successivement les tonneaux tout en avançant, de manière, à laisser derrière eux, une épaisse traînée de poudre partant du magasin même; le procédé était primitif, mais en semblable occurrence, tous les expédients sont bons, et le mien m'a parfaitement réussi.

Je pus enfin remonter à cheval avec les hussards qui

me restaient sous la main, et nous quittâmes le Kraton en formant l'arrière-garde de l'étrange caravane qui gravissait déjà les chemins rocaillieux de la montagne.

L'ennemi, qui ne nous perdait pas de vue, s'enhardissait à mesure que nous marchions.

Attiré vers nous par l'espoir de reprendre le butin, il ne songeait pas à rentrer tout d'abord dans le Kraton. Toute mon attention aussi bien que celle de mes hussards était portée sur cette fameuse trainée de poudre dont il fallait à tout prix éloigner ceux qui commençaient à nous envoyer pas mal de coups de fusil à bonne portée; leur nombre et leur audace s'augmentaient à chaque instant; nous avions toutes les peines du monde à les tenir à distance, en faisant des retours à droite et à gauche. De temps à autre, quelques hussards mettaient pied à terre et s'embusquaient derrière un rocher; là ils engageaient une fusillade dont le seul but était d'amuser nos adversaires et de nous faire gagner un quart d'heure.

Après avoir employé tous les stratagèmes imaginables pour donner aux coelies le temps de traîner jusque sur le plateau les pièces et les patatis lourdement chargés, je reçus enfin l'avis qu'ils venaient d'en atteindre le sommet.

Nous étions alors à une distance du Kraton que je jugeai suffisante et je mis, sans plus attendre, le feu à la trainée de poudre.

Un nuage de fumée sillonna rapidement les sinuosités du sol, et une explosion épouvantable déchira les airs. Le magasin à poudre, le Kraton, ses dépendances venaient de sauter avec un fracas inouï!...

Sous les débris fumants qui s'écroulaient les uns sur les autres, tombait ensevelie une partie des troupes de Lapetauw ; emportées par leur ardeur, elles venaient de rentrer dans le palais et périssaient victimes de leur imprudence.

Je me souviens qu'en examinant avec la longue-vue les ruines de la résidence royale, je constatai que l'ébranlement de l'air avait été si violent, que les buffles d'attelage, parqués à quelque distance de l'édifice, avaient été tués sur place par la commotion. A l'endroit même où nous nous trouvions, nos chevaux avaient été un moment comme cloués au sol par l'épouvante.

Quand on est jeune et que l'on commande à des gens qui ne demandent qu'à aller de l'avant, on ne doute vraiment de rien. Il en est toujours ainsi en campagne, quelles que soient l'importance du commandement qu'on exerce et celle du but qu'on veut atteindre; du petit au grand, cette vérité ne se dément jamais. N'a-t-on pas vu qu'elle se confirme toujours dans les grandes comme dans les petites opérations de la guerre.

Notre brave Coehoorn avait entendu à Tenetta l'explosion du magasin à poudre. Sans se rendre un compte exact de ce qui se passait, il s'était bien douté que je devais être vivement engagé. Il s'empressa d'expédier, dans la direction d'où lui venait le bruit de la détonation, une compagnie d'Amboinaï, commandés par le capitaine Hegye.

Je profitai de la situation favorable que j'occupais sur le plateau, et de la terreur dans laquelle la catastrophe du Kraton venait de plonger l'ennemi, pour

rétablir de l'ordre dans mon convoi; à force de vigueur de la part de mes braves hussards, nous parvînmes à remettre les coelies en marche dans la direction de Tenetta.

Nous avions à franchir une passe bien difficile, dont j'avais apprécié les dangers pendant notre marche en avant. C'était un étroit chemin, taillé en corniche, sur le flanc vertical de la montagne; à gauche, la paroi du rocher s'élevait perpendiculairement à une hauteur énorme; du côté droit nous longions une profonde et étroite crevasse, véritable précipice au-dessus duquel nous étions suspendus; au delà du gouffre, le versant praticable d'une autre montagne qu'il nous était impossible d'atteindre, mais d'où nous pouvions être inquiétés, bornait notre horizon.

L'ennemi, revenu d'un premier moment de stupeur, s'était hâté, par un détour, de gagner avant nous le défilé terrible et de prendre position sur les hauteurs qui dominaient notre flanc droit.

Je m'en doutais et je me demandais comment nous sortirions de ce mauvais pas. Pour sauver mes hommes, j'aurais pu à la rigueur jeter tout le butin dans le gouffre, mais c'eût été vraiment dommage.

A peine engagé dans la passe, j'aperçus les Alfours embusqués derrière les rochers; peu d'instants après, nous étions criblés de zagaïes, de flèches et de coups de fusil. Je pris la queue de la colonne; mes hussards s'étaient échelonnés sur toute la longueur du convoi pour encourager les coelies et activer autant que possible la marche des patatis, hérissée de difficultés presque insurmontables.

Le moindre temps d'arrêt devait nous être fatal; le chemin était si étroit, que le corps d'un cheval tué pouvait arrêter la colonne et nous exposer à être tous massacrés sur place; aussi l'ordre était-il d'emporter les hommes morts ou blessés, mais de précipiter, séance tenante, dans le ravin, les chevaux abattus ou les charrettes brisées.

Nous ne perdions volontairement du temps que pour secourir nos blessés; les laisser en arrière, c'était les exposer à subir les plus cruels traitements; nous les couchions dans des hamacs formés par des bambous sur lesquels nous étendions, tant bien que mal, les tapis du Radja.

Cette situation, en se prolongeant, devenait insoutenable; tout à coup mon cheval s'arrêta court. C'était mon pauvre Mouniette, un cheval sauvage, excellente bête que j'avais ramenée d'une de nos chasses.

Je ne me rendais pas compte de ce qui lui arrivait; il se faisait tard, et dans la gorge où nous cheminions avec tant de peine, le jour avait presque disparu.

— Sa tête est clouée au rocher, me dit le trompette Renault qui me suivait.

En effet, une longue zagaïe lui avait traversé l'encolure de part en part et s'était fichée dans le roc. Il me fallut en toute hâte couper le bois de cette flèche et le retirer de la blessure; mais les cinq minutes que me prit cette opération devinrent fatales à mon pauvre Renault qui, en cet instant, fut tué à mes côtés; je n'eus que le temps de le coucher devant moi sur ma selle; c'eût été un crime que de laisser aux mains d'un ennemi dont nous connaissions la cruauté, le corps d'un aussi fidèle et aussi brave compagnon.

Les coelies, éreintés, succombaient de fatigue; presque tous nos hussards étaient atteints, aucun cheval n'avait échappé aux flèches et aux projectiles.

Cependant, pas un courage ne fléchissait; nous gagnions du terrain, mais si court que fût encore l'espace dangereux à parcourir, je ne pouvais sans une véritable angoisse calculer le peu de chances qui nous restaient; en proie à de bien sombres prévisions, j'entendis tout à coup dans le lointain un bruit providentiel; c'était le tambour des Amboinais!

Chacun de nous sentit alors redoubler son ardeur; l'approche de notre infanterie calma singulièrement l'audace de l'ennemi, et une demi-heure après nous étions dégagés!

Sous la protection des Amboinais, je remis de l'ordre dans la colonne et nous pûmes gagner le dessa où, le matin même, j'avais laissé le barissan prisonnier; je retrouvai là mon coquin d'interprète qui, pendant le passage du défilé, avait pris une seconde fois la fuite. Néanmoins, en raison des services qu'il m'avait rendus en m'amenant les coelies au Kraton, je m'abstins, à notre arrivée à Tenetta, de faire un rapport complet sur sa conduite, ce qui lui valut la chance de ne pas être fusillé.

Pendant une courte halte que nous fîmes dans le dessa, les coelies se relayèrent, et le convoi se remit en marche. A la nuit tombante, nous arrivâmes enfin en vue de Tenetta.

Coehoorn m'attendait; il avait fait prendre les armes à toutes ses troupes et c'est devant leur front déployé qu'il s'avança vers moi. En apercevant nos patatis

chargés d'armes et d'objets précieux, les pièces d'artillerie enlevées à l'ennemi, plus de 500 prisonniers, tous nos morts et nos blessés dont pas un n'était resté au pouvoir de l'ennemi; en écoutant le récit sommaire que je lui fis de cette journée si remplie, il me sauta au cou et m'embrassa avec effusion.

— La prise de Tenetta, me dit-il, n'était rien sans votre brillant succès d'aujourd'hui.

— C'est à leur bravoure que nous le devons, lui répondis-je en désignant mes hussards qui s'étaient rangés derrière moi.

Coehoorn les complimenta, et ses éloges portaient bien du cœur. Les félicitations si sincères, si expansives qu'il leur adressa, amenèrent une de ces scènes militaires comme on n'en voit que durant les guerres de l'Inde. On sent profondément, en effet, tout le prix d'un succès quand il est obtenu à force d'énergie et de courage; le chef se laisse entraîner avec émotion et par un élan spontané, à témoigner sa reconnaissance à ceux qui l'ont bravement secondé, il parle alors avec affection au soldat qui, de son côté, ne lui marchandait pas son enthousiasme.

Tous mes hussards voulurent serrer la main de Coehoorn, qui se précipita au milieu d'eux les larmes aux yeux.

— C'est à notre *ancien* que vous devez adresser vos éloges, lui répétaient-ils.

Ce mot d'« ancien », dans leur langage soldatesque, voulait dire bien des choses !

Ancien ! et j'avais à peine 25 ans, tandis que pas un de mes braves compagnons n'en comptait moins de

33 ou 40. Ce n'était pas chose facile d'être « l'ancien » de gaillards de cette trempe...

En campagne comme en temps de paix pourtant, la première de toutes les qualités d'un chef est d'être « l'ancien » de sa troupe.

Qu'on ne s'y trompe pas, le troupiér ne se méprend jamais sur la valeur de son chef, surtout devant l'ennemi, là où l'officier dépend du soldat et le soldat de l'officier, là où ils sont soumis, dans une vie intime, aux mêmes dangers, aux mêmes privations.

J'ai toujours vu pendant la guerre, principalement si elle est longue et meurtrière, et si les troupes sont braves, que les liens de la discipline se renforcent et s'adoucissent tout à la fois; ils se complètent par l'échange des qualités du cœur; c'est alors que naissent les grands dévouements de la part des inférieurs, c'est alors aussi que disparaît le commandement purement autoritaire.

En temps de paix, c'est encore par la façon dont l'officier est aimé et apprécié du soldat, par la manière dont il sait le fasciner, l'attirer à lui, qu'on distingue l'homme qui est réellement capable de conduire et de commander la troupe.

Nous demeurâmes pendant trois jours à Tenetta; l'ennemi ne donnait plus signe de vie. Différents gages de la pacification du royaume arrivaient au chef de l'expédition et aux commissaires du gouvernement; plusieurs princes de la contrée vinrent faire leur soumission pleine et entière. Lapetauw lui-même envoya auprès de Coehoorn deux Krayns chargés de traiter en son nom. On les écouta d'abord, mais il fut prouvé que leur démarche manquait de sincérité; c'étaient toujours

les mêmes hommes dont la fourberie et les nombreuses trahisons entretenaient dans cette contrée un perpétuel esprit de révolte; ils furent fusillés; cruelle mais indispensable nécessité!

Le calme et la tranquillité paraissaient enfin rétablis sur toute la côte occidentale des Célèbes. Coehoorn ordonna l'embarquement de l'infanterie et de l'artillerie; nous rentrâmes ensemble par terre à Macassar, en passant par Maros, escortés de mes hussards. Ordre fut donné à l'escadre de faire coïncider le débarquement des troupes avec notre arrivée.

Le général Bisschoff, dès notre retour, passa la revue des troupes expéditionnaires. C'est devant leur front que le brave Coehoorn reçut de lui les éloges les plus mérités. Chaque corps fut chaleureusement complimenté et répondit aux félicitations du général par les marques du plus vif enthousiasme.

Quand vint le tour de mon chevaleresque détachement, le général s'avança et me prit la main :

— Mes braves amis, nous dit-il, c'est à vous que nous devons la réussite complète de cette rapide et brillante expédition. Votre « ancien » sera décoré, ajouta-t-il en souriant, et plusieurs d'entre vous le seront également, je vous le promets.

Ces paroles furent saluées par un frénétique hurra, et un instant après, mes vaillants hussards rentraient, heureux, dans leurs modestes baraques de bambous.

Cette expédition devait être funeste à l'héroïque chef qui l'avait commandée. Trois semaines plus tard, le baron Van Coehoorn n'était plus!...

Tant de fatigues l'avaient complètement épuisé. Un

échauffement, contracté à l'assaut de Tenetta, le conduisit au tombeau. Sa perte fut vivement ressentie par tous ceux qui avaient appris à connaître son esprit élevé, sa valeur militaire, son énergique courage, son intrépide bravoure; pour moi elle fut plus cruelle encore : elle brisait une amitié sincère et dévouée.

« Les officiers, ses compagnons d'armes, firent élever, à sa mémoire, un mausolée près de Macassar, dans le fort de Walkenburg, où il repose sous une modeste colonne brisée. Sur la dalle on ne lit que le nom de Cochoorn; et c'est assez! »

Mon séjour aux Célèbes touchait à sa fin; le général Bisschoff fut appelé à La Haye par le Roi; tandis qu'il se disposait à partir, il voulut bien s'intéresser à mon avenir.

— La pacification des Célèbes est complète, me dit-il. Mes pouvoirs me permettent de vous donner l'ordre de m'accompagner à Java où je vous mettrai à la disposition du commandant en chef de l'armée des Indes, le lieutenant général De Kock. L'insurrection prend là-bas des proportions considérables; la guerre sera longue, on me signale déjà l'arrivée prochaine d'une nombreuse expédition envoyée d'Europe. Les occasions ne vous manqueront pas pour continuer rapidement votre carrière.

Cette perspective me fit accueillir avec joie les inten-

¹ Capitaine Gerlach. — Dans le remarquable ouvrage de cet officier sur les Indes néerlandaises, une notice spéciale sur Cochoorn relate officiellement les détails de l'expédition de Tenetta qui couronna si dignement, dit l'auteur, la belle carrière de soldat de celui qui l'avait dirigée avec autant de talent que de bravoure.

tions bienveillantes du général Bisschoff à mon égard. Mais ce n'était qu'avec le plus vif regret que je me voyais à la veille de quitter mes hussards. Le dévouement dont ils n'avaient cessé de m'entourer, la bravoure et l'abnégation dont ces braves m'avaient donné tant de preuves durant la longue campagne des Célèbes, rendirent notre séparation cruelle, poignante même, car aussi bien qu'eux je savais qu'en leur faisant mes adieux, je ne conservais aucun espoir de les revoir un jour...

Le général s'embarqua sur la frégate de guerre la *Bellone*, dont le capitaine me permit d'emmener les six chevaux auxquels je tenais énormément, mon gros « Louis » surtout, compagnon inséparable qui ne m'avait pas quitté depuis l'époque de notre première affaire, à Maros.

Mon cheval sauvage s'était défendu autant qu'il lui avait été possible de le faire quand il s'était agi de le hisser sur le pont du navire. Arrivé en pleine mer, je crus pouvoir lui enlever les entraves. Au moment où il se sentit libre dans ses mouvements, s'effrayant du ballottement d'une voile que les matelots déroulaient derrière lui, il franchit d'un bond le bastingage et se dirigea à la nage vers la côte que l'on apercevait encore à l'horizon; c'était Mouniette, que je montais à Tenetta, et dont les blessures n'étaient pas encore cicatrisées; jamais personne ne saura si la pauvre bête est parvenue à rentrer dans ses forêts...

Après dix jours de navigation, nous accostions l'estacade de Samarang. Je fis mes adieux au général Bisschoff pour lequel j'ai toujours conservé autant de

reconnaissance que d'affection, et je me préparai à partir pour le Magellan, foyer de la révolte de Diponegoro; le lieutenant général De Kock, commandant en chef de l'armée des Indes y avait établi son quartier général.

Aussitôt que j'eus l'honneur de lui être présenté, il voulut bien me désigner pour la troisième colonne mobile, composée en grande partie des troupes qui avaient fait naguère, sous les ordres du général Van Geen, la guerre des Célèbes avec nous.

La position militaire dans laquelle j'allais servir à Java était toute différente de celle que je venais de quitter; l'armée du général De Kock était fort nombreuse et un corps expéditionnaire récemment arrivé des Pays-Bas en avait encore renforcé considérablement les effectifs. Une existence des plus mouvementées m'attendait durant les cinq années qui me séparaient de mon retour en Europe, retour auquel je songeais alors moins que jamais.

Peu de temps après, un événement bien douloureux devait me frapper dans mes plus chères affections; mon frère aîné, que je n'avais plus revu depuis près de huit ans et qui commandait la cavalerie détachée sous les ordres du colonel Cleerens, était tué dans la mêlée de Tempel, au moment où la colonne dont je faisais partie opérait sa jonction avec la sienne!

Le destin heureusement me réservait, par compensation, le bonheur de trouver parmi les nouveaux arrivés aux Indes mon frère cadet, ainsi que plusieurs amis et quantité de compatriotes belges : Moreau, Eisenloeffel, Jaubert, Lengrand, Van Casteel, Artan, d'Anethan, de

Jaegher, Van der Burch, etc., dont les noms figurent pour ainsi dire à chaque page de mes souvenirs ultérieurs.

J'ai remis à mon fils toutes les notes que j'ai conservées de mon séjour à Java, et relatives à la guerre que nous eûmes à soutenir contre Dipo-Negoro. J'y ai joint mes impressions se rattachant à mon retour en Europe, à mon arrivée en Belgique après la révolution de 1830, aux débuts du règne de S. M. Léopold I^{er} et aux années suivantes, ainsi que les souvenirs concernant la campagne que je fis en Afrique sous les ordres du duc d'Orléans.

Il pourra les publier plus tard, s'il juge que leur contenu est digne d'intérêt, et je ne puis mieux faire que de m'en rapporter à ses soins si dévoués et si affectueux.

Bruxelles, mai 1879.

FIN.

11

ERRATA.

Page	Ligne	Au lieu de :	Lisez :
13,	8,	revêtissent	revêtent.
15,	14,	laissée aller	laissé aller
28,	29,	organisés encore	organisés jadis
53,	16,	renouveler	renouveler
59,	20,	revêtu	revêtus
75,	18,	juger par les allures	juger que par les allures
124,	26,	le pénombre	la pénombre
147,	15,	la cavaserie	la cavalerie
154,	1,	cent et soixante	soixante
188,	11,	palenquin	palanquin
199,	12,	vasciller	vaciller
286,	6,	palatis	patatis.



*BU-43401-01
2-02
0-0
8-T

*PR-43491-SB
5-05
C-C
--

2024

2-02
2-02

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

DIRECTION DES ARMÉES

NOTES SUR LE SERVICE

DES

ÉTATS-MAJORS EN CAMPAGNE

ET EN TEMPS DE PAIX

PAR

LE BARON A. LAHURE

Major d'état-major

Deux beaux volumes in-8° avec planches, cartes,
croquis de guerre et tableaux. — Prix : 13 francs.

LA

CAVALERIE & SON ARMEMENT

DEPUIS LA GUERRE DE 1870

PAR

LE BARON A. LAHURE

Major d'état-major

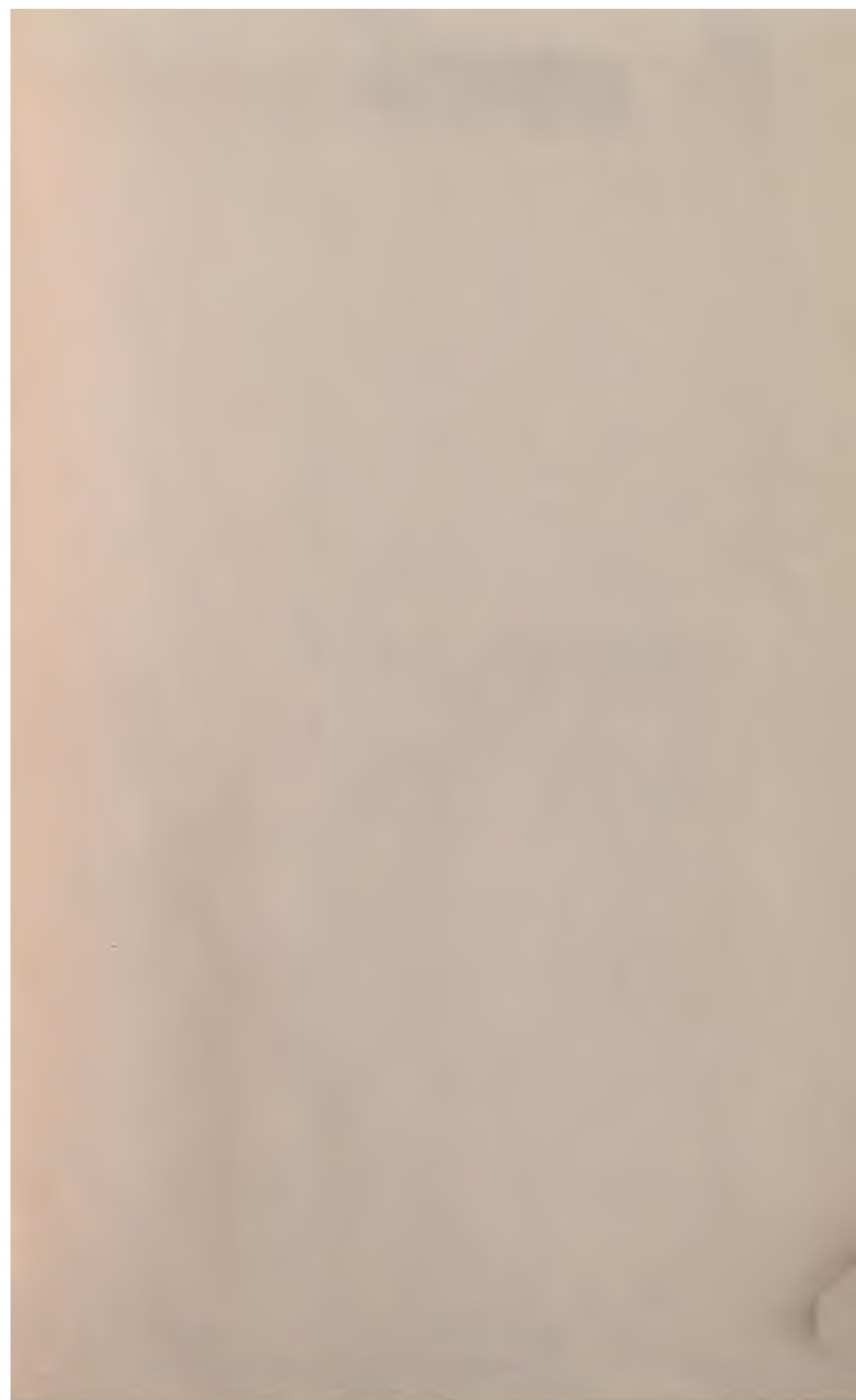
DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

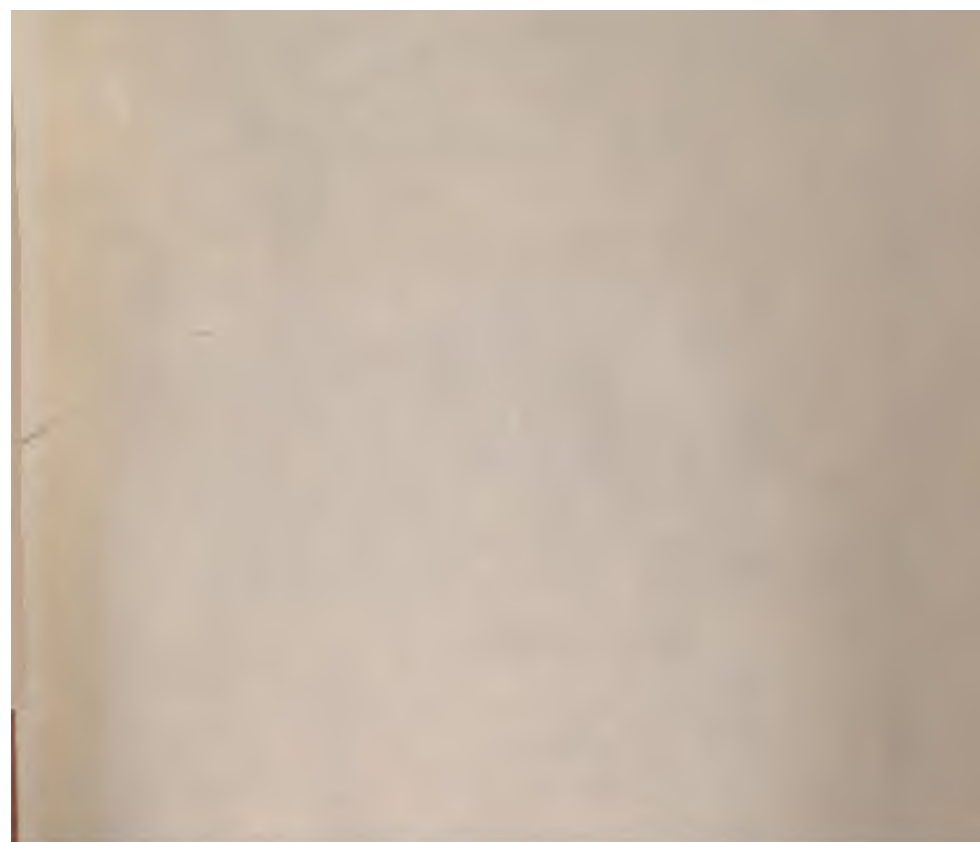
CONTENANT UN

AIDE-MÉMOIRE

à l'usage des officiers de cavalerie en reconnaissance

Un vol. in-16. — Prix : 2 fr. 50 c.





DS 619 .L3
Souvenirs militaires
Stanford University Libraries



3 6105 041 522 173

DS
619
L3

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

MAY - 5 1978

MAR 29 1982

